This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

J 1366166

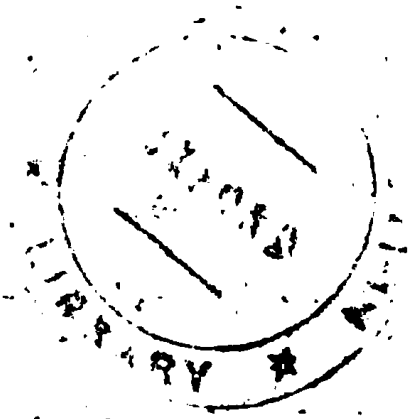
L'ECUMOIRE,

HISTOIRE JAPONOISE.

Par Mr. DE CREBILLON *le Fils.*

TOME SECOND.

A LONDRES,
Aux dépens de la COMPAGNIE.
MDCCXXXV.



TABLE

DES CHAPITRES.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. *Qui apprend qu'il ne faut compter ſur rien.* Page 1

CHAP. II. *Ce qui fit que le Prince ſe fâcha.* 13

CHAP. III. *Qu'il faut bien ſe gar-*

garder de passer, tout impatientant qu'il est. 24

CHAP. IV. *Qui ne sera peut-être pas entendu de tout le monde.* 36

CHAP. V. *Comme le précédent.* 51

CHAP. IV. *Qui ne dément pas les deux autres.* 77

CHAP. VII. *Qui fera bailler plus d'un Lecteur.* 94

CHAP. VIII. *Malice de Jonquille: Comment Moustache la tourne à son profit.* 106

CHAP. IX. *Conversation intéressante de Moustache & de la Princesse.* 119

DES CHAPITRES.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X. *Intéreſſant où il eſt bien traité.* Page 141

CHAP. XI. *Qui ne ſert qu'à allonger l'Ouvrage.* 158

CHAP. XII. *Où l'on trouve ſentence autres choſes, combien la Muſique a dégénéré.* 171

CHAP. XIII. *L'Opera.* 184

CHAP. XIV. *Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.* 201

CHAP. XV. *Qui prépare à de grandes choſes.* 223

CHAP. XVI. *Diſtraction de la Princeſſe.* 238

CHAP. XVII. *Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.* 260

TABLE.

CHAP. XVIII. *Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis longtems.* 277

CHAP. XIX. *Plus néceſſaire, qu'agréable.* 291

CHAP. XX. *Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacela. Retour à Chéchian. Differends ſur l'Ecumoire, terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.* 310

TAN

TANZAÏ ET NÉADARNÉ.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

Qui apprend qu'il ne faut compter ſur rien.

LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, ſe crut à la fin de ſes malheurs, quand

il ſe vit ſi près de poſſeder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit auprès d'elle, outre les deſirs dont on eſt animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouïr, cette ardeur inquiete que l'on ſent pour un bien dont on ſe voit maitre, après des traverſes qui faiſoient craindre de ne le poſſeder jamais. Au milieu des plus vifs tranſports, le ſouvenir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé ſi triſte, lui faiſoit craindre pour la ſeconde un ſort auſſi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'eſprit, & moins il ſavoit de quelle maniere elle exerceroit ſa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais moderément,

ment, contre Barbacela: Voyez, diſoit-il, à quoi me ſert ſa protection! Elle me donne une Ecumoire, c'eſt, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le Deſtin me prépare; & c'eſt préciſément la ſource de tous ceux qui m'accablent: ſans elle, je n'aurois pas fâché Concombre; & au-lieu de me ſoulager, elle me laiſſe là. Voilà une belle façon de proteger! Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens, quand je n'aurai plus beſoin de ſon ſecours.

Pendant qu'on deshabilloit la Princeſſe, il faiſoit toutes ces réflexions. Enfin il penſa tant aux Fées, qu'il ſe ſouvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ, il courut à ſon Cabinet, voir ſi elle lui avoit tenu

parole ſur l'Eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête; quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une : Mais non, dit-il après, je n'ai beſoin auprès de Néadarné, que de ſes charmes; cependant la force de cette Eau, ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choſes étonnantes : ſi c'eſt une ſupercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles? D'ailleurs Néadarné, à qui je n'ai que faire de découvrir ce ſecret, ne s'en eſtimera que davantage; & ſans compter l'idée qu'elle ſe fera de moi, il eſt toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ſes appas : de façon ou d'autre,

tre, l'amour y gagne; & quoi que m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaiſirs qu'elle traite d'indécens, je ſuis ſûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raiſons lui paroiſſant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoîffée, & rentra dans l'Apartement de la Princeſſe, comme ſes femmes en ſortoient.

Néadarné, accablée d'une douce langueur, l'attendoit; & Tanzaï preſſé de ſe rendre heureux, ne la fit pas longtems attendre. Néadarné, déja accoutumée à ſe trouver entre les bras du Prince, fit pour cette fois plus valoir ſa tendreſſe, que ſa modeſtie. Agitée des plus ardens tranſports, elle livra tous ſes charmes à ſon Amant, qui, dans un

plus grand desordre qu'elle-même, s'amusa moins à les considerer que la premiere fois. L'amour, dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler; à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands; tous deux enfin possedés d'une douce fureur, l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plait encore à augmenter, se livrerent à leur yvresse. Les cris douloureux de Néadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques instances qu'elle lui fît, quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe: il au-

roit

roit été inflexible, ſi Néadarné enfin évanouïe de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eût allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne ſongea qu'à la ſecourir; ce ne fut pas ſans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince des douleurs qu'elle avoit ſenties, un mouvement extraordinaire qu'elle aſſuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ſes yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut ſa douleur, quand il s'apperçut qu'il ne reſtoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'intereſſoit le plus! C'eſt pour ce ſéjour enchanté un changement ſi ſingulier, qu'il ne faut pas s'étonner ſi le Prince en fut ſurpris. La Princeſſe, le voyant interdit,

lui en demanda la cauſe. Tanzaï, pour toute réponſe, lui prit la main, & la lui porte où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t-elle, la maudite Fée ſe venge auſſi de moi! Cher Prince, ſous quels auſpices notre union a-t-elle été formée! Mais, comment ce malheur eſt-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit ſi peu à faire, que ce n'eſt pas là que j'admire le pouvoir de la Fée. Malheureux que je ſuis! continua-t-il, d'éternels obſtacles s'oppoſeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaiſir de vous poſſeder! Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je conſens, reprit Tanzaï, que cette eſpe-

eſperance me reſte: mais en me faiſant entrevoir un bonheur à venir, détruiſez-vous ma peine préſente? Ne me ſerai-je trouvé tant de fois ſur le point d'être heureux, que pour ſentir plus vivement l'impoſſibilité de le devenir? Ah Prince! reprit Néadarné, penſez-vous que cet accident ne ſoit rien pour moi? Ma tendreſſe ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être, qu'à vous-même? Croyez-vous qu'il ne me ſoit pas bien ſenſible, que mon amour ne vous refuſant rien, le vôtre ne vous offrant pour toute félicité que celle qui nous manque, les obſtacles les plus cruels faſſent évanoüir nos plaiſirs?

Le reſte de la nuit ſe paſſa, ſoit en diſcours, ſoit en tentati-

ves inutiles. Néadarné ne concevoit pas comment ce que le Prince offroit à ſes yeux, avoit pu autrefois diſparoitre ; & le Prince, qui ſe ſouvenoit de ce que Néadarné lui avoit laiſſe voir, au deſeſpoir qu'il n'en reſtât rien, faiſoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'Eau de Santé qu'il avoit bue avec l'idée de la mieux employer, faiſoit des effets étonnans ; & ſans les ſecours de Néadarné dont la compaſſion le ſecouroit tant bien que mal, il ſe feroit ſans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle ſituation, il lui reſtât des reſſources.

Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que Tanzaï, qui avoit été af-

affligé ſans moderation de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Néadarné. Il l'adoroit, mais il ſe voyoit des motifs de conſolation que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie: mais il étoit bien aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la Princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſai, ſi dans la ſuite, il ne ſe feroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de ſon côté, étoit dans un deſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que fera au Prince, diſoit-elle en elle-même, ma fidélité, & quel gré pour-

ra-t-il me ſavoir de n'en aimer point d'autre que lui? Qui me répondra même que tant d'événemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre? Helas! quel ſort eſt le mien! Je craignois, lorſque je pouvois ſatisfaire ſa tendreſſe, que ſon amour ne s'éteignît; & je tremble à préſent que rebuté par tant d'obſtacles, il ne m'ôte à jamais ſon cœur.

Ils étoient encore occupés l'un & l'autre de ces idées, lorsque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le Peuple fût inſtruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver ſon Pere, & de conſulter avec lui, ſur les moyens quon pour-

pourroit mettre en œuvre pour desenchanter la Princeſſe.

CHAPITRE II.

Ce qui fit que le Prince ſe fâcha.

LE Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ſes rideaux. Eh double Singe! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il eſt? Eſt-ce à vous à me réveiller? que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné? A votre place... Oh! à ma place, répondit bruſquement Tanzaï, vous vous ſeriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Eſt-ce

que vous feriez mécontent de la Princeſſe ? reprit le Roi : tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle eſt équivoque. Eh de par la queue ſacrée ! dit le Prince impatienté, il n'eſt pas queſtion de cela. Néadarné n'eſt rien, ce que je ſuis eſt inutile pour elle, la porte des plaiſirs eſt murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi : aſſemblons le Conſeil. Eh mon Pere ! repliqua Tanzaï, que nous dira-t-il ce Conſeil ? Votre Secretaire voudra faire des inciſions ; & Saugrénutio ordonnera que l'on conſulte le Singe. Ce dernier parti me ſemble le meilleur ; mais, il ſuffira que le Singe ſoit conſulté à huis clos, & je ne prétens pas que l'on ſoit informé de ce malheur ;

nous

nous deviendrions enfin les objets de la dériſion publique. Faites avertir le Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple ; nous nous ſommes aſſez bien trouvés du premier Oracle, pour recourir à un ſecond. Je ne ſerois pourtant pas content, quand j'y penſe, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un ſonge ? Quoi qu'il en ſoit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner. Je ſai que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrénutio à lecher l'Ecumoire ; mais comment le lui perſuader ? Rien ne le gagne, & la violence nous eſt défendue.

Saugrenutio, que le Roi avoit fait

fait avertir, entra. Concombre, qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre, & il étoit aſſez inutile que le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrénutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller ſur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en Ville. Ils s'y transportèrent auſſi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle en Proſe, afin qu'on l'entendît mieux :

La Princeſſe ne ſe reverra dans ſon premier état, que le grand Génie Mange-Taupes n'en ait diſpoſé ſelon ſa ſainte volonté.

Selon ſa ſainte volonté ! s'écria le Prince transporté de rage : je ne croi pas que cela arrive

arrivé jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours : voilà comme vous étiez avant que de partir ; cependant, que vous eſt-il arrivé ? Savez-vous quelle ſera la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle ſeroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y ſoumettre, que de voir Néadarné reſter toujours ce qu'elle eſt ? Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux une fois pour toutes, que Néadarné me ſoit inutile à jamais, que de paſſer entre les bras d'un autre. Fauſſe délicateſſe ! reprit Saugrénutio : car au fond, cela ne revient-il pas au même ? Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-

vous.

vous de vos affaires : ſi l'on envoyoit la Prêtreſſe, votre concubine ſeulement, où l'on envoye ma femme, vous ſeriez peut-être auſſi fâché que moi. Laiſſez-le crier, dit le Roi, & inſtruiſez-moi. Qu'eſt ce que ce Mange-Taupes ? je ne croi pas de ma vie en avoir entendu parler. C'eſt, répondit Saugrénutio, un Génie puiſſant, proche parent de Concombre; ſans doute il aura épouſé ſa querelle. Il eſt d'un tempérament fort amoureux, & l'Ile Jonquille où il fait ſa demeure ordinaire, n'eſt qu'un Serrail compoſé des plus belles perſonnes de l'Univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, ſont obligées de paſſer une nuit au moins dans ſon Palais. On ne ſait, à vrai dire, ce qu'elles y

font ;

ſont; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en ſont revenues, c'eſt le Génie du monde le plus reſpectueux. Votre Majeſté ſent bien ce qu'on en peut croire; cependant les maris ont le plaiſir de reſter toujours dans le doute: en pareil cas, c'eſt une reſſource. Il eſt vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle eſt ſatisfaiſante; mais je vous jure que je n'en aurai pas beſoin. Il ſe peut bien, reprit Saugrénutio, & il y a un moyen preſque ſûr de le calmer; plus on lui apporte de Taupes, plus il eſt indulgent. Il y a près de dix ans que la fantaiſie d'en manger lui eſt venue, c'eſt aujourd'hui la ſeule choſe dont il faſſe cas. Nous aurons heureuſement dequoi le ſatisfaire, dit

dit le Roi, & cela me fera plaiſir auſſi; mes jardins ſont déſolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieuſement. Je vais dès ce jour, faire publier une Ordonnance par laquelle il ſera enjoint à chacun de mes Sujets d'en apporter au moins dix. Mais, par où va-t-on à cette Ile Jonquille? Par la route que Son Alteſſe a priſe, continua Saugrénutio; pourvu qu'après la Forêt, il ait ſoin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, eſt fort inutile, Néadarné ne ſortira pas du Royaume, & ce n'eſt point pour la voir Maitreſſe de Mange-Taupes que je l'ai épouſée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puiſ-

puiſqu'auſſi bien nos Loix vous y contraindroient ſi la Princeſſe, au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette derniere raiſon fit taire le Prince, il ſe rendit enfin. L'on réſolut de ne découvrir à perſonne le ſujet du voyage, & de ne differer le départ qu'autant de tems qu'il faudroit pour emporter toutes les Taupes du Païs. Ne craignez rien, dit Saugrénutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je ſuis certain après ce ſigne, que le voyage ſera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princeſſe. Il a une averſion naturelle pour les gens deſtinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont eſſuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de

de vous en faire autant qu'à moi; je croi que ce ſigne ne veut rien dire: mais, ſortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voyage.

Tanzaï, & ſon pere, de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fut bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, & le projet du voyage. Il eſt inutile, dit-elle à ſon époux, que nous quittions ce Palais, je ſerois dans l'Ile Jonquille comme ici: Moi! entre les bras d'un autre que vous! ne le croyez pas: je reſterois plutôt toute ma vie comme je ſuis, que de regarder ſeulement ce Génie. Eh! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi: ne pleurez point

point, Saugrénutio assûre qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut, un pressentiment semble me dire que nous serons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à son Pere, les apprêts de notre départ: je vous demande pardon, mais j'ai l'esprit si peu tranquille, que je ne puis me charger de ce soin. Le Roi partit, & laissa Tanzaï essayer inutilement, s'il ne suffiroit pas pour empêcher la Princesse de voyager.

CHA-

CHAPITRE III.

Qu'il faut bien ſe garder de paſſer, tout impatientant qu'il eſt.

LE Prince, voyant enfin que toutes ſes tentatives étoient inutiles, ſortit de Chéchian avec Néadarné; l'un & l'autre trainant à leur ſuite vingt Chariots au moins, chargés de Taupes. Ni l'un ni l'autre n'avoit l'eſprit tranquille. Tanzaï, qui adoroit Néadarné, ne ſupportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre; & Néadarné, qui n'avoit pas pour le Prince des ſentimens moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit

ſon

ſon changement qu'à une choſe, dont ſon amour & ſa délicateſſe lui faiſoient une image affreuſe. Ils avoient déja fait pluſieurs journées que leurs careſſes avoient abregées, lorſqu'ils parvinrent dans une prairie ſi variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princeſſe fatiguée de ſa marche, y fit tendre ſes pavillons, ſur les bords d'un ruiſſeau qui en embelliſſant ces lieux, y répandoit une fraicheur enchantée. Bientôt le murmure de ce ruiſſeau endormit les deux Amans, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï ſe fut repoſé quelques heures ſur le ſein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla ſe promener autour de ce même ruiſſeau qui

formoit des méandres infinis : & il étoit occupé à ſe plaindre en lui-même de la bizarrerie de ſon ſort, lorſqu'une Taupe qui ſortit bruſquement de deſſous terre, interrompit ſa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour ſe ſaiſir de celle que le hazard lui offroit. A peine l'eut-il priſe qu'il lui trouva une peau ſi douce, tant de graces, de ſi beaux yeux, choſe ſi rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut être dans l'Univers que celle-là qui en eût, que mû de compaſſion, il voulût d'abord lui rendre la liberté ; puis, par un ſentiment plus délicat, il aima mieux qu'el-

qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la porta donc au Pavillon.

Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la prairie, lorſqu'il parut avec ſa priſe. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre : aſſurément, ce n'eſt pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle eſt belle ! s'écria Néadarné : quoi ! voudriez-vous la livrer au Génie ? Son ſort dépend de vous, reprit-il, & je ſouſcrirai à tout ce que vous en ordonnerez. Je la garderai donc, dit Néadarné. Qu'elle eſt belle ! ajouta-t-elle, voyant qu'elle la careſſoit : je veux qu'elle reſte avec nous, j'en aurai ſoin moi-même ; je ſuis peut-être la ſeu-

le femme au monde, qui ait une Taupe ſi merveilleuſe: la mienne ne me quittera jamais. Les femmes ſe prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſavoir pourquoi; & communément, plus les objets qui les frappent ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui ſe prit pour ſa Taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart d'heure après, il l'avoit fallu ſacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé. On ne doit point pour cela, avoir mauvaiſe opinion de Néadarné: on avance, ſans doute, ceci témérairement; les femmes Chéchianiennes ne reſſemblent peut-être pas en fantaiſies, à celles du

du reſte du monde. La Princeſſe, épriſe de ſa Taupe, lui fit mettre un colier, & la tint en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la prairie, ſans que cet animal témoignât jamais aucune envie de ſe remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans ſon Palanquin, lorſqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï juſques à ſe faire une querelle aſſez vive, de ce qu'il ne la careſſoit pas aſſez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompue par aucun événement, on découvrit la Forêt. Tanzaï, qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne put s'empêcher de ſoupirer en ſongeant à l'avanture funeſte dont cette rencontre avoit été ſuivie.

Auſſi-tôt, & ſuivant le conſeil de Saugrénutio, il fit prendre à gauche. Il ſe ſentoit le cœur dans ce ſerrement cruel qui nous ſaiſit à l'approche d'un malheur. C'eſt donc bientôt, dit-il à Néadarné en ſoupirant, que je vais vous quitter? C'eſt donc moi, qui vous aimant éperdument, vous remets preſque entre les bras d'un autre? Un ſort cruel m'y contraint; ah! la néceſſité de mourir me ſeroit moins affreuſe. Néadarné! vous m'oublierez, vous ſerez la proye des deſirs d'un Génie qui, tout affreux qu'il eſt ſans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons ſur nos pas. Vous ſavez avec quel re-

regret j'obeïs: vous m'aſſurez que vous m'aimerez toujours; contente de cette promeſſe, ſûre de poſſeder votre cœur, qu'aurois-je à deſirer? Le bonheur de votre vie dépendoit, diſiez-vous, de mon changement de forme: je me ſuis ſoumiſe, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver: j'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me ſuggeroit ma vertu, tout ce que m'inſpiroit mon amour. Eh que m'importe, helas! ſi votre paſſion pour moi ne diminue pas, de reſter comme je ſuis? Vous ſavez à quel point je vous aime, & loin de compter ſur ma fidélité, vous oſez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire. Fût-

il, ce qui ne ſauroit être, fût-il ce que vous êtes, mon cœur gémiſſant avec lui, ne penſeroit encore qu'à vous. J'ignore ſi ces plaiſirs que vous vantez, ſont auſſi vifs que vous le dites; mais quoi qu'il en ſoit, je croi qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour ce charme que vous leur attribuez. Je ſens que vous me faites naître des deſirs, mais vous ſeul donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige & me tourmente, me fît-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai ſentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce deſordre, n'étant plus à moi, je ſerois encore à vous.

Ah!

Ah! voilà préciſément, s'écria Tanzaï, ce Quiétiſme affreux que je crains! Voilà ces diſtinctions cruelles que l'eſprit fait, & que le cœur ne ſent pas! Auſſi heureuſe avec ce Génie, qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après; & tout ce que votre amour me donneroit, ſeroit d'imaginer que, peut-être, je vous aurois fait plus de plaiſir. Soit, répondit Néadarné en colere, mais que je ceſſe de vous aimer, ſi je vais trouver le Génie. Pour vous, rompez un Hymen qui vous devient odieux; Néadarné vous aime aſſez pour conſentir aux dépends même de ſa vie à ce que votre indifference pour elle peut vous ſuggerer. Le Prince

répondit bruſquement à ce reproche, la Princeſſe s'offenſa de ſa réponſe, & l'aigreur alloit ſe mettre entre eux; lorſque la Taupe qu'on n'auroit jamais ſoupçonnée de ſavoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en hauſſant les épaules: Par la jernie! que les amans ſont ſots! Ah Ciel! s'écrierent-ils tous deux. Ah! continua la Princeſſe, ma Taupe parle.

Je ſuis bien trompé, dit Tanzaï, ſi ce n'eſt encore la maudite Concombre qui me pourſuit: avez-vous entendu comme elle a juré? Pour le coup, je l'étrangle, puiſqu'enfin je ſuis à même. Arrêtez, Prince généreux! s'écria la Taupe, ne me confondez pas

avec

avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez beſoin de moi. Repos de mes jours! épargnez-la, s'écria la Princeſſe. Quelle ſimplicité! répondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voyez vous pas que c'eſt Concombre? Eh non! je ne ſuis pas elle, crioit la Taupe, je ſuis la Fée Mouſtache, Couſine-germaine, & amie de Barbacela. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en ſe calmant, elle peut avoir raiſon; mais par quelle avanture êtes-vous Taupe? C'eſt ce que vous ſaurez bientôt, reprit Mouſtache; mais, avez-vous le tems de m'écouter? Je crains mortellement, d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince,

nous n'avons rien de mieux à faire. Alors, la Taupe commença ſon Hiſtoire, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE IV.

Qui ne ſera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'Ai pour Ayeul le grand Génie Chou-Macha. Quant à mon Pere, je ne l'ai jamais bien connu: la Fée Chingara ma Mere n'a jamais voulu le déclarer, ſoit qu'elle n'en fût pas bien ſûre, ſoit que le choix qu'elle avoit fait, ne lui fît point honneur: car ce n'eſt pas toujours pour ſe donner

un

un air de réſerve, que les femmes n'avouent pas leurs avantures: il ſemble que quand la vanité eſt flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins. L'on eſpera beaucoup de moi dans mon enfance: que je vous en raconte quelques traits. Je n'avois pas encore quatre ans.... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'Hiſtoire d'un peu plus haut? Eh bien, vous étiez fort jolie ſans doute, en votre enfance; mais, paſſons au tems où vos agrémens vous furent de quelque choſe. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma Mouſtache, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. Barbacela, ma proche parente, & ma Marraine,

voulut abſolument m'élever; & Chingara y conſentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoiſſoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne vît pas ſi près d'elle une fille qui, dans la ſuite, pourroit effacer ſes agrémens.

Barbacela me porta dans l'Ile Babiole, dont elle eſt Souveraine. C'eſt ſans contredit, le Païs du monde le moins nébuleux. Les hommes ne s'y occupent que de Ponpons, & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre ſoin que celui de plaire, & s'il arrivoit qu'une d'elles, pourſuivie par un amant, fût aſſez diſtraite ſur les bienſéances du Païs pour prononcer ſeulement le mot

de

de Vertu, elle ſeroit bannie pour un an, de toute ſociété. Je ne prétends pas dire que l'on ſe convienne d'abord; la réſiſtance dure au moins deux jours, & nous n'avons gueres vu de femmes ſe rendre auparavant: cela n'eſt pourtant pas ſans exemple à la Cour. Ces mœurs vous paroiſſent ſingulieres, & vous avez tort. Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuſes, vous faſſe attendre un mois, ce terme eſt long. Eh bien? à la fin de votre martyre, que vous donne-t-elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre eſt effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés d'une

d'une femme, on a toujours ſa défaite en perſpective; qu'elle ſe précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le deſir par la manche, on a peine à l'éveiller, & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaiſir à qui il fait ſigne de trop loin, ou ne vient pas à tems, ou ne ſe ſoucie plus de venir. La Vertu n'eſt qu'une Baliverniere qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors.... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure, ſi j'en ai entendu une ſyllabe. Quelle Langue parlez-vous là? Celle de l'Ile Babiole, reprit la Taupe. Si vous pou-

pouviez me parler la mienne ; vous me feriez plaiſir, repliqua-t-il ; eh comment faites-vous pour vous entendre ? Je me devine, reprit la Taupe ; mais laiſſez-moi continuer, je ne ſai plus où j'en ſuis. Où la Vertu baliverne, dit Néadarné. Eh non ! dit Mouſtache, ce n'étoit qu'une réflexion. Je ne ſai donc plus, dit Néadarné, ce que c'étoit que l'Hiſtoire : ah ! vous en étiez à ces femmes qui ſe rendent d'abord.

Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du Païs, & je commençois déja à ſavoir ce que c'étoit que mon viſage, lorſque je ſortis de l'enfance. Avant un certain âge, on ſe voit ſans s'appercevoir, on n'étudie pas ſes agrémens, on ne

ne ſait pas ce qu'ils valent; on les a loin de ſoi, le ſeul deſir de les éprouver les développe à nos regards; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme ſeroit belle ſans le ſavoir, ſans s'en douter, & rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorſque le Génie Jonquille arriva dans notre Ile. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainſi dire, tappée de coquetterie. Il prit pour moi la paſſion la plus vive: mais le Prince des Cormorans qui étoit arrivé une demie heure avant lui, m'avoit vue, regardée, émue. En fait d'amour, on dépend d'une ſeconde. Le Génie ne ſut pas qu'il étoit venu trop tard: je m'apperçus à regret

de

de ſa paſſion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut ſurpris de l'indifference que je montrois au Génie; ce fut en-vain qu'il mit en œuvre ſes agrémens, & ſes ſoupirs; toute la juſtice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'eſtime, & c'eſt un ſentiment trop peu diſtingué pour quelqu'un qui s'eſt flatté d'en inſpirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes, les préſens les plus magnifiques, les ſoins les plus ſoûmis, le reſpect le plus timide, étoient les ſeules armes dont il ſe ſervît pour vaincre ma rigueur. Je diſſimulai longtems avec lui. Je ſavois que mon Amant avoit tout à craindre de la colere

lere de Jonquille, s'il pouvoit le ſoupçonner d'être ſon rival: je me contentois donc de le voir en ſecret, & de lui ſacrifier les vœux & les préſens du Génie. J'ai ſu depuis, que cette coutume n'eſt pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, ſert à acheter celui dont on a l'imagination bleſſée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne ſoupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danſeur du monde, perſonne ne faiſoit la révérence de meilleure grace: il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force, que d'adreſſe, depuis le Trou-Madame, juſques au Balon. Sa

figure

figure étoit charmante, & empaquettée, ſi l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares ; il ſavoit accompagner de toutes ſortes d'inſtrumens, une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la Vieille ? demanda bruſquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ſes inſtrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de ſi merveilleux ; mais, continuez votre Hiſtoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t-elle, il faiſoit joliment des vers. Sa converſation enjouée, & ſérieuſe, ſatisfaiſoit également par ſes graces, & ſa ſolidité. Auſtère avec la Prude, libre avec la Coquette, mé-

mélancolique avec la tendre, il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fît les délices, & pas un homme dont il ne créât la jalouſie. La ſupériorité de ſon eſprit ne le rendoit pas inſociable ; complaiſant avec fineſſe, il ſavoit ſe plier à tout ; il poſſedoit mieux que perſonne ce langage brillant de notre Ile, il n'y avoit perſonne qui ne fût comblé de l'entendre ; & quoique cet Etre farouche intitulé le Bon-ſens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il diſoit, l'élégance inſoutenable de ſes diſcours faiſoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le Bon-ſens, caché derriere une multitude miraculeuſe de mots placés au mieux, auroit paru d'une inſipidité affadiſſante à

ſes

ſes Sectateurs les plus abſurdes, s'il eût été vêtu moins légerement. En effet, la Raiſon eſt vulgaire, elle paroit toujours ce qu'elle eſt, elle craint de ſe noyer dans l'enjouement, & ne manque pas de faire un ſaut en arriere, quand une idée ſingulierement tournée ſe préſente, ou qu'une imagination lumineuſe ſe place commodément dans le cœur. Après cela, ſi elle triomphe, c'eſt d'une façon ſi inſultante pour l'humanité, l'amour-propre le mieux élevé y trouve tant de décri, y perd tant de ſes graces, prend ſi mauvaiſe opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule, pour ne lui pas rompre en viſiere. L'Eſprit eſt d'un caractere plus ſociable : la dignité

gnité de ſes manieres fait ſentir que ſon éducation a été ſouſtraite aux préjugés : ce qu'il penſe eſt à lui, ne tient à rien, s'iſole de lui-même ; il s'élève, ſans prendre de ſecouſſe : ce que la réflexion produit, s'appeſantit ſous le travail qu'elle cauſe ; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux ; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit longtems la prémiere ſur la route, l'autre ſe préſente inopinément. La réflexion réprime, ſa juſteſſe n'eſt qu'indigence, prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'Eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul ; ſon effet, toujours ſéduiſant, plus promt que l'éclair,

l'éclair, brille, étonne, éblouït; il prend toutes les formes qu'on veut; toujours noble, ſon air auguſte, même dans le badin, parle en faveur de ſa naiſſance; & la Raiſon, toujours Bourgeoiſe auprès de lui, ſilentieuſe par ſechereſſe, ſuccombe malgré elle, en augmentant par ſa mauvaiſe humeur le triomphe de ſon rival.

Vrai Singe! s'écria le Prince. Ah! dit Néadarné, pénétrée de plaiſir, ah que cela eſt beau! Sans notre Taupe, nous nous ſerions ennuyés à périr. Je ſuis charmée, reprit Mouſtache, que mes idées ne ſe perdent pas auprès de vous, je me ſuis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais peut-on, dit Néadarné, apprendre ſans peine ce lan-

gage; n'ôte-t-il rien à l'indolence du repos? Pour moi, reprit Tanzaï, je croi que non, & j'imagine qu'avec les diſpoſitions que je vous vois, & les leçons que Mouſtache vous donnera, vous parlerez bientôt auſſi ſuperficiellement qu'elle-même. Mais, quelle miſere! ajouta-t-il, de ſe ſervir de ce mauſſade Jargon! Vous reſtez deux heures ſur la Raiſon, & ſur l'Eſprit, pour ne me donner ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Hiſtoire ſur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laiſſez-le dire, interrompit Néadarné; au vrai, c'eſt au mieux; vous parlez de tout point comme un charme. Le Prince hauſſa

les

les épaules, & Mouſtache reprit ainſi ſon récit.

CHAPITRE V.

Comme le précédent.

VOus conviendrez aiſément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui étoit juſtifié. Un ſeul de ſes regards auroit ſuffi pour tourner la tête à la femme la moins ſuſceptible: ainſi, il n'eſt pas ſurprenant que ſon mérite ait fait ſur moi une ſi vive impreſſion. Tant de paſſions ne ſont fondées que ſur le caprice, que je ſuis bien-aiſe de vous faire voir que la

mienne ne s'étoit pas déterminée ſur rien. La premiere fois que je le vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment,) qui ne l'auroit aimé! Il étoit au Cercle chez Barbacela : les hommes les plus galans de la Cour étoient conſultés par nos Dames ſur le choix des ajuſtemens, ſur les modes, & la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante. Chacun s'efforçoit de briller. Le Prince, qui venoit d'arriver à la Cour, réſolut avec tant de ſolidité les cas difficiles qui ſe préſenterent, inventa des modes ſi jolies, qu'il n'y eut perſonne qui n'admirât ſa ſageſſe, & ſon imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* juſques

ques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma perſonne, fixa le penchant que je me ſentois déja pour lui, & je m'aidai ſi bien de mes réflexions, que quand le ſoir je le quittai, ma paſſion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de ſon eſprit qui ſe développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite. Quelque choſe d'obligeant qu'il me dit ſur ma beauté, & le ſilence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que ſon cœur n'étoit plus tranquille : car cela s'apperçoit aiſément ; l'amour eſt un ſentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à ſon aiſe s'empare de toutes ſes fonctions, & ne les laiſſe agir qu'à ſon profit. Mon

cœur qui ſembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le ſien, abjura toutes ſes bienſéances, & par une étourderie inconvenable, marcha ſur le ventre à toutes les idées de Raiſon qui auroient pu le contredire. Nous nous rencontrames à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtés plus longtems l'un avec l'autre ce ſoir-là, nos deſirs ſe ſeroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſai pas ce qu'il fit de ſa nuit: pour moi, le ſommeil voulut en-vain s'emparer de mes ſens; quelques conſeils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'Amour, qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait ſans doute le ſonge le plus aimable. Qu'eſt-

ce

ce en effet que le ſommeil quand on aime ? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le deſordre raiſonné de votre imagination ? Surtout, quand ſûr d'être aimé, l'eſperance flatteuſe arrange vos objets comme vous pourriez les ſouhaiter. L'on n'a dans un ſonge que des idées indiſtinctes, heureuſes quelquefois, mais ſouvent contraires à leur ſource. Quand on penſe ſoi-même à ce qu'on aime, on lui fixe ſon emploi, on le porte où l'on veut, & la paſſion qui le détermine, ſait toujours le faire amuſant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon Apartement. J'étois alors dans un Cabinet reculé. Il oſa troubler ma retraite. Le trouble, & les

desirs, qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouerai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse ; & d'ailleurs, mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop intereſſer ma vertu ; car voilà à quoi sert l'usage du monde. Sans paroître le souhaiter, je l'amenai au point de me faire sa déclaration. Je ne me souviens pas à présent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire semblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup : mais aussi, ne voulant pas le desesperer, je lui ferrai

rai la main; geſte indifferent dans le fond, & ſur lequel on peut toujours s'excuſer quand il ne réuſſit pas. Je ne voulus pas, quoique ſûre qu'il m'aimoit, en hazarder davantage. Les premieres avances doivent être moderées: pour peu qu'un amant ait d'eſprit, il les entend; quitte à les pouſſer ſans ménagement, s'il ne ſait pas les entendre. Je n'en fus pas à cette peine-là avec Cormoran: il ſavoit que toute main qui ſerre, veut un baiſer; il le prit donc; il rougit du plaiſir qu'il en eut, & je rougis auſſi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai ſur lui un regard qui me fatigua étrangement; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût; cependant

il ne devoit pas le paroitre : je fis en ſorte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être ; mais je n'y réuſſis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'euſſe ſongé ſeulement à en corriger l'expreſſion. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pu m'en ſauver : mais ce traitre de Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baiſa encore ma main que je n'avois pas ſongé à retirer d'entre les ſiennes. Il étoit ému, je commençois à raiſonner, moins qu'à ſentir ; il étoit à mes genoux ; c'eſt une attitude qui frappe toujours, & qui n'eſt point du tout

tout indifferente; ſi elle prouve du reſpect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baiſſai, uniquement pour engager Cormoran à ſe relever : il ſaiſit ce moment pour me ſurprendre un baiſer qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie. Tous mes ſens ſe troublerent, ma tête malgré moi reſta panchée ſur la ſienne. J'ai éprouvé depuis la même volupté, elle m'a toujours été chere, mais elle ne ne m'a jamais été ſi ſenſible. Je ne ſai ce qu'en ce moment Cormoran faiſoit de lui-même; je croi que s'il avoit été moins égaré, j'étois perdue. Lorſque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le ſien, ſes yeux étoient

chargés d'une tendre langueur, ſes ſoupirs étoient interrompus, ſon cœur preſſé ne les lui fourniſſoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne ne put rien entreprendre! l'inſtant de ſa déclaration auroit été celui de ſon bonheur: c'étoit une choſe d'uſage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y ſoumettre. Je connoiſſois aſſez les hommes pour ſavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de ſe rendre; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre: & cette raiſon me retint, où la pudeur ne l'auroit ſu faire. Ah Prince! dis-je à Cormoran, laiſſez-moi, ne ſeroit-ce pas à vous à me dé-

défendre de ma foibleſſe ? N'augmentez pas l'inutilité de ma raiſon, revenez à vous, rendez-moi à moi-même ; je vous aime, helas ! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendreſſe en ont devancé l'aveu. Qu'il m'eſt doux de ne vous avoir pas tout donné, & de ſonger que mon amour a encore mille préſens à vous faire ! Jouïſſons du plaiſir de nous adorer, abandonnons-nous-y ; que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaiſſent que pour nous y retrouver ; que le préſent en nous rappellant le paſſé nous encourage à nous aimer ſans ceſſe, & puiſſions-nous, dans l'avenir, n'enviſager encore que le bonheur qui nous pénètre aujourd'hui ! Heureux

d'être tous deux immortels! plus heureux, de rendre notre amour auſſi éternel que notre exiſtence!

Ah! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus ſuffire à mes tranſports, vos bontés me confondent: ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoiſſance, n'eſt-ce pas vous prouver combien elles me pénètrent? Mais, vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me ſont précieuſes. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il ſe peut, de mes tranſports quand je vous vois partager ma flâme! Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous conſacrer tous les momens de ma vie! mais malheureux de ne pou-

pouvoir mourir, ſi jamais vous changez pour moi. Cependant, Jonquille vous aime; quel rival! & ſi je n'ai pas à redouter votre inconſtance, que ne dois-je pas craindre de ſon pouvoir, & peut-être de ſes agrémens? Je l'avouerai, lui dis-je, il s'eſt déclaré pour moi, mais je n'aurai pas longtems à contraindre ma tendreſſe, & à ſupporter la ſienne. J'employerai tant de ſoins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur, autant que vous ſoupirerez de plaiſir. Une paſſion qui n'a plus d'eſpoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de ſuccès de ſes ſoins, bientôt, croyez-moi, ſa fierté lui fera porter à une autre, des vœux qu'il verra mépriſés. Mais, con-

contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous ſavez combien ſa puiſſance eſt au-deſſus de la vôtre: ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux; ſans doute, nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penſer ſans frémir. Contents de pouvoir, en public, nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûrs. Mais, ſortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque.

Le Prince, qui craignoit que cette paſſion violente que je

je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant de ſortir, que des faveurs plus marquées réaliſaſſent ſon bonheur; mais ce n'étoit pas mon intention de porter ſi loin ma foibleſſe. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois ſi réſervée; je ne ſai pas non plus, ſi c'étoit par délicateſſe: mais j'ai peine à croire, ſi je n'avois pas fait ſortir Cormoran, que j'euſſe pu reſter avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient ſi tendres, & j'étois ſi foible! d'ailleurs, il m'avoit marqué tant de tranſports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été ſa reconnoiſſance, ſi je lui avois donné plus de lieu d'éclater. Il ſortit à regret, & je tâchai de

de lui cacher que c'étoit à regret auſſi que je le laiſſois ſortir.

A peine fus-je ſeule, que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé ſi content. J'aurois été au deſeſpoir qu'il eût douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fût ſi ſûr. Quoique je ne ſuſſe pas bien encore, tout ce que nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons ſatisfait ſes deſirs; je me doutois bien, quelque enflâmé qu'il puiſſe être, qu'au moins il a perdu le plaiſir de la curioſité; & je ſentois par moi-même que ce plaiſir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois réſolu, malgré ma paſſion pour Cormo-

moran, de le laiſſer longtems deſirer, d'être quelquefois douteuſe pour lui: mon amour ſouffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut ſi néceſſaire, que je ſurmontai mes répugnances à cet égard.

Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laiſſai même une impreſſion de froideur qui le deſeſpera: il eſt vrai que certaine du chagrin que je lui avois cauſé, un regard tendre & plein de feu que j'appuyai ſur lui, travailla à lui rendre ſes premieres eſperances. Je ſai que dans le monde, les hommes appellent ce manège de la coquetterie: mais pour qui travaillons-nous, ſi ce n'eſt pour eux? Quels charmes ne trou-

trouveroient-ils pas bien-tôt inſipides, ſi nous ne prenions le ſoin de réveiller leur cœur? Les aimons-nous toujours tendrement? ſûrs de nous trouver dans une égalité conſtante, ils ne la deſirent plus. Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur Léthargie; ils ſe voyent avec deſeſpoir ſur le point de perdre un bien dont ils ne jouïſſoient plus qu'avec nonchalance: le mouvement qu'ils ſe donnent pour ſe le faire rendre, renouvelle leurs ſentimens. Ils ne ſe ſouviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y ſoyons. Notre perte prochaine leur fait ſeule ſentir combien nous leur étions neceſſaires; ils nous en aiment davantage, & par con-

conſéquent, nous en deviennent plus chers : le cœur y gagne des deux côtés, c'eſt un ſurcroit de tendreſſe qui lui arrive. Un amant n'a-t-il point de fantaiſies à eſſuyer, point de rivaux à craindre ? il croit qu'il n'aime plus, ou du moins, que ce n'eſt plus que par habitude, ou par reconnoiſſance. N'eſt-ce pas un ſervice à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ſes plaiſirs ? L'amant tendre revient, quand la Maîtreſſe ſenſible diſparoit ; les faveurs qu'il recevoit ſans deſirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pu imaginer qu'elles lui feroient ravies ; il ne conçoit même pas, comment il a pu les négliger. Au milieu d'un raccommodement

ment inattendu, quel triomphe pour nous! quel charme pour lui! de ſentir renaitre dans ſon cœur, un ſentiment qu'il n'y diſtinguoit plus. L'amour n'eſt que ce que nous le faiſons: ſi nous le laiſſions comme la Nature nous le donne, il ſeroit trop uni; ſans délicateſſe, il ſeroit ſans volupté. Nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes; il falloit le rendre difficile, pour le rendre agréable. Notre empire ſur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'eſt jamais qu'à notre peu d'adreſſe que nous devons nous en prendre; s'ils nous en privent, ce n'eſt pas leur faute. Helas! les pauvres gens qu'ils ſont, n'y penſeroient pas d'eux mêmes; déterminés pour

pour l'eſclavage, ils ne quittent une chaine que pour rentrer dans une autre ; ils ſentent qu'ils ſont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer ? ne leur offrons jamais un bonheur parfait ; comblons leurs deſirs, mais ne les anéantiſſons pas ; au milieu des plus grandes voluptés, qu'il leur manque quelque choſe, ne fût-ce même qu'un ſoupir : le deſir ne meurt que d'être comblé, & c'eſt une maladie qui ne lui arrive, que quand nous ne voulons pas la lui épargner.

Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie rien entendu d'auſſi extraordinaire que vous. Les belles réflexions ! dit encore Néadarné.

Quand

Quand il ſeroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fuſſent auſſi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues, & déplacées, & je ne ſache rien de ſi ridicule que d'avoir de l'eſprit mal-à-propos. Il y a trois heures, au moins, que Mouſtache nous tient en haleine pour une Hiſtoire que j'aurois faite en un quart d'heure. Je croi que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si, par hazard, un fait fournit une réflexion, qu'on la faſſe, mais qu'elle n'anéantiſſe jamais le fonds; qu'elle ſoit courte, qu'elle ramène l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait; & que l'on s'épargne, ſur-tout, cette envie de briller qui

qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel: partie, ſi néceſſaire à quelque genre que ce puiſſe être, que ſans elle, je ne trouve point de vrayes beautés. Je ne parle plus à Mouſtache de ſon Jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais, à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique differemment exprimées? Pourquoi ces choſes dites cent fois, & revêtues pour reparoitre encore, d'un goût qui les rend bizarres, ſans les rendre neuves? Que me ſert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Hiſtoire, de ſavoir toutes les réflexions que vous avez faites après coup ſur vos avantures? Eh, une bonne fois pour toutes, Taupe mes

amours, des faits, & point de verbiage. Vous pouvez avoir raiſon, reprit Mouſtache, mais l'eſſentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh! mais ſans doute, dit la Princeſſe, elle parle bien. Je ne ſache rien de ſi charmant que de pouvoir parler deux heures, où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir pour une minute. Qu'importe que l'on ſe répéte, ſi l'on peut donner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de Jargon, éblouït, elle donne à rêver; heureux, qui dans ſa converſation peut avoir ce goût galant! Quoi! ne trouver tou-

toujours que les mêmes termes, ne pas oſer ſéparer les uns des autres ceux qu'on a accoutumé de faire marcher enſemble !. Pourquoi ſeroit-il défendu de faire faire connoiſſance à des mots qui ne ſe ſont jamais vus, ou qui croyent qu'ils ne ſe conviendroient pas? la ſurpriſe où ils ſont de ſe trouver l'un auprès de l'autre n'eſt-elle pas une choſe qui comble? & s'il arrive qu'avec cette ſurpriſe qui vous amuſe, ils faſſent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas ſingulierement étonné? Faut-il qu'un préjugé..... Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez ſingulierement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter

de ce mauvais goût. Mais, finiſſons la diſpute, que Mouſtache achevè ſon Hiſtoire, s'il eſt poſſible, & qu'elle ne me quitte plus ſon Cormoran pour courir après des digreſſions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Mouſtache; & ſur-tout, rendez moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-ſeulement de ce que vous avez penſé, mais encore de ce que vous auriez voulu penſer; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonſtance. Vous contez ſi bien!

CHA-

CHAPITRE VI.

Qui ne dément pas les deux autres.

J'En étois donc, reprit Mouſtache, à ce regard qui le ſatisfit. Il devint amoureux à ne plus ſe connoitre. Que cela m'auroit contenté, ſi j'avois pu voir ſon aliénation d'eſprit dans toute ſon étendue! Mais, ma raiſon avoit couru après la ſienne, & l'amour m'empêcha de connoitre ſon départ, & de ſouhaiter ſon retour, Le Prince, & moi, étions convenus, ainſi que cela ſe pratique communément, de n'avoir en public l'un pour l'autre qu'une appa-

rence d'amitié, & de politeſſe; & qu'en particulier, nous nous dédommagerions, ainſi que cela ſe fait encore, de cette cruelle contrainte. Il y avoit au pied de mon apartement, un jardin où il n'entroit que moi. J'en avois donne une clef au Prince; auſſitôt que l'on étoit retiré, j'allois l'y trouver, & tous deux, aſſis ſous un Boſquet de Myrtes, nous nous donnions les plus tendres aſſurances de notre amour. Toutes mes nuits ſe paſſoient de la même façon, & je ne l'aurois pas fait pour quelqu'un qui m'auroit moins aimée que Cormoran ne faiſoit; mais je ſavois bien que quand mon teint y auroit perdu de ſon éclat, & que j'en aurois eu les yeux battus, il

ne

ne s'en ſeroit pas apperçu. Ce qu'on ne croira peut-être pas, vû nos deſirs, & la commodité que nous avions de les ſatisfaire, c'eſt que des rendez-vous ſi charmans ſe paſſoient, ſans que les emportemens du Prince n'attaquaſſent prodigieuſement ma vertu. Quelquefois, il me parloit de ſon martyre, & de la difficulté qu'il trouvoit à le ſupporter: j'en étois quitte alors pour quelque bagatelle dont, en attendant mieux, il vouloit bien ſe contenter. Souvent, je brûlois de lui en accorder davantage, mais la nuit couvroit mon deſordre, & ſa reſpectueuſe retenue me ſauvoit de ma foibleſſe. Dans de certains inſtans, je lui en voulois mal, mais je ne le lui diſois pas.

Etonné ſouvent d'une réſerve ſi inconnue dans notre Cour, il m'en faiſoit des reproches amers. La facilité que je lui avois montrée la premiere fois, ne lui avoit pas laiſſé prévoir une ſi longue réſiſtance; j'en étois moi-même ſurpriſe: mais je voulois qu'il m'eſtimât, & l'amour-propre triomphoit en moi de la paſſion. Quand je m'en ſouviens cependant, que ces momens ſont douloureux! un homme aimable, aimé, qui inſpire autant de deſirs que vous en pouvez faire naitre, eſt ſeul avec vous la nuit. Il prend des libertés que vous ſouffrez, & vous réſiſtez! Ce n'eſt pas la vertu qui ſauve une femme de ces dangereuſes occaſions, elle n'en a plus dès-lors qu'elle les cher-

cherche. En pareil cas, une coquette peut ſeule ſe garantir des tranſports d'un amant: je ſai que la coquetterie eſt moins méritoire que la vertu, mais auſſi eſt-elle plus utile.

Il y avoit quinze jours que Cormoran & moi nous nous aimions; & avec les précautions extrêmes que nous avions priſes, il n'y avoit que toute la Cour qui ſe fût apperçue de notre intelligence: cependant, le reſpect qu'on me portoit, empêchoit qu'on n'en fît tout haut des plaiſanteries. Le Génie ſeul, malgré l'interêt qu'il avoit à connoitre mon cœur, ignoroit encore ſon rival. Il ſavoit qu'il n'étoit point aimé; mais, ſoit préſomption, ſoit l'idée qu'il avoit de mon indifference, il

ne croyoit pas que je fuſſe ſenſible pour un autre. Enfin, trop amoureux & trop jaloux pour n'être point clairvoyant, il commença par ſoupçonner qu'une paſſion ſecrete dont mon cœur étoit rempli, étoit ce qui le lui fermoit. Il porta ſes regards ſur tous les Courtiſans, & au milieu de ce cruel examen, il les arréta ſur Cormoran. Il avoit découvert en lui, une attention qui lui parut tenir plus de l'amour, que du reſpect. Il avoit ſurpris entre nous, de ces regards que malgré la contrainte qu'on s'impoſe, l'amour anime toujours trop, pour n'être pas remarqués. L'attention du Prince quand je parlois, la complaiſance flatteuſe avec laquelle je l'écoutois, les éloges que

je

je donnois à ſes moindres diſcours, mille choſes ſur leſquelles on ne s'obſerve point, & qui, toutes légeres qu'elles ſont, parviennent, miſes enſemble, à faire un poids, fixerent ſes ſoupçons, & les tournerent en certitude. Quelque envie qu'il eût d'en ſavoir davantage, il n'interrogea pas les ſecrets immenſes de ſon Art: il n'ignoroit pas que ce ſeroit en-vain qu'il voudroit s'en ſervir, & que l'amour, toujours au-deſſus de lui, dédaigneroit de ſatisfaire ſa curioſité. Réſolu de s'éclaircir, il ne s'en fia qu'à lui-même, & jugeant que le tems de la nuit étoit celui que je choiſiſſois pour voir Cormoran avec liberté, il ſe rendit inviſible, & ſe tranſporta dans

mon jardin. Cette même nuit, j'avois réſolu de m'abandonner ſans réſerve à Cormoran, & de lui donner ma foi. Nous étions déja tous deux dans le Boſquet des Myrtes, lorſque le Génie entra. Il attendoit avec impatience que je ſortiſſe de ma Chambre, quand des ſoupirs trop marqués, partant du Boſquet, déterminerent ſa route de ce côté-là. Helas! c'étoit nous qui les pouſſions. Contente de mon amant, ſûre de ſa fidélité, preſſée par ſes deſirs, plus encore par les miens, je m'étois laiſſée aller ſur un lit de gazon. Cormoran, moins timide qu'à ſon ordinaire, m'avoit auſſi moins ménagée. Nous ſortions enfin du plus tendre égarement, & nous

nous

nous diſpoſions avec ardeur à nous y remettre, lorſqu'un tourbillon de lumiere nous environna, & nous fit voir, en ſe partageant, le barbare Génie. A cette vue, nous demeurames immobiles. Nous ne l'attendions pas. Le dérangement où le Prince m'avoit miſe, ſubſiſtoit encore: comme il me menaçoit de le redoubler, je n'avois pas ſongé à la décence. Lui-même, plus éperdu que moi, étoit dans un état qui fit imaginer à la jalouſie du Génie les plus cruelles choſes. Ma robe le couvroit preſque tout entier, & plus le Génie le trouva attentif à admirer je ne ſai quelles bagatelles qu'en ce moment il conſideroit, moins il ſe crut permis de lui pardon-

ner. Cruelle! s'écria-t-il avec une voix tonnante, eſt-ce là comme vous vouliez répondre à ma tendreſſe? Et toi, malheureux, pourſuivit-il en s'adreſſant à Cormoran, as-tu bien ſongé qui tu offenſois, & crois-tu pouvoir échapper à ma vengeance? Elle eſt complette, puiſque tu ne peux mourir, & tous les inſtans de tes jours ſeront marqués par les traits les plus funeſtes de ma colere. Qu'on l'enleve, continua-t-il, & qu'on le garde juſques à ce que j'aye ordonné de ſon ſupplice.

Le Prince, à ces paroles, diſparut en me tendant les bras. La ſurpriſe, & la douleur m'avoient d'abord accablée, mais mon malheur me redonnant des forces; Barbarel m'é-

m'écriai-je, de quoi peux-tu te plaindre? Et qui t'a dit que quand tu aimerois, tu duſſes toujours être aimé? Quel droit t'avois-je donné ſur mon cœur? Oui, Cormoran m'a plu, & ta fatale préſence me fait ſentir encore plus vivement à quel point je l'adore. Je ne crains point ta vengeance; quand même tu m'épargnerois, je n'en ſerois pas plus à toi. Toujours occupée des maux de mon amant, je ne te verrai jamais que comme le plus odieux de mes ennemis. Puni-moi, ſi tu veux; mais, ſois ſûr que le tems & les plus grands malheurs ne détruiront jamais mon amour, & qu'il ſubſiſtera autant que mon averſion pour toi.

Eh bien, Perfide! dit le Gé-

Génie, tu ſeras contente. Déja il s'approchoit pour m'enlever, lorſque Barbacela vint me ſouſtraire à ſa fureur. J'allai longtems avec elle dans les airs: enfin, elle m'abbattit dans cette prairie où vous m'avez trouvée. Infortunée! me dit-elle alors, dans quels abîmes affreux l'amour vient-il de te plonger! Tu perds pour jamais l'objet de ton ardeur: tu te ſerois perdue toi-même, ſi ma puiſſance ne t'avoit ſauvée de la barbarie de Jonquille. Fui, cache-toi à ſes regards, juſqu'à ce qu'un tems plus heureux te permette de revoir la clarré du jour. Devien Taupe, & garde-toi de ſortir de cette prairie. J'oſe, dans l'obſcurité de l'avenir, prévoir pour toi un ſort plus doux.

doux. Un jour viendra qu'un de mes favoris mettra fin à tes malheurs, & qu'une Princeſſe délivrera le tendre Cormoran. Alors, elle me frappa de ſa baguette, & je reſtai tout auſſi Taupe que vous me voyez. Avant qu'elle me quittât, je lui demandai ce que le Génie avoit fait de mon amant, & j'appris par elle qu'il l'avoit condamné à faire éternellement la roue & la culebute dans les Jardins de l'Ile Jonquille. Vous verrez, interrompit Tanzaï, que c'eſt à cauſe de ſon inclination pour la Danſe, que le Génie l'a honoré de ce ſupplice. Au reſte, je ne doute point que ce ne ſoit de moi que la Fée Barbacela vous a parlé, & nous ferons en ſorte..... Mais, eſſuyez donc vos yeux,

yeux, dit-il à Néadarné qui pleuroit immoderément ; votre pitié va trop loin : eh bien, elle eſt Taupe & rien de plus ; quant aux ſauts que fait Cormoran, cette idée n'a rien de ſi affligeant. Ah que vous êtes peu tendre! lui dit Néadarné; ſongez-vous aux malheurs de deux amans que l'on ſépare, & le Génie ne leur eût-il donné que cette punition, n'en étoit-ce pas aſſez pour les faire mourir de douleur? Qui me ſépareroit de vous pour un jour, pour une heure, ne cauſeroit-il pas ma mort ?

Mais, dit-elle à Mouſtache, combien y a-t-il que vous avez perdu Cormoran ? Dix ans ſe ſont écoulés depuis ma funeſte avanture, reprit Mouſtache. Barbacela eſt venue

me

me voir quelquefois, & c'eſt d'elle que j'ai ſu que Jonquille toujours irrité, ayant appris que j'étois Taupe, & ne pouvant deviner ma retraite, a ordonné, pour tâcher de m'avoir entre ſes mains, que perſonne ne ſe préſentât devant lui, ſans lui apporter des Taupes; eſperant qu'enfin, je ſerois priſe par quelqu'un. Sans votre généreuſe pitié, il n'y auroit que trop bien réuſſi: je vous en marquerai ma reconnoiſſance; mon pouvoir, quoiqu'infiniment ſubordonné à celui de Jonquille, ne laiſſe pas de s'étendre loin. Nous approchons de ſes Etats, ſongez ſeulement à me bien cacher.

Vous croyez donc, dit la Princeſſe, que vous reverrez Cormoran? Tout contribue, répon-

répondit Mouſtache, à me le faire croire: les promeſſes de Barbacela: votre rencontre, qui commence à faire un changement dans ma fortune: & plus que tout encore, la tranquillité de mon cœur. Vous qui connoiſſez le Génie, dit Tanzaï, penſez-vous qu'il en veuille venir avec Néadarné aux dernieres extrémités? La choſe, ſans moi, ne ſeroit pas douteuſe, reprit Mouſtache: le Génie eſt facile à toucher: Néadarné eſt belle: la ſingularité de ſon avanture le piquera peut-être autant que ſes agrémens. Mais, ne pourrois-je pas ſuivre Néadarné? demanda-t-il encore. Eh! de quoi la garantiriez-vous? reprit Mouſtache. Jonquille aime la Muſique, vous jouez ſupé-

ſupérieurement de la Vielle, & il pourroit bien vous condamner pour trente ans au moins à faire danſer Cormoran. Laiſſez-moi tout arranger, je vous réponds d'un ſuccès au-deſſus de toute eſperance. Le Prince, que l'idée de Jonquille inquiétoit trop pour être raſſûré par les promeſſes de la Fée, ſoupira, & ne répondit rien, perſuadé que Mouſtache n'empêcheroit pas plus Néadarné de tomber entre les mains de Jonquille, qu'elle n'avoit empêché Cormoran de ſauter.

CHA-

CHAPITRE VII.

Qui fera bâiller plus d'un Lecteur.

PEndant le récit de Mouſtache, qui, ainſi que le Lecteur l'a dû ſentir, ne laiſſa pas d'être fort long, on avoit traverſé la Forêt; & le Prince, découvrant de loin une grande Ville, demanda ſon nom. C'eſt, lui répondit Mouſtache, la Ville des Barbeaux. Elle eſt grande, & peuplée. Son Roi eſt tributaire du Génie, & ſon Agent principal dans les affaires amoureuſes. Ce Roi a la complaiſance de prendre une liſte de toutes les Beautés de la Terre qui ont des avantures ſin-

ſingulieres, telles, par exemple, que celle de la Princeſſe; & le Génie ſe les ſait adjuger au Bureau des Fées, où l'on a mille déférences pour lui. Mais, dit Tanzaï, ce Génie s'eſt fait un emploi bien particulier! quelle ſorte de plaiſir peut-il prendre à profiter des malheurs d'une femme? Cela n'eſt ni généreux, ni délicat. Vous avez raiſon, reprit la Fée: mais cette délicateſſe eſt aujourd'hui la choſe du monde qui le touche le moins; il prétend qu'elle ſeule trouble les plaiſirs, ou que quand elle ne ſe met pas de la partie, ils n'en ſont ni moins réels, ni moins vifs. Il eſt difficile de corriger un homme qui s'eſt fait un ſyſtême, & qui pour l'appuyer ſe fonde d'abord ſur

ce

ce que les femmes à ſentimens l'ont toujours trompé, en lui donnant moins de plaiſir que celles qui ne ſe livrent à lui que par beſoin, ou par ſenſualité effective ; & ſur la folie qu'il y a à ſe priver, pour un ſeul objet, de tous ceux qui pourroient plaire. Cela fait, repartit le Prince, la plus mauvaiſe façon de penſer qu'il y ait au monde. Je ſuis plus content de regarder Néadarné ſeulement, que je ne le ſerois dans les bras de la plus charmante Fée de la Terre. Vous n'avez peut-être pas été toujours ſi difficile, reprit Mouſtache: mais quand cela ne ſeroit pas, il ne faut point diſputer ſur la volupté, elle prend ſa ſource dans le caprice, & lui ſeul la détermine.

Je

Je croi cependant, dit Néadarné, que pour cette volupté ſi recherchée, on a beſoin de s'aider de ſon cœur, & l'homme du monde le plus aimable, ſi je ne l'ai pas choiſi, ne fera pas ſur moi le même effet qu'un monſtre dont je me ferois une idée ſéduiſante. Bien des femmes qui penſoient comme vous, répondit la Fée, ſe ſont détrompées par l'expérience. On ne peut répondre du moment : il en eſt où la Nature agit ſeule, & où l'on ſe trouve préciſément dans le cas d'un ſonge qui offre à vos ſens les objets qu'il veut, & non ceux que vous voudriez. Le ſonge du Prince en eſt une preuve : il auroit aſſurément mieux aimé rêver de vous, que de la Fée Concombre ; cepen-

dant.... Oh ſans doute! interrompit Tanzaï qui s'impatientoit des indiſcrétions de Mouſtache, on n'eſt pas maître de ces ſortes de choſes. Mais nous approchons de la Ville, & c'eſt une diſpute à remettre à un autre moment. Il n'y a donc pas loin d'ici à l'Ile Jonquille? Non, dit Mouſtache: à quatre lieues de cette Ville, on trouve un grand Lac ſur lequel l'Ile eſt ſituée. Des Barques galamment ornées y paſſent, ſans avoir beſoin de Conducteurs, les Beautés qui ont affaire au Génie, & les remènent de même.

Avec ces propos, & pluſieurs autres pas plus intereſſans, ils entrerent dans la Ville. Tous les Habitans en étoient du plus beau bleu qu'on puiſſe voir. Quoique

que le Prince & Néadarné voyageaſſent *incognito*, leur air majeſtueux, leur nombreuſe ſuite, & la magnificence de leurs équipages firent juger aux Bluets que ces étrangers étoient des perſonnes de la plus haute diſtinction. Mouſtache preſſa le Prince de ſe rendre au logement qu'on avoit préparé, & témoigna tant d'inquiétude, qu'il ne put s'empêcher de lui en demander le ſujet. Ce n'eſt pas ſans raiſon que je tremble, dit Mouſtache, Jonquille eſt dans cette Ville, & je crains qu'il ne me reconnoiſſe. Et que vient-il faire ici? reprit le Prince. Ce n'eſt jamais que l'amour qui l'y amène, répondit la Fée: les femmes de cette Ville, malgré leur couleur, ſont ex-

trêmement belles, & quand le Génie n'a rien à faire, il s'amuſe à les honorer de ſa tendreſſe. Les Habitans, qui le craignent, n'oſent lui rien refuſer, & beaucoup moins les Habitantes. Aſſurément! dit Tanzaï, voilà un terrible Génie. Ah Néadarné! que votre beauté va me rendre à plaindre! Puis-je me flatter, quand je vous regarde, que Jonquille n'ait pas les mêmes yeux que moi? Que fera le pouvoir de Mouſtache? Comment vous ſauvera-t-elle des deſirs de ce Génie? C'eſt en-vain qu'elle me le promet; plus j'approche de mon malheur, plus l'idée m'en devient ſenſible: je ne puis plus la ſoutenir. Je ſens même, qu'au retour de l'Ile Jonquille, vous me ſe-

riez

riez inſupportable, & que ne pouvant plus vous eſtimer, vous ne pourriez plus m'être chere. Soyez toujours telle que vous êtes; auſſi-bien, votre premiere forme me ſeroit inutile, ſi elle vous étoit rendue par Jonquille. Content de vous, nous nous plaindrons enſemble de la rigueur de notre deſtinée. Je ne veux que votre cœur, & s'il eſt vrai que la poſſeſſion du mien ſuffiſe à votre félicité, la nôtre ſera entiere. En un mot, loin de vouloir que vous approchiez de l'Ile Jonquille, je veux que dès demain nous reprenions la route de Chéchian.

Que vous me rendez heureuſe! cher Prince, s'écria la tendre Néadarné: mais ne ſouffrez pas de votre complaiſance pour

moi. Contente de porter le titre de votre compagne, je verrai ſans regret une autre que moi en remplir les fonctions; elle me ſera chere par les plaiſirs qu'elle vous donnera: vos Loix, ces loix ſévères! qu'en vain-vous voudriez éluder, n'exigeront plus notre ſéparation. Quand vos Sujets verront les fruits précieux d'un ſecond Hyménée, ils ne pouſſeront pas la barbarie juſques à bannir votre amie. Si je ſuis deſtinée à cet affreux malheur, ſi je dois paſſer loin de vous mes jours infortunés, du moins, ajouta-t-elle en verſant les larmes les plus ameres, du moins, ô mon unique bien! ſi je ſurvis à notre ſéparation, aurai-je la douceur de penſer que j'ai contribué à vos plaiſirs.

Que

Que dites-vous? adorable Princeſſe! s'écria Fanzaï: moi! que je vous abandonne? Qu'une autre que vous attire jamais mes regards? Ah! ne le croyez pas. Périſſe plutôt le Royaume que je ne pourrois plus vous offrir! périſſe toute la Nature! plutôt que je me noirciſſe de la plus odieuſe des ingratitudes. C'eſt en-vain que les Loix voudroient s'armer contre vous, en-vain mes Sujets les feroient-ils parler; dès-à-préſent je les révoque: elles ſe tairont devant ma puiſſance, ou malheur à qui les oſera faire revivre! Je me révolterois contre les Dieux mêmes. Non, divine Néadarné, non, votre éloignement ne ſera pas la récompenſe de votre amour pour moi, & des ſentimens que vous m'avez mon-

trés lorsque j'étois dans le cas où vous êtes. Ceſſez de m'en parler: le Deſtin las de nous perſécuter nous prépare, peut-être, des jours plus heureux, où.... Ne vous en flattez pas, interrompit bruſquement Mouſtache. Le Deſtin ne révoque pas ſes arrêts au gré des mortels: le ſeul Jonquille peut tout pour vous. D'ailleurs, ſi la Princeſſe ne délivre pas Cormoran, que deviendrai-je moi? Vous voudrez bien, répondit Tanzaï, que cette inquiétude ne prévaille pas ſur mes interêts. Le Deſtin d'ailleurs ne m'ordonne rien ſur cet article, & je n'imagine pas que vous deviez faire une Loi à la Princeſſe, d'une choſe accidentelle qu'elle eſt maitreſſe de ne pas faire.

Mais

Mais, que craignez-vous, reprit Mouſtache, quand je vous aſſure de ma protection? Eh! vous tremblez pour vous-même, dit Tanzaï. Ce n'eſt pas la même choſe, répondit Mouſtache : le Génie peut être à redouter pour moi par ma ſituation préſente, ſans que pour cela je me trouve par-tout ſans pouvoir. Quand la Princeſſe ſera dans l'Île, j'ai imaginé pour la ſouſtraire aux empreſſemens de Jonquille, de ne lui offrir qu'un phantôme qu'il prendra pour elle, tant j'aurai ſoin qu'il lui reſſemble. Je ne prétends pas, dit Tanzaï, qu'il jouïſſe ſeulement de ſon idée; en un mot, je veux retourner à Chéchian. Je vous plains: mais ſi la Fée Barbacela vous aime tant, elle trouve-

ra assez d'autres moyens pour vous rendre votre Amant, & votre figure. A ces mots il ordonna, devant Moustache, son départ pour le lendemain; & laissa cette Fée dans une désolation, que toute la tendresse de Néadarné pour elle ne put calmer.

CHAPITRE VIII.

Malice de Jonquille: Comment Moustache la tourne à son profit.

MOustache, réduite au point de voir évanouïr ses dernieres esperances, & entant bien qu'elle ne détermineroit pas Tanzaï au voyage

ge de Néadarné dans l'Ile Jonquille, réſolut, ſans s'amuſer à des ſupplications inutiles, de ſe ſervir de ce que ſon Art pourroit trouver de plus puiſſant pour délivrer ſon Prince. Il lui importoit peu que Tanzaï y perdît : le peu de cas qu'il faiſoit d'elle, les contradictions qu'elle en avoit eſſuyées, le beſoin qu'elle avoit que Néadarné tombât entre les mains du Génie, prévaloient ſur toute autre conſideration ; & ſans rien témoigner de ſon deſſein, elle chercha dans ſa tête quelque expédient qui pût la tirer d'inquiétude. La nuit arriva qu'elle y rêvoit encore.

Auſſi-tôt après le repas, les deux époux s'étoient couchés, & Tanzaï toujours réſolu de partir le lendemain, avoit réiteré

ſes intentions. La Fée les laiſſoit dormir, & cherchoit envain un ſtratagême qui lui fût propice, lorsqu'un bruit affreux s'éleva ſubitement dans la Ville. Bon Singe ! qu'entends-je là ? s'écria le Prince réveillé en ſurſaut. Ah ! dit Mouſtache, que ſon Art mit d'abord au fait, ce Jonquille eſt bien terrible ! Qu'a-t-il donc fait ? demanda Tanzaï. Vous ſaurez, reprit Mouſtache, qu'il étoit amoureux d'une des plus belles femmes de cette Ville : outré de la réſiſtance qu'elle apportoit à ſes deſirs, il l'a changée en monſtre, & non content de cette punition, il a étendu ſa vengeance ſur toutes les jolies femmes d'ici, & veut qu'elles reſtent laïdes juſques à ce qu'elles faſſent un

voyage dans ſon Ile. Voilà ce qui cauſe le bruit qui frappe vos oreilles : les Bluets voudroient bien ne pas voir toujours leurs femmes comme elles ſont ; mais la condition à laquelle le Génie a attaché le retour de leur beauté, leur paroit plus cruelle encore à ſupporter que leur figure. Cette Ville me paroit peuplée, dit le Prince, & le Génie n'aura pas peu d'affaires à raccommoder ce qu'il a gâté. Quoi ? volupté de mes jours ! dit Néadarné, vous croyez qu'il y aura des femmes qui préféreront la perte de leur vertu à celle de leur beauté ? Aux Dieux ne plaiſe, que je penſe mal ! reprit Tanzaï : mais je ne voudrois pas, ſi j'étois femme, qu'on me mît à cette épreuve.

Quoi qu'il en ſoit, je répondrois bien qu'avant deux jours il ne reſtera aucune trace de la vengeance de Jonquille.

Un cri affreux que pouſſa Néadarné en cet endroit, interrompit la converſation. Eh! qu'avez-vous pour crier de la ſorte? dit Mouſtache. Helas! répondit la Princeſſe, je ſuis bien trompée, ſi je n'ai pas le nez d'un pied au moins plus long qu'à l'ordinaire. Le Prince en ſe deſeſperant, alla chercher une des bougies qui bruloient dans la Chambre: mais en voyant le viſage horrible de Néadarné, il la laiſſa tomber de frayeur. Il ne me manquoit plus que cela, dit-il. Donnez-lui le miroir, diſoit Mouſtache; prenez une autre bougie. Le Prince, en tremblant, apporta

porta l'un & l'autre, & Néadarné ſe trouva ſi laide, ſi vieille, ſi boſſue, qu'elle ne put retenir ſes larmes. La Fée Concombre auroit pu, alors, diſputer d'agrément avec elle. Ne vous affligez pas, diſoit la maligne Taupe, qu'importe un mal quand on lui connoît un remede certain? Eh! ce qui me deſeſpere, répondit le Prince, c'eſt le remede; & quand même il ne m'affligeroit pas, croyez-vous que la vertu de Néadarné lui en permît l'uſage? Helas! Prince, dit Néadarné terraſſée par tant de malheurs, je ne veux rien faire que vous n'y conſentiez. Et vous, ajouta-t-elle en s'adreſſant à Mouſtache, vous, qui m'aviez promis votre protection, quand dois-je l'éprouver,

ver, ſi ce n'eſt dans la ſituation où je me trouve? Ce qui me ſurprend, reprit le Prince, c'eſt que Néadarné ſe trouve envelopée dans la fureur du Génie; elle ne devroit naturellement tomber que ſur les femmes de cette Ville: qu'ont affaire les étrangeres à tout ceci?

Mouſtache, ſi elle l'eût voulu, auroit pu, mieux que perſonne, inſtruire Tanzaï de la vérité de cette avanture, puiſqu'elle ſeule avoit cauſé la métamorphoſe de Néadarné. Deſeſperée de l'obſtination du Prince à ne point envoyer Néadarné à Jonquille, & ne pouvant délivrer Cormoran que par cette voye, elle avoit ſaiſi l'inſtant de la vengeance du Génie, eſperant que la laideur exceſſive de Néadarné déter-

détermineroit plus aiſément Tanzaï à la laiſſer aller dans l'Ile Jonquille. Le Prince ſe perdoit cependant en lamentations; la Fée pour le raſſurer, lui dit, que le Génie n'avoit aſſurément pas raiſonné juſte ſur ſa vengeance. Que tant de femmes s'y trouvoient enveloppées, qu'il ſeroit obligé de rendre la beauté à la plus grande partie d'entre elles, ſans en exiger aucune ſoumiſſion. Qu'il falloit prendre ce tems pour lui envoyer la Princeſſe, & qu'elle en ſeroit quitte à meilleur marché. Eh oui! dit Néadarné, j'en reviendrai plus belle, mais qui me rendra ce que Concombre m'a fait perdre? Nous n'avons entrepris ce voyage que pour la guériſon d'un ſeul mal, j'en

ai deux actuellement presque auſſi fâcheux l'un que l'autre. Quoique le remede que l'on m'offre, ſoit certain pour tous les deux, je ne dois m'enſervir, ni pour le premier, ni pour le ſecond. Il vaut mieux, à tout prendre, pour mon Prince, que je reſte laide. L'effroyable figure que je porte, lui fera oublier celle que j'avois, il ne m'aimera plus: mais pour me rendre digne de ſa tendreſſe, il faut que je perde ſon eſtime. Pitoyable Métaphyſique! répondit Mouſtache, qu'eſt-ce qui fait le crime? c'eſt le conſentement. Ce n'eſt pas vous qui vous ſouhaitez entre les bras de Jonquille, donc vous ne pouvez pas être criminelle. Vous ne deſirez ſeulement pas de recouvrer votre

votre premiere forme, ce n'eſt que par rapport à votre époux que vous la regrettez, & ſi vous vous ſoumettez à ce qui peut vous la rendre, ce n'eſt que pour lui ; par conſéquent, il ne peut que vous en eſtimer davantage de lui avoir ſacrifié vos répugnances. N'eſt-il pas vrai ? dit-elle à Tanzaï. Je ne ſai pas, repartit-il, ſi votre raiſonnement eſt juſte ; mais dans les malheurs qui m'accablent, le parti qui me paroit le meilleur, eſt celui qui m'en délivrera plutôt. Quand ils auroient pouſſé cette converſation, l'Hiſtorien eſt trop judicieux pour la donner toute entiere au Lecteur.

Le bruit cependant continuoit dans la Ville avec tant de force, que le Prince fut prié par Néa-

Néadarné & par Mouſtache de s'y promener, & de leur dire des nouvelles de ce qui s'y paſſoit. Il leur apprit à ſon retour, qu'à peine la vengeance du Génie avoit éclaté, que toutes les femmes étoient parties en foule pour l'Ile Jonquille, ſans en excepter la Reine, qui ne pouvant ſupporter d'être laide un moment, en avoit pris la premiere la réſolution ; mais qu'à ſon retour, le Roi l'avoit étranglée de ſes propres mains, & qu'il y avoit peu de maris dans la Ville qui n'en euſſent agi de même. Cela, ajouta-t-il, n'empêche pas celles qui ſont reſtées ici, de vouloir partir ; & je ſuis bien ſûr qu'avant que le jour ſoit écoulé, pas une femme ici ne portera des marques de la colere du Génie.

Je

Je le ſavois bien moi, que la vanité d'être belles, l'emportoit toujours chez les femmes ſur la ſatisfaction d'être vertueuſes. C'eſt la faute des hommes, reprit Mouſtache : qu'ils recherchent la vertu dans une femme, comme ils y recherchent la beauté ; que l'une leur ſoit d'une auſſi grande reſſource que l'autre, vous nous verrez aimer autant être vertueuſes, qu'être belles. Mais, laiſſons cela. A quoi vous déterminez-vous enfin ? A laiſſer partir Néadarné, auſſi-tôt que l'aurore aura annoncé le jour ; demain, elle verra Jonquille, & demain auſſi, je mourrai de douleur. C'eſt trop aſſurément d'un des malheurs qu'elle éprouve, & je craindrois enfin qu'on ne me repro-

reprochât de ne l'avoir aimée que pour moi-même.

Il eſt peu important de dire comment le reſte de ce jour ſe paſſa. Craintes toujours nouvelles de la part du Prince, aſſurances de fidélité de la part de Néadarné, promeſſes de Mouſtache à Tanzaï que Néadarné reviendroit de l'Ile comme elle y ſeroit allée, à ſa guériſon près, qui, ſe faiſant par art de Féerie, ne couteroit rien à ſa vertu: incrédulité toujours ferme de celui-ci qui trouvoit, à ce qu'il ſembloit, de la douceur à mettre les choſes au pis; tant qu'enfin la nuit arriva. Tanzaï qui, dans la journée, avoit changé dix fois de réſolution, ſe coucha d'avis de laiſſer partir la Princeſſe; & Mouſtache qui avoit quelque

choſe

choſe d'intereſſant à dire à Néadarné, voyant que la douleur ne le conduiſoit pas au ſommeil, l'y amena par la force de ſes enchantemens, & commença ce qui ſuit.

CHAPITRE IX.

Converſation intereſſante de Mouſtache & de la Princeſſe.

VOus voilà bien affligée d'être laide, plus triſte encore de la premiere de vos meſavantures. Vous craignez le Génie, cependant vous voudriez ne pas reſter comme vous êtes: cela fait bien du fracas dans votre tête. Il faut pourtant

tant débrouiller le tumulte de vos idées, vous en tirer, le rendre clair, vous faire voir jour dans vôtre ame ; elle eſt ténébreuſe pour vous, vous n'y marchez qu'à tâtons ; vos idées ſe tournent le dos, ſont de mauvaiſe humeur contre elles-mêmes, il n'y en a pas une, j'en ſuis ſûre, qui ne s'en veuille ; vous ſouffrez de leur contradiction : je veux vous raccommoder avec vous-même, ma raiſon va s'aſſeoir, & les juger, écoutez-moi. Quand je vous ai promis que je vous ſouſtrairois aux tendres emportemens de Jonquille, je vous ai trompée. Aucune force de ce côté ne pourroit agir ſur lui. Votre vertu, toute cérémonieuſe qu'elle eſt ſur ſes biénſéances,

ces, lâchera priſe; le Génie lui mettra indubitablement le pied ſur la gorge; en un mot, vous ne la conduirez pas à terme: il faut qu'elle choiſiſſe, d'étouffer de plaiſir, ou de mourir violemment. Vous êtes trop belle pour qu'on lui faſſe quartier, elle ne vous ſervira même qu'à augmenter l'ardeur de Jonquille. Quand le triomphe ne coute rien, que la vanité d'un homme n'en ſauroit tirer parti, il le néglige. Paſſons à un autre point. Quant à votre laideur, n'en ſoyez pas inquiete; elle eſt mon ouvrage, & je vous en déferai ſans que le Génie s'en méle. A peine aurez-vous quitté le Prince, que vous vous verrez plus belle que vous n'avez jamais été. Ce n'eſt pas tout, il

s'agit à préſent de l'eſſentiel. Le Prince eſt jaloux, & quand vous lui diriez que vous vous êtes préſentée ſans riſque au Génie, des marques, qui ne ſont point équivoques, pourroient aiſément vous démentir. J'ai un remede excellent pour réparer les outrages que nous font les emportemens des hommes. Que veut dire ceci, interrompit Néadarné? Quoi! reprit Mouſtache, vous ne m'entendez pas ? Avant que vous connuſſiez le Prince... mais il n'eſt pas poſſible que vous ne ſachiez point ce que je veux vous dire; vous conviendrez que dans ces deux nuits fatales, où ſucceſſivement vous éprouvates tous deux la colere de Concombre, ſi aucun malheur ne vous étoit

étoit ſurvenu, que vous ne pouviez accorder à Tanzaï ce que ſa tendreſſe exigeoit de la vôtre, ſans qu'il ne vous arrivât quelque choſe de ſingulier.... Je commence à vous entendre, reprit Néadarné. Vous ſentez bien, continua la Fée, que cela ne ſe ſeroit pu faire, que quelque changement ne ſe fît en vous. Jonquille, pour vous guérir, exigera de vous ce dont le Prince a été privé. Ce qui ſeroit arrivé par le Prince, arrivera par Jonquille. En ſuivant la coutume naturelle, il ne ſe pourroit pas que votre époux ne s'apperçût point de ce que le Génie auroit fait. Eh! qu'importe? demanda Néadarné. Pour le fond, cela importe peu, répondit Mouſtache; mais pour la forme,

cela fait une difference. En un mot, cela bleſſe le préjugé, & c'eſt, chez les hommes, ce qu'il faut reſpecter le plus. Or, il faut que je vous mette en état de prouver au Prince, que le Génie vous a reſpectée: ſans cela, vous perdriez ſa tendreſſe, & quelque choſe qu'il puiſſe vous dire, quelque convaincu qu'il ſoit que vous ne faites qu'obeïr, il auroit l'injuſtice de vous mépriſer, ſi vous ne reveniez pas à lui, telle qu'il vous imagine. Voilà quel eſt notre malheur! les hommes ſans ceſſe nous accuſent d'artifice, & ſans ceſſe ils nous mettent dans le cas d'en avoir beſoin avec eux. Ils ſont tous auſſi injuſtes que Tanzaï, & nous mépriſent ſouvent pour

les

les choſes qu'eux-mêmes nous preſſent de faire. Il y a mille occaſions où, par rapport à leur ſotte vanité, la ſincérité nous deshonoreroit, & dans lesquelles, règle générale, le menſonge nous aſſure leur eſtime. Tel eſt, par exemple, le cas où vous vous trouvez. Quand même je ne pourrois pas réparer le tort que vous fera le Génie, vous devriez toujours ſoutenir à votre époux, que votre vertu n'a point périclité, & mettre tout ſur le compte de la Nature, plutôt que de convenir avec lui, d'un malheur qu'il ne vous pardonneroit pas. Enfin, cette idée de préſéance les flatte. Afin d'appuyer vos diſcours, je vous donnerai un ſecret imman-

quable: * il consiste en trois paroles, que même je vous écrirai afin que vous ne soyez pas dans le risque de les oublier. Dans un autre tems, sans toutes ces précautions, vous pourriez le tromper; mais son amour jaloux le rendra clairvoyant, & nous avons plus d'un sens à surprendre. Le secret lui ôtera tout sujet de suspicion;

* Ici Kiloho-ée se plaint, & le Traducteur après lui, de ce que ce secret de Moustache ne se trouve pas dans ce Livre. Comme le Chinois proteste qu'il auroit voulu le donner à sa Patrie, le Traducteur, qui croit qu'il n'auroit pas été moins agréable à la France qu'à la Chine, assûre ses Lecteurs, que c'est à son grand regret qu'elle en est privée: il les supplie de ne point imputer la perte de ce secret à sa négligence, & il croit devoir les assurer, qu'après de longues expériences, il a été obligé de traiter de fabuleux tout ce qui se dit sur cet article.

picion ; je veux même qu'il le ſerve plus qu'il ne ſeroit néceſſaire. Plus il s'en plaindra, plus il ſera content. Au reſte, ne rougiſſez pas de vous ſervir de cet artifice. S'il avoit dû porter des marques de la nuit qu'il paſſa avec Concombre, il n'auroit pas fait difficulté de vous tromper. Il en a été quitte pour vous dire qu'un ſonge l'avoit guéri, & vous pourrez.... Je me ſuis toujours bien doutée, interrompit Néadarné, que ce ſonge n'étoit pas vrai : mais quand je lui dirois auſſi que c'eſt un ſonge qui m'a rétablie, ſon avanture lui donneroit moins de foi pour mes discours. Oui, ſi votre récit n'étoit point appuyé par le ſecret que vous ſavez, répondit Mouſtache ;

mais le moyen qu'il doute de vous, quand il ſe trouvera dans la même peine, au moins, que celle où aura été le Génie ? Mais, demanda Néadarne, ſi le ſecret alloit manquer ? Concombre pourroit bien me jouer encore ce tour-là : vous voyez qu'il vaudroit bien l'autre. Ne craignez rien, répondit Mouſtache, ce ſecret n'eſt pas connu d'elle : ſi le Prince étoit de bonne foi avec vous, il vous diroit qu'il n'a pas dû s'appercevoir qu'elle en ait fait uſage avec lui. Autre article :

Vous vous êtes fait une répugnance ſur Jonquille ; elle tombera à ſon aſpect, il eſt aimable. Dans le récit que je vous ai fait de mes avantures, il a paru comme mon Perſécuteur, & cette idée, ſans doute, vous

vous l'a rendu haïſſable; mais je vous avertis, encore une fois, que c'eſt un Génie charmant, & qui joint au pouvoir le plus étendu, les qualités les plus rares. Peut-être prendrez-vous une forte paſſion pour lui. Ne le croyez pas, dit Néadarné; mon cœur eſt prévenud'une ſi forte tendreſſe pour Tanzaï, que je défierois tous les Génies de la Terre, de faire impreſſion ſur moi. Vous êtes encore dans l'erreur là-deſſus, répondit la Fée; le Génie vous mettra à de fortes épreuves, & Tanzaï qui pourroit ſoutenir votre cœur, ſera abſent. Ce ſera aſſez pour moi de ſon idée, réprit Néadarné, & je rougirois trop, ſi pour ne lui être pas infidele, j'avois beſoin de ſa préſence. Avec tous ces beaux ſentimens, re-

prit Mouſtache, les choſes arriveront comme je vous le prédis. Je connois un peu la marche du cœur. Ce qui fait qu'une femme ne manque pas à ſon amant, c'eſt qu'elle ne ſe met point à portée de lui manquer. Dans une occaſion fâcheuſe, ſi elle s'y trouvoit, la Nature ſouffleroit ſur le ſentiment, & ne manqueroit pas de l'éteindre. Il eſt vrai que quand il ſe rallume, on eſt bien étonné; mais la choſe n'en eſt pas moins faite. Cela n'arrivera pas par Jonquille, dit Néadarné; & quand je ne ſerois pas vivement occupée d'un autre amour, ce ne ſeroit pas lui que je choiſirois; je ſens que je le hais. Autre erreur, reprit Mouſtache: ſouvent les hommes dont les femmes ſe ſont

ſont fait une idée rebutante, ſont ceux qui parviennent le plutôt à leur plaire. Etre haï d'abord, eſt une voie qui d'ordinaire conduit à être violemment aimé. Souvent, le caprice agit là-dedans, beaucoup moins que l'amour-propre. Un homme paroît, & ſemble ne voir les attraits d'une femme qu'avec indifference; nulle louange n'échape de ſa bouche; ſes yeux pleins d'une indolence mortifiante, ne diſent point à ſon ſilence qu'il en a menti; il la regarde ſans mettre de la politeſſe pour elle dans ſa façon de l'examiner; il vaudroit autant pour elle, qu'elle ne fût pas là; ſon ame ne fait pas ſemblant de l'appercevoir, peut-être même paroît-elle s'épuiſer d'attention

pour une autre femme qui ſera là : voilà la haine déterminée ; & ſi par hazard, cet homme ſi inattentif a du mérite, ce n'eſt qu'à ſa perte, il n'en eſt que plus inſoutenable. S'il étoit ſtupide, s'il portoit de ces cœurs ſur leſquels tout gliſſe, ſon ſuffrage ne ſeroit preſque rien, on n'en ſeroit flattée que parce qu'il faut faire impreſſion ſur tout le monde. Mais quelqu'un d'aimable ne point trouver que vous l'êtes auſſi ! cela ne ſe pardonne point : dans l'inſtant, tout ce qu'il a d'agrémens eſt défaut. Parle-t-il bien, il parle mal, attendu que dans ce qu'il dit, ce que vous deſiriez ne s'y trouve point. S'il eſt ſérieux, qu'il eſt morne ! S'il eſt ſenſé, qu'il eſt peſant ! S'il eſt badin, qu'il plai-

plaiſante mal ! Voilà votre imagination montée, vous ſentez une averſion qui vous fait mal, tant elle eſt forte. Que cet homme ſi déteſté, ſorte enfin de ſa léthargie, qu'il vous rende des ſoins, je dis ſimplement de ces ſoins d'uſage dans la ſociété, & qui n'affichent rien ; le voilà changé, ce n'eſt plus lui ; votre vanité ſatisfaite déchire le bandeau qui couvroit vos yeux ; l'attention qu'il a fait à votre mérite, fait, pour ainſi dire, éclôre le ſien. Que dans cette ſituation, il diſe qu'il aime ; à peine a-t-il prononcé ce mot dangereux, qu'un regard lui rend ſa déclaration, & plus tendre encore qu'il ne l'a faite. Le cœur paſſe d'une extrémité à l'autre ; on croyoit n'a-

voir jamais assez de haine, on craint de ne se trouver jamais assez de tendresse : c'est ce qu'on appelle une surprise de l'amour. Jonquille est, avec vous, dans le même cas : vous le croyez affreux, il est aimable, il vous rendra des soins qui vous découvriront d'abord tous ses agrémens ; la surprise n'est pas loin. Encore un coup, ne le croyez pas, lui dit Néadarné : j'aime le Prince, & je verrai surement Jonquille avec indifference. Soit, reprit la Fée, je le croi d'autant plus qu'il ne nous est pas nécessaire, ni à vous, ni à moi, que vous l'aimiez. Il s'agit seulement de passer une nuit avec lui. Ah ! grand Singe ! qu'elle sera longue, s'écria Néa-

Néadarné. Jugez-la ſans prévention, répondit la Taupe, vous la trouverez courte. A préſent, ſongeons à cet infortuné Cormoran.

Depuis dix ans, l'amour & la colere du Génie ont ſans doute perdu de leur force. Je ſai même que, quelquefois, il fait danſer devant lui ce malheureux Prince, & lui commande des chanſons. Jonquille vous donnera des fêtes: ſaiſiſſez ce moment pour lui demander la liberté de mon Amant: n'accordez, s'il ſe peut, rien à ſon amour, qu'il ne me rende l'objet du mien. S'il vous le refuſe, prenez cette Pantoufle. En cet endroit, Mouſtache fit un ſigne de ſa pate, & une Pantoufle & un papier tomberent

berent én même tems ſur le lit. Voilà, continua-t-elle, le ſecret que je vous ai promis, & qui peut ſe répéter autant qu'on le veut. Pour cette Pantoufle, prenez-la: quand vous verrez le Génie aſſoupi, faites-la lui baiſer, elle redoublera ſon ſommeil. Quoi! cette Pantoufle le fera dormir? s'écria Néadarné; quel conte! Ce ſont choſes qui ſautent par-deſſus la conception humaine, répondit la Fée: oui, cette Pantoufle le fera dormir. Quand vous le verrez dans cet état, allez dans les jardins, chercher Cormoran; montrez-la lui: c'eſt une de celles que je portois le jour que nous fumes ſéparés; il a la pareille dans ſa poche, il me l'avoit

voit priſe en badinant, le jour que nous fumes ſi deſagréablement ſurpris par le Génie. Ordonnez-lui de les mettre, elles le rendront inviſible: ſans cette précaution, il ne pourroit pas ſortir de l'Ile. Mais, interrompit Néadarné, ſi le Génie s'apperçoit à tems de notre fuite? Ne craignez rien, dit Mouſtache, ſon courroux ne ſeroit à redouter que pour Cormoran. D'abord que la nuit fera place au jour, il ne pourra plus rien ſur vous, que vous ne le vouliez. Mais, ſerrez ſoigneuſement la Pantoufle, & le papier; je n'ai plus rien à vous dire, l'aurore ſe montre. Alors elle éveilla Tanzaï.

Ah! jour funeſte, s'écria-t-il, que tu t'ès preſſé de me

me luire ! Eh bien, partie de mon ame, dit-il à Néadarné, êtes-vous toujours bien laide ? C'eſt, je croi, pis qu'hier, dit la Princeſſe. L'exécrable métamorphoſe ! s'écria-t-il : encore, ſi l'une avoit détruit l'autre, j'aurois à m'en conſoler, j'aurois du moins précédé le Génie. Trève de lamentations, reprit Mouſtache, les équipages ſont prêts, il faut qu'elle parte. Tâchez, dit le Prince à Néadarné en l'embraſſant, d'éviter les careſſes du Génie ; ou du moins que ce ſoit ſi peu que rien, s'il vous touche. Vous n'y penſez pas, dit Mouſtache, cela revient au même. Oui dans le fond, diſoit le Prince, une, c'eſt autant que dix : cependant,

dix

dix me chagrineroient plus qu'une. Vous avez de bizarres délicateſſes, repliqua-t-elle: mais ne penſez pas à tout cela, & recouchez-vous; vous me ferez quelque conte, vous avez l'eſprit orné. Oh! pour de l'eſprit, répondit-il, je n'en aurai d'aujourd'hui. Vous êtes contente, vous; vous allez revoir votre Cormoran; graces à la Taupiniere où vous avez vécu, il vous retrouvera comme il vous a laiſſée: mais Néadarné ... laiſſons cette idée, elle me tue.

Pendant ces diſcours, Néadarné ne partoit point; & Mouſtache, craignant que Tanzaï ne la retînt, après avoir aſſuré de nouveau le Prince que Néadarné ne courroit aucun riſque, les obligea

gea tous deux de ſe ſéparer, & vit enfin partir la Princeſſe pour l'Ile Jonquille, avec autant de plaiſir que Tanzaï en eut de douleur. On verra dans les Chapitres ſuivans, s'il avoit tort de s'allarmer.

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE QUATRIEME.

CHAPITRE X.

Intereſſant, s'il eſt bien traité.

NE'ADARNE', ainſi qu'on le peut croire, n'alloit pas ſans inquiétude trouver le Génie. On fait à moins des réflexions, & ſa ſituation étoit de

de celles dont toute femme délicate ſera toujours embarraſſée. Sa laideur ne l'inquiétoit pas ; mais ce qui devoit ſe paſſer dans cette Ile lui donnoit les idées du monde les plus deſagréables. Cependant elle avançoit. Quand elle fut à cent pas du bord, elle fit arrêter ſes équipages, avec ordre de l'attendre au même lieu.

A peine fut-elle éloignée de ſes gens, qu'elle prit ſon miroir : elle y vit avec une ſecrete ſatisfaction que Mouſtache lui avoit tenu parole, & que tous ſes agrémens, non ſeulement étoient revenus, mais étoient même augmentés. Quoiqu'elle n'aimât pas le Génie, qu'elle regardât même comme un grand malheur de lui paroître belle, elle auroit pourtant été

été fâchée de paroître devant lui dans l'état où la malice de Mouſtache l'avoit miſe. Toute femme veut plaire, même ſans vouloir faire aucun uſage des deſirs qu'elle fait naitre: quelque paſſion dont elle ſoit pénétrée, quelque délicatement qu'elle la ſente, elle a toujours ſa vanité à ſatisfaire; & comme c'eſt le beſoin le plus preſſé, il faut que l'amour y perde. Elle ſentoit donc une ſorte de plaiſir à penſer que Jonquille ſeroit ébloui de ſa beauté, & regardoit comme un grand triomphe pour elle, de voir ce Génie, accoutumé à poſſeder les femmes les plus parfaites, avouer qu'elle l'emportoit ſur toutes. Elle étoit encore occupée de ſes idées, lorsqu'elle arriva aux bords du

Lac

Lac ſur lequel l'Ile étoit ſituée.

On ne doit pas oublier de dire qu'elle avoit fait charger trente barques, au moins, des Taupes qu'elle avoit apportées de Chéchian, bien conſervées par la miraculeuſe protection de Barbacela. La Barque qui lui étoit réſervée étoit la choſe du monde la plus agréable à voir; ſes voiles jonquille & argent étoient chargées de deviſes galantes; les cordages étoient de même matiere que les voiles; & un Amour qui tenoit le gouvernail, ſembloit par ſon attitude vive & tendre, annoncer aux Belles qui paſſoient dans cette Ile, les plaiſirs qui leur étoient réſervés. Néadarné monta dans cette Barque, non ſans frayeur: naturellement elle craignoit l'eau,

l'eau, & la figure de cet Amour qui paroiſſoit ſervir de Pilote, ne la raſſuroit pas. Son voyage cependant fut heureux, & la Barque, quoique ſans Conducteur, fendant les ondes avec une rapidité exceſſive, ne s'arrêta que dans un Port ſuperbe, bâti vis-à-vis le Palais du Génie. Néadarné, l'émotion dans le cœur, & la rougeur ſur le front, deſcendit à terre. Son embarras redoubla à la vue de la multitude accourue de tous les endroits de l'Ile, pour l'admirer: quoique ce premier effet de ſa beauté ne lui déplût pas, l'air ricaneur de ces Inſulaires en l'obſervant, lui fit penſer qu'ils ne prenoient pas le change ſur ce qu'elle venoit faire auprès du Génie; & ſa honte

fut ſans égale. Elle marchoit toujours, quoiqu'entourée de ces habitans qui ſe récrioient ſans modération ſur le bonheur de leur Souverain, & ſur le magnifique préſent qu'elle lui apportoit. Néadarné impatientée de leurs éloges, de leurs diſcours, & de leur jaunisſe, arriva enfin à la porte du Palais, bien perſuadée que ſi le Génie étoit auſſi jaune que ſes Sujets, ſa figure n'étoit pas dangereuſe. Les Maîtres de cérémonie l'attendoient. Ces gens-là étoient les Favoris du Génie, & cette Charge avoit auprès de lui plus d'une fonction. Ils dirent à la Princeſſe, que Jonquille n'auroit pas manqué de venir au-devant d'elle, ſi des devoirs importans attachés à

ſa

ſa Dignité ne l'avoient pas retenu. En attendant qu'il vînt, on la conduiſit dans un appartement ſuperbe, où on lui ſervit une magnifique collation. Elle y étoit encore occupée, lorſqu'une ſymphonie charmante annonça ce Jonquille ſi redoutable. La Princeſſe ſentit ſon cœur en frémir; l'idée de Tanzaï, celle de ce qu'on alloit exiger d'elle, la troublerent, & lui firent verſer des larmes: elle étoit encore dans ce deſordre, lorſque Jonquille ſe préſenta à ſes yeux.

Frappé de l'éclat de la beauté de Néadarné, il demeura immobile. Néadarné, par politeſſe, s'étoit levée. Dans ce premier moment, tous deux ne ſe dirent rien: mais le Génie ſortant enfin de ſon trou-

ble, pria la Princeſſe de ſe raſſeoir, & ſe mit à ſes genoux. Néadarné n'avoit pas encore ôſé le regarder en face, mais forcée enfin de lever les yeux ſur lui, elle fut extrêmement ſurpriſe, & de la majeſté de ſa figure, & de ce qu'elle n'étoit pas jaune. Elle fit tous ſes efforts pour qu'il ſe relevât, mais il n'en voulut jamais rien faire, non plus que de lui rendre une main qu'il lui avoit ſaiſie, & ſur laquelle, pour ne point perdre de tems, il avoit déja imprimé pluſieurs baiſers. C'étoit agir un peu bruſquement, mais il étoit ſi accoutumé aux bonnes fortunes, qu'il commençoit toujours par manquer un peu de reſpect. Sa coutume n'étoit pas de borner à ſi peu de choſe ſes premie-

mieres entrepriſes, & la bouche de Néadarné lui fourniſſant un beau prétexte pour autoriſer ſes emportemens, il alloit en approcher la ſienne; mais Néadarné le repouſſant avec force, C'eſt vouloir un peu trop promptement, lui dit-elle, me faire enviſager l'horreur de ma ſituation, &.... Je ſai bien, Madame, interrompit Jonquille, que je ne devrois pas m'emparer d'abord de ce qu'on ne pourroit pas attendre de vous, même après quinze jours de conſtance: mais le Deſtin ne me donne qu'un jour, & c'eſt, à ce qu'il me ſemble, vous prouver aſſez mes ſentimens, de ne vouloir pas m'expoſer à le perdre. Quoi! Seigneur, répondit Néadarné, aurez-vous aſſez

peu de générosité pour abuser de l'état où je suis ? Ce n'est pas moi, Madame, répondit le Génie, qui ai exigé de vous cette démarche: mon empressement doit vous dire à quel point je souhaite de vous être utile ; vous avez des répugnances, & je dois vous obliger malgré vous. Mais, reprit Néadarné, pourriez-vous être content, lorsque vous ne devrez qu'à la contrainte, un bien que mon cœur vous refusera toujours ? Je sais encore, reprit Jonquille, combien la possession de votre cœur me rendroit heureux, & je ferois tous les efforts du monde pour me l'acquérir si je croyois pouvoir en venir à bout ; mais à quoi serviroit de ma part cette délicatesse ? vous en seriez plus gê-

née, & je ne vous en paroîtrois pas plus aimable. Le Deſtin, en m'offrant les plus doux plaiſirs, me condamne à être privé de ce qui en fait les plus grands charmes. Vous vous donnez à moi à regret. Dans ces inſtans que vous pourriez rendre ſi heureux, vous gémirez, votre ſévère vertu vous en fera des momens douloureux. Je pourrois vous donner de meilleurs conſeils, il ne tiendroit qu'à vous de vous faire un plaiſir de la néceſſité; elle vous ſeroit moins cruelle, & vous n'en ſeriez gueres moins vertueuſe. Le devoir ne nous eſt pénible, que parce qu'il n'eſt pas l'ouvrage de notre fantaiſie: l'époux le plus aimable ne déplait ſouvent, que parce qu'il eſt en droit d'exiger ce qu'on

lui livreroit avec tranſport, ſi l'on ne s'en croyoit pas tributaire. Avec lui, c'eſt une dette qu'on acquitte ; à l'amant, c'eſt un préſent qu'on lui fait. Il eſt naturel qu'on ait plus de plaiſir à l'un, qu'à l'autre. Je ſuis avec vous dans le même cas ; vous ne m'avez pas choiſi, & ce n'eſt que par cette raiſon que vous me haïſſez ; mais enfin, vous êtes obligée d'avoir des complaiſances pour moi, & je vous demande, uniquement pour vous-même, de les imaginer moins fâcheuſes. Eh ! le puis-je ? s'écria la Princeſſe, puis-je ne vous pas déteſter ? Mon cœur.... Madame, interrompit le Génie, je ſuis fâché que vous ne me le puiſſiez pas donner ; mais à vous parler franchement,

ment, le cœur n'eſt ſouvent qu'une chimere, il n'agit pas toujours autant qu'on le penſe; je ſuis devenu Philoſophe là-deſſus. Voyons donc de quoi il s'agit, quel eſt le ſujet qui vous amène ici? Quoi! vous l'ignorez? dit Néadarné. Je ſai, répondit Jonquille, à quoi je dois occuper ici votre loiſir: mais ce qui vous fait recourir à moi, m'eſt inconnu. Je guéris tant de choſes, que je ne connois pas toutes mes propriétés. N'avez-vous auſſi qu'un remede, dit Néadarné? Non, Madame, reprit le Génie, & vous êtes la ſeule à qui j'aye vu ſouhaiter que je puſſe en employer un autre. Voyons enfin: qu'avez-vous? Une Ecumoire..... Comment, interrompit-il, une Ecumoire!

ce mal me paroit curieux. Oh ! reprit Néadarné, mon avanture eſt la choſe du monde la plus ſurprenante, mais je ne pourrai jamais prendre ſur moi de vous en inſtruire. N'importe, dit le Génie, je vous guérirai peut-être ſans cela : cependant il en ſeroit mieux que je ſuſſe préciſément ſur quoi j'ai à travailler. Vous ſaurez donc, continua la Princeſſe, qu'en conſéquence de cette Ecumoire dont je vous ai parlé, le Prince mon époux perdit tout, & qu'il ne lui reſta qu'elle. Depuis, ce qui ne paroiſſoit plus s'eſt rétabli ; mais à mon tour, j'ai éprouvé des accidens..... Vous n'ignorez pas que le mariage exige de certains ſoins..... Puiſſai-je, s'écria Jonquille, ne vous être ja-

jamais bon à rien, ſi j'entends ce que vous me dites! Que veut dire une Ecumoire, qui fait perdre ce qu'on avoit, & qu'a-t-elle de commun avec les ſoins que demande le mariage? Parlez-moi plus clairement, je vous en conjure. Néadarné, enhardie alors par les prieres du Génie, lui découvrit de point en point, non ſans rougir, ce dont il étoit queſtion.

Votre état eſt fâcheux, reprit Jonquille en ſouriant, mais il ſera aiſé de vous en tirer; votre maladie eſt pourtant ſinguliere, & depuis que je me connois, il ne m'en eſt pas tombé une pareille entre les mains. Je n'en ai pas pour cela une plus mauvaiſe opinion; mais, Madame, je crains que votre indocilité pour le remede n'en ren-

de l'effet inutile. Ne pourriez-vous pas vous en faire une idée moins affreuſe ? je ne condamne point vos délicateſſes, mais auſſi.... Eh bien, Seigneur, s'écria Néadarné, ſi vous ne condamnez point mes délicateſſes, n'exigez donc pas de moi ce qui me déplait tant ! Madame, reprit Jonquille, je n'exige rien, il dépend de vous d'accepter, ou de refuſer mes ſervices. Dès ce moment, vous pouvez partir. Mais Seigneur, dit Néadarné, j'aurai entrepris un voyage inutile ? Il ne tient qu'à vous, reprit Jonquille, qu'il ne le ſoit pas. Ah cruel ! s'écria-t-elle, le viſage baigné de pleurs. Eh bien, divine Princeſſe, dit-il en ſe levant, n'obtiendrez-vous rien de vous-même, & ſerai-

ferai-je toujours à vous preſſer de travailler à votre bonheur ? Laiſſons cette converſation, dit la Princeſſe, elle m'embarraſſe. Je vous embarraſſerois bien davantage, reprit Jonquille, ſi je ne vous parlois plus de rien : mais je connois trop mes devoirs pour commettre cette impoliteſſe, & je ſai que je dois paroître toujours vous arracher ce que, ſans doute, votre clémence me donnera. En attendant, tâchez de ne me point haïr, & venez embellir par votre préſence, les fêtes que je vous ai préparées. Le Génie alors prit la main de la Princeſſe, non ſans la lui ſerrer plus qu'elle n'auroit voulu ; & elle, en rougiſſant des libertés qu'il prenoit, ſe laiſſa ce-

pendant conduire, en eſperant qu'il en reſteroit là.

CHAPITRE XI.

Qui ne ſert qu'à allonger l'Ouvrage.

ON eſtime autant dans une Hiſtoire, des réflexions judicieuſes, que des faits élégamment décrits. On a raiſon; ſi elles allongent le narré, elles prouvent la ſagacité de l'Auteur. En ſuivant ce principe, on peut ſe croire permis de réfléchir ici ſur la ſituation de Néadarné. Toute femme qui dira qu'en ſa place elle n'auroit point eu d'inquiétude, ou ſera une hypocrite,

ou

ou une de ces perſonnes à qui il n'appartient pas de connoître les riſques de l'occaſion, & qui s'y ſont toujours abandonnées ſans réflexion. (Cette idée peut n'être pas claire, mais tant mieux pour le Lecteur; il aura le plaiſir de l'interpreter à ſa fantaiſie.) Il eſt rare qu'une femme du monde ſe trouve dans un cas dangereux pour elle, ſans qu'elle le veuille; ſa vertu n'eſt jamais violentée par les circonſtances, & quoique l'on ait entendu dire à plus d'une, qu'en donnant à ſon amant tel rendez-vous où elle ſuccomba, elle ne l'auroit pas fait, ſi elle n'avoit pas cru s'en tirer à ſon honneur, on devra toujours croire qu'elle ne doutoit pas de ce qui arriveroit: & la preuve de cela, c'eſt

c'eſt qu'un homme à qui l'on aura donné un de ces innocens rendez-vous, n'a qu'à n'en point faire uſage, pour être brouillé preſque ſans reſſource, avec la vertueuſe Beauté qui ſe ſera renfermée avec lui. Les femmes ont pour ſauver leur vertu bien des reſſources; l'habitude où elles ſont de voiler leurs mouvemens, & ce principe de bienſéance & d'orgueil qui les étouffe; notre timidité, notre reſpect pour elles; & preſque toujours l'ignorance où nous ſommes des idées qu'elles ont avec nous, & la crainte de leur déplaire, voilà ce qui fait ordinairement les forces de cette formidable vertu qui nous en impoſe. L'idée du plaiſir un peu réfléchie ſurmonte infailliblement dans le

le cœur, toutes les idées de préjugé. D'elle-même une femme peut ne ſe pas arrêter aux images qui pourroient bleſſer ſa pudeur: mais, qu'un amant ſe préſente, & qu'il plaiſe, qu'eſt-ce alors pour elle que la vertu? Si elle combat encore, ce n'eſt plus pour la ſauver, elle y perdroit trop: Mais il faut céder avec honneur, & mettre du grand dans ſa foibleſſe; tomber décemment, en un mot, & pouvoir s'excuſer ſoi-même quand on réfléchit à ſon deſordre. Peu de femmes tombent d'accord de cette vérité; mais cela n'empêche pas qu'elle ne ſoit conſtante.

Néadarné n'avoit pas pour faire briller ſa vertu le tems que l'on prend d'ordinaire, plus ou moins

moins ſelon la pruderie, la majeſté, & la diſſimulation de la perſonne attaquée. On ne lui donnoit qu'un jour, encore n'étoit-elle pas ſûre que ſa réſiſtance allât juſques au bout. Le Génie étoit aimable, impatient, & dans l'habitude de vaincre: il connoiſſoit le cœur, faiſoit profit de tout, & ces ſortes de gens ſont extrêmement dangereux: ils amènent le moment, & ne s'y trompent pas. Elle étoit défendue, à la vérité, par la paſſion qu'elle reſſentoit pour Tanzaï: mais pour les interêts de cette même paſſion, il étoit important qu'elle la bleſſât; d'autant plus excuſable encore, que ſon époux ne ſeroit jamais inſtruit de ce qui ſe paſſeroit dans l'Ile. Que de raiſons pour ſuccomber! & il

n'y.

n'y en avoit qu'une, imaginaire encore, qui pût l'en empêcher. Que de personnes qui blâmeront la Princesse, auxquelles il n'en faudroit pas tant!

Suivant ce raisonnement, qui pourroit être de moitié plus court, la Princesse n'étoit pas sans émotion pendant que Jonquille la conduisoit. Il lui fit traverser des Apartemens immenses, plus ornés encore par le goût, que par la magnificence, quoiqu'elle y fût excessive. Du Palais, on entroit dans des jardins charmans; tout ce que l'Art a pu imaginer de plus correct, & de plus brillant, étoit joint dans ces lieux, aux beautés les plus simples de la Nature. On voyoit d'un côté, des grottes rustiques, & des ruisseaux dont le

le murmure tranquille invitoit au plus doux repos, ou aux plus tendres plaiſirs. De l'autre, c'étoient des caſcades à perte de vue, des cabinets ſuperbes, des ſtatues d'un grand prix. Là, on s'égaroit dans les routes tortueuſes & inégales d'un Bois, que ſon irrégularité ne rendoit que plus agréable. Ici, des allées d'une hauteur ſurprenante, & compaſſées avec ſoin, offroient une promenade plus aiſée, mais moins voluptueuſe. Les Parterres raviſſoient par la variété & la beauté des fleurs dont ils étoient ornés; Flore y avoit à jamais fixé ſon empire; & Zéphire l'y trouvoit ſi belle, qu'il ſembloit en l'y careſſant ſans ceſſe, avoir pour toujours renoncé à ſon inconſtance. Des oi-

oiſeaux de toutes les eſpeces habitoient dans ces jardins ; la Tourterelle mêloit ſes tendres accens aux chants vifs & légers du Serin, & du Roſſignol. Des Nymphes charmantes y formoient des danſes. Des Bergers plus galants que ceux des bords du Lignon, chantoient ſur leur muſette un amour, qui quoique toujours heureux, n'en étoit pas moins fidele. Tout enfin parloit amour dans ces délicieux Boccages, tout l'offroit aux yeux, tout l'inſpiroit au cœur, il ſembloit qu'on le reſpirât avec l'air de ce ſéjour enchanté. La Volupté aſſiſe au milieu de ce jardin, ordonnoit elle-même les plaiſirs, & répandoit ſur eux ce charme ſi flatteur que ſans elle ils n'ont jamais. Les

amours

amours la couronnoient de fleurs, & formoient autour d'elle les jeux les plus badins.

Néadarné ne put réſiſter à tant d'objets, & malgré elle, ſon cœur s'émut; elle ſe ſentit ce mouvement de tendreſſe qui trouble les ſens, & les prépare à un plus grand déſordre. Jonquille, qui s'apperçut de ce qui ſe paſſoit dans ſon ame, la regarda avec des yeux qui peignoient ſi bien ſes déſirs, que Néadarné ne pouvant ſupporter leur éclat, interdite, troublée, ſoupira, & ſi doucement que Jonquille voulut dans l'inſtant même, lui faire voir un boſquet qui ſe trouvoit ſur leur route. Néadarné, diſtraite par la confuſion de ſes idées, s'y laiſſoit conduire: mais en approchant

de

de ce boſquet elle le trouva ſi ſombre, & jettant les yeux ſur le Génie, le vit ſi amoureux, que revenue à elle-même, elle refuſa fechement d'y entrer. Jonquille, qui ſavoit qu'il y a plus d'un moment dans la journée, voyant celui-là paſſé pour lui, ne la preſſa pas davantage, & la conduiſit du côté où les Nymphes & les Bergers formoient les danſes les plus agréables. Néadarné s'en occupoit, lorſqu'un homme parti avec une viteſſe extrême d'un des bouts du jardin, vint, en faiſant la roue & la culebute, donner au milieu de la danſe, & la déranger.

La Princeſſe, à ſon emploi, le reconnut d'abord pour Cormoran : mais voulant cacher

au

au Génie l'interêt qu'elle y prenoit; Voilà, lui dit-elle, un homme qui s'eſt fait une danſe ſinguliere ! Il ne danſe pas ainſi pour ſon plaiſir, répondit Jonquille. J'ai peine à croire, reprit Néadarné, que ce ſoit pour le vôtre. Vous ne connoiſſez pas ce Sauteur, dit le Génie: c'eſt l'homme du monde qui a le plus de talens, & qui ſeroit en même tems le plus heureux, s'il n'avoit pas mérité ma colere en m'enlevant le cœur d'une Fée que j'adorois. Trop humain pour ordonner des ſupplices cruels, je me ſuis contenté de le garder toujours dans mes jardins, occupé à remplir la pénitence que vous lui voyez faire. Ah Seigneur ! s'écria Néadarné, daignez ſuſpendre ſon ſupplice ! Approche

che, malheureux, dit le Génie à Cormoran, oſe lever les yeux ſur ton Maitre; va au Palais, & fai tes efforts pour amuſer l'Objet divin qui veut bien commander dans ces lieux. Cormoran ne répondit que par une profonde révérence, & prit le chemin du Palais, non ſans faire encore quelques culebutes, tant eſt grande la force de l'habitude. Néadarné, en remerciant le Génie, ne put s'empêcher de le regarder, & le trouva ſi ſupérieur à Cormoran, quoique ce dernier fût aimable, qu'elle accuſa Mouſtache de caprice de n'avoir pas répondu à la tendreſſe de Jonquille. Elle en étoit même déja au point de le trouver auſſi beau que Tanzaï, ſans cependant que

cette comparaison tirât à conséquence pour elle ; elle ne put même penser à son époux qu'en soupirant, & elle se confirmoit plus que jamais dans la résolution de lui être fidele, lorsqu'on vint annoncer qu'on avoit servi. Le Lecteur voudra bien, tant pour sa commodité, que pour celle de l'Auteur, sauter tout d'un coup du jardin dans la salle à manger ; d'autant plus qu'il n'y peut rien perdre.

CHA-

CHAPITRE XII.

Où l'on verra, entre autres choſes, combien la Muſique a dégénéré.

Cette ſalle à manger étoit, à ce qu'on aſſure, extrêmement belle, & le repas étoit digne de ceux pour qui il étoit préparé. Néadarné étoit placée vis-à-vis le Génie: cette ſituation lui déplaiſoit; car enfin, on regarde ordinairement devant ſoi. Elle ſe voyoit condamnée à ne pas lever les yeux, ou à regarder Jonquille, qui de ſon côté commençant à devenir fort amoureux, lorgnoit de la façon du monde la plus incom-

mode. Néadarné, entre autres choſes, fut ſurpriſe de ne pas voir paroitre de Taupes ſur table. Seigneur, dit-elle au Génie, vous contraindriez-vous pour moi, que je ne vois point ici votre mets favori ? J'ai pourtant apporté une aſſez grande quantité de Taupes, pour que l'on pût vous en ſervir. Moi ! Madame, dit Jonquille, je ne mange point de Taupes, c'eſt le Gibier du monde dont je fais le moins de cas. Qui vous a donc fait ce conte-là ? On m'avoit aſſuré, reprit-elle, que c'étoit ce que vous aimiez le mieux : ſi cela n'eſt pas, à quoi vous ſert-il d'en dépeupler la Terre ? J'ai eu des raiſons eſſentielles pour le vouloir ainſi, Madame, reprit le Génie ; mais elles ont ceſſé,

je

je ne pourſuis plus l'ingrate qui m'avoit outragé. Le ſupplice de ſon amant, & l'état où elle eſt contrainte de vivre, me vengent aſſez d'elle, & ma colere s'eſt éteinte lorſque mon amour s'eſt diſſipé. Ceci eſt pour moi une énigme, reprit Néadarné. Il ſera aiſé de vous l'expliquer, reprit Jonquille: Ce malheureux que vous voyez là-bas avec ce tympanon, celui qui vous doit le jour heureux dont il jouït, eſt l'indigne objet que l'on m'a préféré. Mais Seigneur, dit Néadarné, puiſque vous n'avez plus d'amour, pourquoi perpétuez-vous votre vengeance? Pour me pardonner d'être cruel de ſang-froid, reprit-il; il faudroit que vous ſuſſiez avec quelle indignité j'ai été

joué, & les tourmens affreux dont mon cœur s'eſt vu la proie. Terminons, de grace, cette converſation, & n'empoiſonnez pas, en me rappellant un ſouvenir ſi fâcheux, le plaiſir dont votre vue me pénètre. Si ce plaiſir étoit auſſi vif que vous voulez que je le croye, répondit la Princeſſe, vous n'entendriez parler de votre ancien amour que comme d'un ſonge dont vous pourriez à peine vous rappeller l'idée; votre rival ne ſeroit plus un ennemi pour vous; & vous oublieriez, en me regardant, que quelque autre a pu vous inſpirer de la tendreſſe.

Quelqu'un croira ſans doute à ce diſcours, que Néadarné ne faiſoit pas ce reproche au Génie ſans qu'un

peu

peu de paſſion s'en mêlât. Kiloho-éé a été prêt de le croire auſſi. Cependant, comme il faut ſe garder d'interpreter trop promptement en mal des actions qui peuvent être innocentes, & que d'ailleurs on doit avant que de prononcer ſur une matiere délicate, en enviſager toutes les faces, il a cru, après une profonde réflexion, que Néadarné n'avoit paru un peu jalouſe que pour obtenir plus facilement Cormoran de Jonquille. Cette interpretation eſt vraiſemblable, Néadarné n'aimoit pas aſſez Jonquille pour être jalouſe d'un amour paſſé, & la tendreſſe qu'elle conſervoit pour Tanzaï devoit la laiſſer là-deſſus dans la froideur que l'on a pour les choſes indiffe-

rentes. Jonquille, qui, quoique fort aimable, étoit auſſi vain qu'un autre, ne ſe fit pas toutes ces idées, & remercia la Princeſſe, autant que par la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, il s'y crut obligé. Ah belle Princeſſe! lui dit-il avec tranſport, ſi j'ai paru ne pas oublier abſolument auprès de vous la tendreſſe que j'ai eue pour une autre, perſonne du moins n'alterera jamais celle que je me ſens pour vous. Il lui tint encore beaucoup d'autres diſcours, tous fort paſſionnés, & que pourtant l'Auteur ne nous a pas conſervés, ſoit qu'il les ait trouvés trop difficiles à rendre, ſoit qu'il n'en ait point fait de cas; c'eſt ce qu'on ne ſait pas poſitivement. Jonquille alloit, ſans dou-

te,

te, continuer à ennuyer Néadarné, lorsque celle-ci, pour l'en empêcher, lui témoigna l'envie qu'elle avoit d'entendre chanter Cormoran. Ce malheureux Prince s'avança, & s'accompagnant de son tympanon avec une délicatesse infinie, il chanta de la voix du monde la plus touchante, n'importe sur quel mode, l'excès de son amour, & de ses tourmens. Tous ceux qui étoient dans la salle en furent si attendris, que les sanglots se firent entendre par-tout. Néadarné qui avoit le cœur très compatissant fondoit en larmes, & poussa si loin son étouffement, qu'il fallut lui couper son lacet. Jonquille lui-même en avoit les larmes aux yeux, & voyant que la

douleur ne discontinuoit pas. Traître! dit-il à Cormoran, t-ai-je ordonné de faire pleurer ma Princesse, & toute mon Isle? Fini la désolation publique, chante mes plaisirs, ou crain que je ne te donne de nouveaux malheurs à mettre en Musique. Eh! ne le grondez pas! dit Néadarné: il m'a serré le cœur, je l'avoue, mais j'ai eu, à pleurer, un plaisir inexprimable.

A peine avoit-elle cessé de parler, que Cormoran qui craignoit la colere du Génie, chanta un air si gai & le joua avec tant de vivacité, que l'affliction diminuant d'abord, & l'air que chantoit Cormoran redoublant toujours de gayeté, il fut impossible aux Courtisans du Génie de se contenir,

tenir, & le reſpect qu'ils lui devoient ne put les empêcher de former ſur le champ une contredanſe. Jonquille auroit bien voulu ſe fâcher ; mais entraîné par la force de la Muſique, il ſe leva, prêt à ſe mettre de la partie. Néadarné, charmée de le voir ſi ſenſible aux talens de Cormoran, lui parla encore de le remettre en liberté : mais il reçut ſi mal cette propoſition, & parut s'offenſer ſi fort de ce qu'elle penſoit à ce Prince, quand elle n'auroit dû, à ce qu'il croyoit, penſer qu'à lui, qu'elle réſolut de ſe ſervir de la Pantoufle, puiſqu'on n'en pouvoit rien obtenir.

On leva table, & après le caffé, Néadarné voulant occuper Jonquille, lui propoſa une

tie de Berland à cinq. Soit, dit Jonquille, jouons au Berland en attendant l'Opera. Ecoutez, Cormoran, ajouta-t-il, ayez ſoin de tout, & ſongez à ſavoir mieux votre rôle que vous ne fites la derniere fois. Cormoran partit. Il eſt donc bon pour l'Opera ? demanda Néadarné. Oui, dit le Génie, s'il ne chantoit pas faux, ſi ſes tons n'étoient pas glapiſſans, s'il paroiſſoit moins fat ſur le Théatre, & qu'il y minaudât moins, il ſeroit fort bon Acteur. En achevant ce diſcours, on ſe mit au jeu, & Néadarné faiſant, ou tenant perpétuellement va-tout, ayant ſans ceſſe Berland favori, ne filant point, cavant au plus fort, joua avec un agrément infini. Pendant le jeu, Jonquille avoit

avancé

avancé ſes jambes ſous la table, & Néadarné, ne ſachant à qui elles appartenoient, diſtraite comme une Princeſſe, s'en fit un Couſſin. Bien des gens ont blâmé cette facilité de Néadarné, ſur-tout dans les termes où elle en étoit avec Jonquille. Mais, qui ne ſait que ce qui tire à conſéquence pour les particuliers, n'eſt rien pour les perſonnes d'un rang élevé ? Une femme de condition ne fait-elle pas ſans riſque toute la journée, des choſes qu'une autre qu'elle n'oſeroit ſeulement jamais penſer. N'eſt-ce pas même ce noble mépris des uſages, qui la diſtingue plus que ſon rang ? D'ailleurs, une preuve que Néadarné ne s'apperçut point que ce fût ſur les jambes du Génie qu'étoient

posées les siennes, c'est qu'elle ne l'obligea pas à les remettre convenablement, & qu'elle n'eut point de distractions. Jonquille à la vérité en conçut de grandes esperances; mais qu'importe? Néadarné pouvoit bien n'en être pas plus coupable. Que seroit-ce donc, si les femmes étoient obligées de répondre de tout ce que la fatuité des hommes leur fait imaginer sur leur compte? Ne tirent-ils point parti, & des égards innocens qu'on a pour eux, & même du peu de cas qu'on fait de leur personne? Qu'on les regarde, c'est desir. Qu'on ne les regarde point, c'est dissimulation. Les femmes seroient bien malheureuses si elles pensoient, ou si elles sentoient le quart des imperti-

pertinences que les hommes leur attribuent ! Ordinairement ils ne les croyent ridicules, que quand ce ſont eux qui le ſont.

Jonquille, ainſi qu'on l'a déja dû remarquer, étoit avantageux, plein de confiance ; déja il alloit demander compte à la Princeſſe de la faveur qu'elle venoit de lui faire, lorſque le jeu finit, & qu'on vint dire qu'on les attendoit pour commencer l'Opera. Jonquille y conduiſit la Princeſſe, toujours lui parlant de ſa flâme ; & elle, le laiſſant toujours faire, puiſqu'il étoit écrit par le Deſtin qu'elle ne devoit, ni ne pouvoit lui impoſer ſilence.

CHA-

CHAPITRE XIII.

L'Opera.

IL ſeroit difficile de bien décrire l'Opera de l'Ile Jonquille. Kiloho-éé en quelques endroits ſe plaint de la ſechereſſe de l'Auteur Japonois, qui à ſon tour médit du Chéchianien; ce qui ſuppoſe que ſans parler des autres Traducteurs, le François ſe plaint de tous les trois, & que le Public ſe plaindra du dernier, & lui imputera, ou de s'être trop étendu ſur des matieres ſtériles, ou d'avoir paſſé trop légerement ſur des objets intereſſans. Mais, à moins de manquer de ſincérité, le Traducteur

teur peut-il donner des récits qu'il n'a pas trouvés ; & s'il les imaginoit dans les circonſtances où ils pourroient être néceſſaires, ne ſe ſentiroient-ils pas du ſiecle où il vit, & pourroit-il en ſe tranſportant même dans des tems auſſi éloignés que ſont ceux où ont vécu ſes Héros, rendre parfaitement des uſages dont il ne reſte plus aucune connoiſſance? N'eſt-il pas plus à propos qu'il en prive ſes Lecteurs, que de leur débiter des fables dont ils ſentiroient bientôt l'abſurdité ? Le devoir d'un Traducteur fidele n'eſt autre choſe que de ſuivre litteralement ſon Auteur, ſi ce n'eſt que lorſqu'il ne l'entend pas bien, il peut le périphraſer, le commenter, l'ajuſter. Le

Tra-

Traducteur de ce livre avoue franchement que n'entendant pas parfaitement ſon Auteur, il lui a prêté autant de ſottiſes pour le moins qu'il lui en aura épargnées; qu'il eſt devenu long, où le Chinois étoit court; précis, où il ne l'étoit pas; obſcur, où il étoit clair; railleur, où il étoit moral; galant, où il étoit philoſophe; & que de toutes les fautes qu'il a faites, il n'en fait excuſe, ni n'en demande pardon au Lecteur de quelque façon que ce puiſſe être, puiſque le Livre n'en ſeroit pas meilleur, & que cet aviliſſement ne le rendroit pas plus eſtimable. Toutes ces raiſons, bonnes ou mauvaiſes, feront qu'on ne ſaura qu'imparfaitement ce que c'étoit que l'Opera

pera dont il eſt ici queſtion. A qui s'en prendre? Un Hiſtorien imagine quand il écrit, que la poſtérité ſera au fait des uſages qui regnent de ſon tems; & c'eſt ce qui fait qu'aujourd'hui, on ne ſait que par des conjectures, encore très hazardées, quelle étoit la façon de vivre particuliere des Romains, & qu'une choſe de cette importance occupe mille ſavans, qui y employent ſans fruit leurs précieuſes veilles. Après un exemple tel que celui-là, le Traducteur doit être excuſé; & s'il ne l'eſt pas, il ne s'en doit plus mettre en peine. S'il avoit à rendre raiſon de toutes les impertinences qui ſont dans ce Livre, il ne finiroit point.

Il eſt donc à propos qu'il diſe,

ſe, pour terminer ce long raiſonnement, auſſi ennuyeux pour lui, que pour les Lecteurs, que dans l'Ile Jonquille, vulgairement le Poëme d'un Opera étoit ridicule; qu'il conſiſtoit en de vieilles Fables doucereuſement r'habillées; qu'eſſentiellement, le ſtile en étoit fade, & la Poëſie lâche; qu'il ne s'y agiſſoit ni de conduite ni d'interêt; que l'on y faiſoit danſer à tous propos, les gens du monde qui devoient danſer le moins; que la perſonne la plus affligée y venoit chanter ſes peines; & que plus d'un Héros bleſſé à mort, venoit ſur le Théatre faire ſon teſtament, avec un accompagnement de flûtes: Qu'il y avoit des Entrées de Fleuves; & que le Dieu le plus grand, ſouvent deſcendoit

doit des Cieux, uniquement pour faire, ou pour dire une ſottiſe. Au reſte, ce ſpectacle étoit magnifique, & plaiſoit ſur-tout par la décence qui y regnoit. Toutes les Actrices étoient Nymphes, & l'on en trouvoit auſſi bien dans les Chœurs, que dans les rôles principaux, inſtruites à jouer toutes ſortes de perſonnages; tantôt Veſtales, tantôt Prêtreſſes de Vénus; paſſant de la garde du Feu ſacré, aux doux myſteres d'Amathonte; ſuivantes de la Vertu, & de la Volupté: s'acquittant également bien en public de l'un & de l'autre rôle, ce n'étoit jamais qu'en particulier, que l'on ſavoit quel étoit celui des deux qui leur coutoit le plus. Elles ne découvroient

pas

pas, à la vérité, les secrets de leur Art à tout le monde ; l'amant le plus enflâmé & le plus aimable auroit marqué vainement de la curiosité. Le caprice même ne pouvoit rien sur elles, l'ambition ne les séduisoit pas davantage ; & il falloit qu'une Divinité plus puissante que les autres, les déterminât à paroître ce qu'elles étoient. Ces foibles particularités que Kiloho-ée nous a conservées de ce Spectacle, suffisent, à ce qu'on croit, pour en donner une idée, & pour montrer aux Lecteurs combien ces Actrices étoient loin de la sagesse, & du desintéressement qui sont aujourd'hui l'unique caractere des nôtres ; & combien les Poëmes de cette Ile, & leurs agrémens, perdroient

droient auprès de ceux que l'on admire à préſent.

En cas qu'une ſi longue digreſſion fît perdre le fil de l'Hiſtoire, on rapellera ici, que Néadarné alloit à l'Opera, qu'elle y étoit conduite par Jonquille, qu'il lui tenoit des diſcours dont ſa pudeur étoit allarmée, & qu'elle les écoutoit avec patience, autant par politeſſe, que par l'impoſſibilité de faire autrement.

Auſſi-tôt qu'ils furent arrivés à l'Opera, on le commença. Quoique Cormoran y fît des merveilles, ils n'en furent amuſés ni l'un ni l'autre. Jonquille étoit devenu amoureux, & voulant tout devoir aux ſentimens de la Princeſſe, ſa conquête lui paroiſſoit douteuſe. Néadarné de ſon côté, mal-

gré

gré ſa paſſion pour Tanzaï, & ſa vertu naturelle, commençoit à s'inquiéter. Devoit-elle refuſer, ou non? Retournera-t-elle auprès de ſon époux comme elle en eſt partie? Mettra-t-elle en œuvre le ſecret de Mouſtache? N'eſt-il pas pour la rétablir d'autre remede que celui qu'on lui propoſe? Peut-elle le prendre ſans danger? Ce Génie eſt aimable, & pour comble de malheurs, il témoigne qu'il aime; ſa tendreſſe eſt bien plus à craindre que ſa puiſſance! Quel crime pour elle, ſi cèdant enfin à la néceſſité, ſon cœur l'approuve, & s'y conforme! On eſt ſi fragile! elle ſe trouve dans une ſituation ſi délicate! ce malheureux Prince, objet de toute ſon ardeur, languit abſent d'el-

d'elle: il gémit de penſer ſeulement à ce qui lui doit arriver: peut-être ſoupçonnera-t-il ſon avanture. Eh, ſi le ſecret de Mouſtache n'eſt pas bon? Cependant il doit l'être; le moyen, qu'ayant beſoin d'elle, ceste Fée voulût la tromper? Qu'il ſe trouve bon, en eſt-elle moins coupable? Mais ce Prince, ſource de toutes ſes inquiétudes, ne s'eſt-il pas livré aveuglément à la Fée Concombre? Ne croyoit-il pas d'abord qu'une Déeſſe recherchoit ſes empreſſemens, & quoiqu'il ait été puni de ſon infidélité, en a-t-elle été moins commiſe? Il l'a à ſon retour payée d'un ſonge? n'appartient-il qu'à lui de rêver? Cependant, ſi elle le lui rend, la croira-t-il? Qu'im-

porte après tout, & de quel droit, coupable comme il l'eſt, oſera-t-il lui reprocher une faute involontaire, quand la ſienne ne l'a pas été ? Pourquoi a-t-il couché avec Concombre ? Cette idée fut la derniere de la Princeſſe, & le ſouvenir de ſon injure lui fit preſque voir la vengeance néceſſaire. Tant il eſt dangereux d'avoir tort avec les femmes ! Il eſt pourtant vrai au fond, que tort ou non, cela revient ſouvent au même.

Jonquille, comme l'on doit voir, ne perdoit point à ce petit raiſonnement que la Princeſſe faiſoit en elle-même. Il avoit obſervé tous ſes mouvemens, & le regard qu'elle lui avoit lancé en ſuiſant de ſe rendre compte, l'avoit inſtruit

ſtruit de ſes dernieres diſpoſitions à ſon égard. Quoiqu'il eût fait ſemblant avec la Princeſſe d'ignorer la raiſon qui la conduiſoit chez lui, il en avoit été inſtruit à fond par Concombre qui, en lui faiſant valoir la Beauté dont elle lui aſſuroit la poſſeſſion, ne lui avoit déguiſé aucune circonſtance de l'avanture. Ce n'avoit été ſans doute que pour mieux pénétrer les ſentimens de Néadarné, qu'il l'avoit obligée à raconter elle-même ſon Hiſtoire. Peu accoutumé à ſe prendre de ſentiment, il n'avoit ſongé d'abord qu'à ſe rendre heureux malgré la répugnance de Néadarné: mais depuis, ſon extrême beauté, ſa vertu, & ſa modeſtie, lui avoient donné des deſirs plus

étendus. L'amour qu'elle avoit pour un autre, ne ſervoit qu'à donner plus de vivacité au ſien. Il imaginoit un plaiſir extrême à chaſſer Tanzaï du cœur dont il étoit maitre; & plus la victoire lui parut difficile, plus il fut flatté du triomphe. En effet, ſe diſoit-il, quel plaiſir ſeroit-ce pour moi que celui de poſſeder une Beauté qui, deſeſperée d'être entre mes bras, n'y pouſſeroit pas un ſoupir qui ne fût l'interprete de ſa douleur; qui me reprocheroit mes empreſſemens; qui, toute entiere à un autre, accablée de la violence qu'elle ſe feroit, ne leveroit ſur moi que des yeux qui, tout baignés de larmes qu'ils ſeroient, m'exprimeroient ſon indignation, & l'hor-

l'horreur qu'elle auroit pour moi? Ah! quelle difference de devoir à ſes ſoins des momens ſi tendres, d'être l'auteur de ſa félicité, de faire celle d'une Beauté chérie, de jouïr de ſes tranſports, de ſon deſordre, de lui entendre béguayer qu'elle vous adore, de ſe ſentir ſerrer avec volupté dans ſes bras, d'égarer ſon ame avec la ſienne, de la voir, confondue dans de ſi doux plaiſirs, ſe perdre elle-même, & vous chercher encore! d'éprouver les plus charmantes careſſes, de lire dans ſes yeux troublés, l'excès de ſa ſenſibilité, & de ſon amour! Ah Néadarné! quelle autre que vous, donneroit mieux ces plaiſirs? Quel bonheur de vous inſpirer tout l'amour que vous faites

naître! Quoi! je vous verrois entre mes bras, dépouillée de cette vertu sévère que vous opposez encore à ma flâme! Jonquille! l'heureux Jonquille!.... Ah! il en mourroit de joye. Mais, adorable Princesse, ne détournez pas ces yeux charmans, laissez-moi m'enivrer de la douceur d'en être regardé; helas! j'y lis moins de colere, mais que j'y trouve encore d'indifference!

Pendant tout ce beau Monologue, Jonquille regardoit la Princesse, & la Princesse en effet ne fuyoit pas les yeux de Jonquille. On jouoit en cet instant un morceau de Musique si tendre, que son cœur, déja disposé, ne put y résister. Le Génie lui prit la main, il la baisa, mais avec une expression si vive,

ve, que Néadarné touchée de tant d'amour, lui ſerra à moitié la ſienne. Ils étoient tous deux renverſés dans le fond de la Loge, elle étoit peu éclairée; malheureuſement pour elle, un rideau de gaze les déroboit aux Spectateurs. Jonquille, hors de lui-même, s'approcha: le baiſer le plus enflâmé pris par lui ſur la bouche de Néadarné, la retira de ſon trouble pour l'y replonger mieux encore. L'art que ce deſordre dura, Jonquille preſſoit amoureuſement les levres de la Princeſſe, & devint enfin ſi entreprenant, que Néadarné revenant à elle-même, ſe rejetta ſur le bord de la Loge, & ramena ſa vertu de la plus dangereuſe occaſion où elle ſe fût ja-

mais trouvée. Qui le croiroit, qu'on courût tant de riſque à l'Opera? Jonquille, au deſeſpoir d'un retour ſi peu attendu, reparut auprès de la Princeſſe, & tous deux ſi égarés, que la Cour ne put s'empêcher d'en ſourire.

Néadarné, qui remarqua ce mouvement malin, rougit, & fut déconcertée au point que ſi l'Opera ne fût venu à finir, elle auroit aſſurément quitté la place. Elle étoit ſi honteuſe de ce qui venoit de ſe paſſer, qu'elle ne répondit rien à Jonquille, ni ne voulut le regarder, même dans les jardins où il la mena pour lui donner le plaiſir d'un feu d'Artifice ſuperbe qu'il lui avoit fait préparer. O vertu! quel eſt donc ton empire? Si le

le plaiſir t'offenſe, ſi toi ſeule dois remplir une ame, ou chaſſe-l'en tout à fait, ou ne donne pas des remords!

CHAPITRE XIV.

Combien il eſt dangereux pour les femmes d'être peureuſes.

JOnquille étoit pourtant bien mal-adroit, ou bien hardi, de propoſer à la Princeſſe, après ce qui venoit d'arriver à l'Opera, d'entrer dans un Boſquet pour y voir le feu. Pouvoit-il imaginer qu'elle le voulût bien ? Cependant elle y entra. Elle fut choquée, à la vérité, de trouver ce Boſquet extrémement ſombre,

pendant que le reſte des jardins étoit illuminé de façon qu'à peine l'on pouvoit croire que le Soleil n'éclairât plus. A propos de quoi, dit-elle au Génie, l'endroit où vous me conduiſez, eſt-il ſi obſcur? Nous en verrons le feu avec plus d'avantage, répondit-il. Je n'en ſai rien, reprit elle. N'en doutez pas, Princeſſe, dit-il, c'eſt une expérience de Phyſique. Elle n'inſiſta plus, ne ſachant s'il diſoit vrai, ou non; mais elle réſolut de le punir de ſa témérité, en cas qu'il voulût abuſer de l'obſcurité du lieu où ils ſe trouvoient tous deux. Je ſerai bien aiſe, ſe diſoit-elle, de lui faire voir combien il ſe trompe, s'il croit me trouver ſenſible. Il verra, que tout aimable qu'il

qu'il eſt, ma vertu vaut bien les agrémens.

Elle étoit encore à prendre cette réſolution, lorſque Jonquille la pria de s'aſſeoir ſur un lit de gazon & de fleurs, qui étoit la ſeule commodité que l'on eût dans ce Boſquet. Néadarné s'y plaça, & le Génie, en ſoupirant, ſe mit auprès d'elle. Elle étoit interdite; & Jonquille, dans une émotion qu'il n'avoit jamais ſentie, ne ſut d'abord que lui dire. L'amour eſt violent, quand il inſpire le reſpect: mais pour les plaiſirs d'un amant, & pour la commodité d'une femme, c'eſt l'amour du monde le moins à deſirer. Jamais il ne devine, ni ne ſaiſit l'inſtant; toujours tendre, & embarraſſant, il fait des proteſtations de déli-

cateſſe, où peut-être il ne ſeroit pas puni pour en manquer. Avec toute la condeſcendance poſſible, que peut faire une femme à qui l'on parle d'une paſſion desintereſſée? Exhortera-t-elle à la perdre, ou à demander une récompenſe, quand de ſoi-même l'on s'en détache?

Jonquille n'ignoroit rien de tout cela, & ſi Néadarné étoit entrée dans le Boſquet avec l'air qu'il lui avoit vu à la fin de l'Opera, il n'auroit pas été ſi timide. Mais elle avoit fait ſes réflexions; ſa phyſionomie étoi redevenue auſtere, & imp-oſante, & il craignoit qu'en voulant la preſſer trop, elle ne s'armât d'une ſévérité dont elle auroit d'autant plus de peine à ſe dépouiller qu'elle

auroit

auroit plus éclaté. Avec toute ſa retenue, il avoit ſaiſi la main de Néadarné, il ſoupiroit, & la Princeſſe impatientée de ſe ſentir toujours la main ferrée, prit ſon texte là-deſſus pour ouvrir la converſation.

Seigneur, lui dit-elle, ma main vous embarraſſe, & je ſuis gênée de vous la voir tenir. Ah Princeſſe! s'écria-t-il, m'enviez-vous cette ſatisfaction? Elle n'eſt rien pour vous, c'eſt tout pour moi: ſi vous ne l'accordez pas à mon amour, pouvez-vous la refuſer à mon reſpect? Il eſt au-deſſus de toute expreſſion. Je ne me reconnois plus, moi, que les plus grandes Beautés trouvoient inſenſible, qui aurois cru les honorer en daignant les regarder: ſoumis auprès de

vous, pénétré de l'amour le plus violent, je n'oſe pas même eſperer la plus légere faveur. Ce n'eſt pas encore aſſez pour vous de m'accabler de votre indifference, vous me haïſſez. Plus je montre d'amour, plus j'excite de colere. Ah! pourquoi avez-vous cherché le malheureux Jonquille? Rien ne troubloit ſon repos. Pourquoi a-t-il vu vos funeſtes charmes? Mais, que dis-je? Pourquoi me plaindre d'une paſſion qui, toute malheureuſe qu'elle eſt, fait encore ma félicité? Ah! par pitié, tournez les yeux vers moi. Ce n'eſt point un ennemi qui vous parle, c'eſt l'amant le plus tendre & le plus paſſionné, qui tout entier à vous, malgré vos mépris, voudroit pouvoir retran-

trancher de ſes jours, ceux qu'il a paſſés ſans vous adorer. Eſt-ce moi, cruelle! que vous devriez haïr? Ah je ne vous hais pas! s'écria Néadarné d'un ton attendri; mais puis-je vous aimer? Ce cœur que vous me demandez, eſt-il à moi? Peut-il oublier celui à qui il s'eſt donné? Son image, cette image ſi charmante! en peut-elle être effacée? Si vous m'aimez autant que vous le dites, faites donc éclater votre générosité, détruiſez un fatal enchantement, n'en prétendez point cette odieuſe ſoumiſſion à laquelle vous voulez que je m'abaiſſe: à ce prix, je reconnois que vous m'aimez. Ce n'eſt pas, je le ſens bien, un effort ordinaire que celui que je vous propoſe: mais à qui,

qui, pour une ſi belle action, puis-je mieux m'adreſſer qu'à vous ? Vous détournez vos yeux, vous ſoupirez ; ah ! mes prieres ne peuvent rien ſur vous. Oui, Princeſſe, je ſoupire, répondit Jonquille, & cela pourroit bien m'être permis après ce que je viens d'entendre. Ce n'eſt cependant pas mon malheur qui m'arrache ces ſoupirs, c'eſt l'impoſſibilité où je ſuis de faire ce que vous deſirez. Mon pouvoir, ſans bornes en toute autre occaſion, a dans celle-ci des limites qui me deſeſperent. Ne croyez pas que ce ſoit mon amour intereſſé qui me dicte ce refus ; je vous jure par vous-même, qui êtes ce que j'ai de plus cher & de plus ſacré, que s'il dépendoit de moi de

vous

vous rendre, ſans aucune condition, ce que vous avez perdu, quelque choſe qu'il m'en coutât, vous ſeriez ſatisfaite.

Le Génie prononça ces paroles d'un ton ſi pénétré, que Néadarné ne put douter qu'il ne dît vrai. Pendant qu'il avoit parlé, il avoit approché la main de la Princeſſe, de ſa bouche, elle ſe l'étoit ſenti mouillée de larmes, & ces témoignages de la ſincérité & de l'amour du Génie l'attendriſſant, elle ſoupira, & ſes réſolutions s'affoiblirent. Ah Jonquille! Jonquille! lui dit-elle, quand même je croirois ce que vous me dites, quand vos larmes me paroitroient ſinceres, qu'importeroit-il pour tous deux? Pourquoi vous obſtiner à toucher un cœur déja prévenu,

venu, & au point, que malgré l'attendriſſement que vous lui inſpirez, la paſſion dont il eſt rempli, n'en eſt pas un moment diſtraite ? Je croi pourtant pouvoir vous avouer ſans crime, que ſans cette premiere flâme, il auroit peut-être été touché de votre ardeur. Cet aveu n'en entraînera point d'autre, & dans ce ſéjour dangereux, ma vertu n'aura à rougir de rien. Il y a apparence que Néadarné en diſant ceci, ne ſe ſouvenoit point de ce qui s'étoit paſſé à l'Opera, ou qu'elle croyoit que pourvu qu'on évite la derniere occaſion, ce n'eſt rien que tout le reſte.

Eh bien, Madame, reprit le Génie, n'en parlons plus, quoique mon amour ne doive pas

pas être récompenſé, je n'en veux pas moins vous prouver qu'il eſt ſincere. Peut-être qu'en ma faveur, le Deſtin révoquera cet Arrêt qui vous paroit ſi funeſte. Je n'ôſe m'en flatter, mais j'y employerai tous mes ſoins. Je ne ferai pas du moins le ſujet de vos pleurs. Un autre Génie que moi, qui m'égale en puiſſance, & qui partage mes fonctions, ſera choiſi, ſans doute, pour remplir ma place auprès de vous. Vous vous ſentirez peut-être moins de répugnance pour lui, que pour moi. Ah Jonquille! s'écria la Princeſſe, qu'avec un autre que vous, ma guériſon ſeroit impoſſible!

Quand Jonquille n'auroit été que poli, auroit-il pu entendre de ſi douces paroles ſans remercier

cier la perſonne qui les lui auroit adreſſées? Auſſi Néadarné, qui les lui avoit dites ſans penſer que cela tireroit à conſéquence, fut très étonnée lorſque Jonquille la preſſant tendrement entre ſes bras, plus vif qu'il n'avoit été reſpectueux, voulut ſe livrer à toute ſon ardeur. Cette ſituation étoit d'autant plus embarraſſante pour la Princeſſe, qu'elle étoit dans cet inſtant extrêmement touchée, & de la tendreſſe du Génie, & des ſentimens généreux qu'il lui avoit montrés. Rien n'eſt ſi dangereux pour les femmes qui ſont nées avec un cœur ſenſible, que cet état d'attendriſſement où Néadarné ſe trouvoit alors. Le malheureux qui dans ce moment ôſe les preſſer, arrache quelque-

quefois autant de leur compaſſion, que leur amant obtient de leur tendreſſe. Le triomphe n'en eſt pas ſi doux, mais il s'en faut peu qu'il ne ſoit le même. Qui ſait encore, ſi ce qu'alors elles appellent pitié, n'eſt point amour? Dans un état auſſi violent, peuvent-elles connoitre qui les agite? Une coquette ne tomberoit pas dans cet inconvénient, ſon ame n'eſt pas capable d'une ſi tendre impreſſion; il n'appartient qu'à une femme eſtimable d'en être ſuſceptible.

Néadarné, qui étoit une de ces femmes-là, ne ſavoit plus que dire à Jonquille; l'irréſolution dura quelque tems, mais la vertu revint, & le Génie ſentit par la vive réſiſtance de Néadarné, qu'en vain il préten-

tendroit ſe la rendre favorable. Qu'on eſt embarraſſé avec une femme vertueuſe ! c'eſt bien pis encore avec celles qui font ſemblant de l'être. Jonquille étoit véritablement dans une ſituation digne de pitié. Néadarné irritée contre lui, pour lui prouver plus de colere, s'amuſoit des fuſées qui commençoient à s'élever dans les airs. Il n'oſoit plus s'approcher d'elle. Coricombre attentive à tout ce qui ſe paſſoit, inviſible pour Néadarné, s'approcha du Génie, & après lui avoir reproché ſon impertinente timidité, Profite, lui dit-elle, du ſecours que je vais te donner. Acheve ma vengeance, & tes plaiſirs. Prens garde à ce que je vais faire.

Pre-

Prenant, à ces mots, la figure d'une groſſe Araignée, elle ſe gliſſa ſous la robe de la Princeſſe. Néadarné ne la ſentit pas plutôt, qu'elle pouſſa des cris horribles. Ah Seigneur ! dit-elle à Jonquille, je me meurs, une Araignée ! ah ! ſecourez-moi, délivrez-m'en, ajouta-t-elle à demi évanouie. Jonquille qui ne doutoit pas qu'il n'y eût plus de ſottiſe que de ſentiment à ne pas profiter de la bonne volonté de Concombre, ſachant le chemin que l'Araignée avoit pris, la chercha où elle devoit être. Cette recherche ne put ſe faire ſans offrir à ſes regards des beautés plus parfaites encore qu'il n'avoit pu les imaginer, des beautés qui perdroient tout à

être

être décrites, le fussent-elles par l'Amour même. Le plaisir que cette vue lui donnoit, le plongea dans un égarement dont il auroit eu tout à craindre, s'il eût été moins amoureux. Ce léger retardement ne fut pas senti par la Princesse qui, encore évanouïe, lui laissoit tout le tems dont Concombre avoit besoin pour achever l'infortune de Tanzaï. Déja l'enchantement de Néadarné étoit à demi dissipé, lorsqu'elle revint à elle. La peur qu'elle avoit eue de l'Araignée, n'étoit rien auprès de celle qui la saisit lorsqu'elle vit Jonquille entre ses bras. Il ne s'étoit pas préparé à un retour si prompt, & ce fut sans peine qu'elle se déroba à ses emportemens. D'autant

plus

plus malheureuſe en cela, qu'un inſtant plus tard, elle étoit deſenchantée ſans offenſer ſa vertu, & qu'elle n'eut pas un aſſez grand uſage du monde pour faire durer ſon évanouïſſement, autant qu'il auroit été néceſſaire. Ah traitre! dit-elle à Jonquille, ſont-ce là les effets de cette délicateſſe que tu m'avois tant vantée? La confuſion du Génie ne lui laiſſa pas la force, ni de demander pardon à Néadarné, ni de la retenir lorſqu'elle voulut ſortir du Boſquet. Il ne fut pas plus prompt à réſoudre s'il devoit lui laiſſer le tems de ſe calmer, ou s'il devoit la rejoindre. Il prit enfin le dernier parti. Le feu duroit encore, & à la lueur qu'il répandoit de tous côtés, il vit

Néadarné peu loin du Bosquet, appuyée contre une ſtatue, & dans l'attitude de quelqu'un qui rêve triſtement. Il fut plutôt à ſes genoux qu'elle ne l'eut apperçu, & les embraſſant d'une façon tout à la fois timide, & ſuppliante; Voici le coupable, dit-il: divine Princeſſe, votre courroux eſt juſte, je mérite toute votre indignation. Ah laiſſez-moi, perfide! s'écria-t-elle, laiſſez-moi; je ne dois plus, je ne veux plus ni vous voir, ni vous entendre! Oui, répéta-t-il, je ſuis coupable. Je pourrois vous dire, pour affoiblir mon crime, qu'à ma place, perſonne n'auroit pu s'empêcher de l'être: mais je ne ſens que trop que ma juſtification ſeroit inutile, & qu'il eſt tems

que

que je vous délivre d'un objet odieux. Je parts; mais daignez plaindre quelquefois le ſort de l'amant le plus tendre : il vous auroit moins offenſée, s'il vous avoit aimée moins vivement. En achevant ces paroles, Jonquille en effet diſparut.

Néadarné enflâmée de colere ne voulut pas le retenir, & reſta appuyée contre la ſtatue. Elle croyoit que ſa haine ne pouvoit pas finir; mais voyant après une demie heure que le Génie ne reparoiſſoit pas, l'inquiétude commença à l'agiter. Elle ſongea au but de ſon voyage, & en maudiſſant la nature du remede, elle n'en reconnut pas moins la néceſſité. Prince! s'écria-t-elle, cher époux! objet unique de toute ma ten-

dreſſe! tu me fais ſans doute à préſent l'injuſtice de penſer que, plongée dans les plaiſirs les plus vifs, infidele à ton ſouvenir, & à notre amour, ſi dans les bras d'un autre je me rappelle ton idée, ce n'eſt que pour le faire triompher davantage. Tu formes peut-être le projet de me haïr toujours, pendant que toi ſeul me réduis dans l'état le plus affreux! Ah cher Prince! reçoi mes ſoupirs: helas! je n'en ai encore pouſſé que pour toi. Mais, Jonquille, ajouta-t-elle par un retour ſur elle-même, Jonquille ne paroit pas. Etrangere en ces lieux, qu'y deviendrai-je? Il eſt coupable; mais l'eſt-il tant, & dans l'état où je me ſuis miſe avec lui, pouvoit-il ſe contenir? C'eſt

ma peur que j'en dois accuſer ; peur ſi vive ! que malgré ce qu'elle vient de me cauſer, la premiere Araignée m'en feroit peut-être encore faire autent. Ah Jonquille, revenez ! Si vous m'aimiez encore, ne ſeroit-ce pas aſſez pour vous retrouver que je vous deſiraſſe ? Revenez ! je vous pardonne. A des paroles ſi preſſantes, le Génie reparut. Néadarné, en le revoyant, pouſſa un cri de ſurpriſe. Il lui demanda encore pardon de ce qui s'étoit paſſé : en perſonne noble, elle lui accorda ſa grace ; & ils reprirent tous deux le chemin du Palais, ſans que Jonquille oſât lever les yeux ſur elle, ni qu'elle daignât non plus le regarder.

Bien des gens dans cette occaſion ont donné plus de

tort à Néadarné qu'à Jonquille : ils trouvoient qu'elle avoit autorisé l'insolence du Génie, en le mettant à une épreuve à laquelle il n'y a personne qui n'eût succombé. Cela pourroit cependant demander plus de réflexion ; & avant de condamner Néadarné si décisivement, il faudroit faire juger la chose par une Belle qui eût une horreur invincible pour les Araignées, & qu'elle dît de bonne foi si, en pareil cas, elle auroit pris l'animal ; ou si, ayant son amant auprès d'elle, au reste amant maltraité, elle lui auroit ordonné de le prendre.

CHA-

CHAPITRE XV.

Qui prépare à de grandes choses.

LA modestie de Néadarné, & la timidité de Jonquille, leur faisoient jouer un bien pitoyable personnage; d'autant plus sot encore, qu'il falloit que cela finît, & que les façons sont ridicules, où elles ne servent de rien. Car, que l'on permette une réflexion toute simple: ou elle vouloit être desenchantée, ou elle ne le vouloit pas. Si elle étoit contente de sa situation, ou du moins qu'elle la supportât patiemment, à propos de quoi chercher Jonquille; & puisqu'elle l'avoit cherché,

pourquoi ne terminoit-elle pas avec lui ? Mais la délicateſſe, dira-t-on, vouloit qu'au moins elle combattît ; & puis, ce Jonquille qu'on lui propoſe pour une choſe de cette nature, eſt une perſonne qu'elle n'a jamais vu : paſſe encore ſi c'étoit quelqu'un que l'on connût un peu. D'ailleurs, il veut du ſentiment, c'eſt le cœur qu'il attaque ; & d'une affaire paſſagere, il en veut faire une règlée : on ne peut pas s'en ſauver à moins ; & quand même on voudroit ſe rendre, doit-on ſe rendre tout d'un coup ? On peut n'avancer rien de trop, quand on dira que cette derniere idée n'étoit pas celle qui occupoit le moins Néadarné, & cela, par des raiſons qu'on

trou-

trouveroit ici, n'étoit qu'elles ſont déja dans un autre endroit de ce Livre.

Jonquille, qui devinoit à peu près les mouvemens qui agitoient la Princeſſe, ennuyé d'une ſi longue réſiſtance, & ne doutant pas que, plus il lui marqueroit d'empreſſemens, plus elle s'armeroit de ſévérité, réſolut de lui paroitre moins amoureux, & d'attendre que la néceſſité inſpirât à Néadarné une réſolution conforme au bien de ſes affaires. Ce ne fut pas ſans peine qu'il gagna ſur lui-même de paroître indifférent. Les nouveaux charmes qu'il avoit découverts à la Princeſſe dans l'avanture du Boſquet, avoient augmenté ſes deſirs; mais plus ils étoient ardens, plus il crut que pour les

ſatisfaire, il devoit les diſſimuler. Il connoiſſoit le cœur, & il étoit ſûr qu'en bleſſant la vanité de Néadarné, il l'engageroit à aller plus loin qu'elle ne voudroit. Sur ce principe, en la remenant au Palais, il affecta de jetter dans ſes excuſes un air de froideur qu'un amant n'a pas quand il ſe juſtifie; & en jurant à Néadarné un reſpect éternel, il mit dans ſes proteſtations une ſorte d'ironie qui lui fit croire que le Génie avoit apparemment trouvé des raiſons pour être plus retenu. Cette réflexion lui donna de l'aigreur, elle répondit au Génie avec ſechereſſe, elle redoubla quand elle vit qu'il ne s'en plaignoit pas; & lui, ſans témoigner qu'il s'en apperçût, la quitta

après

après qu'il l'eut reconduite dans ſon Apartement, & ſorti d'un air ſi détaché, que pour le coup, elle s'abandonna à ſon indignation. Toute la Cour de Jonquille, qui étoit auprès d'elle, ne put un moment la diſtraire. Quoiqu'elle eût été outrée contre le Génie de ſon manque de reſpect, elle n'avoit pas douté un inſtant qu'il n'en fût devenu plus amoureux; elle ſe rappelloit ſes transports avant l'Araignée, & en les comparant à l'inſultante froideur dont après il l'avoit accablée, les choſes les plus mortifiantes lui paſſerent dans l'eſprit. Ciel! ſe diſoit-elle, être mépriſée à ce point! Voir tant de deſirs s'évanouïr, après une occaſion qui auroit dû leur don-

ner tant de vivacité ! quelle peut donc être la cauſe d'une indifference ſi ſubite ? Mais que m'importe, après tout, le dégoût que je lui inſpire ? Ne ſuis-je pas trop heureuſe de ne lui plaire plus ? Sans doute, c'eſt l'unique moyen de ne point offenſer mon époux. Ah Mouſtache ! Mouſtache ! que vous vous trompiez quand vous croyiez que ce Génie ſeroit ſi dangereux pour moi, & que votre ſecret me ſera ici de peu d'uſage !

Elle rêvoit encore profondément, lorsque Jonquille rentra ; il avoit fait de ſon côté des réflexions nouvelles, il avoit compris qu'il ne falloit pas humilier longtems la Princeſſe, & qu'en lui laiſſant croire davantage ſon refroidiſſement, elle prendroit

de

de l'averſion pour lui. S'il n'étoit pas ſûr d'être aimé, il étoit certain du moins de n'être point haï. Il falloit cultiver ces heureuſes diſpoſitions, & il n'étoit pas encore aſſez bien dans le cœur de Néadarné, pour pouvoir ſans riſque pouſſer loin ce manège. Il n'apartient qu'aux amans favoriſés, d'avoir des façons mépriſantes ; & d'ailleurs, il commençoit à être ſûr de ſa conquête : il pouvoit du moins entreprendre tant qu'il voudroit ; il n'ignoroit pas qu'après ce qui s'étoit paſſé entre eux deux, Néadarné ne réſiſteroit pas tant ; que les libertés qu'il avoit priſes avec elle, lui ouvriroient le chemin à de plus grandes ; & qu'une femme enfin que l'on a miſe une fois

dans une ſituation hazardée, n'eſt plus en droit de ſe fâcher qu'on l'y remette.

Jonquille aborda donc la Princeſſe avec un air animé; elle ne s'attendoit pas à lui trouver tant de paſſion, & malgré la vertu qui l'obſedoit encore, elle ne fut pas fâchée de s'être trompée dans ſes conjectures. Je ne vous fais point d'excuſes, lui dit-il, de vous avoir quittée; vous ne m'en faites point de reproches. J'ai penſé, répondit-elle, que vous aviez vos raiſons pour le faire. Ah que vous me juſtifiez aiſément, Madame! reprit-il. Eh quoi! dit-elle, voudriez-vous que je vous trouvaſſe coupable quand vous ne l'êtes pas? cela ſeroit injuſte. Oui je le voudrois, reprit-il; une injuſtice de cette

te nature me prouveroit de la ſenſibilité, & plus vous me trouveriez criminel, plus vous me rendriez content. Je ne croyois pas, reprit-elle, avoir beſoin de vous chercher des crimes; & ſi pour vous ſatisfaire, il ne faut que vous gronder, je n'ai beſoin que de mémoire pour le faire longtems. A propos de cela, répondit Jonquille, je ſuis bien trompé ſi je ne me ſuis excuſé plus que je ne devois: ce n'eſt pas que je n'aye eu tort, mais c'eſt qu'il étoit impoſſible de ne pas l'avoir, & qu'à mon ſens, je ſerois bien plus coupable envers vous, ſi je l'avois moins été. Que j'aurois perdu, Madame, à être reſpectueux! continua-t-il; que de graces! que de charmes! non, il n'eſt rien

qui

qui vous égale. Finiſſez vos éloges, dit-elle en rougiſſant; laiſſez-moi oublier, oubliez vous-même ce que je ne puis vous pardonner tant que nous nous en ſouviendrons tous deux. Mais, eſt-il bien vrai, reprit Jonquille, que votre rigueur ſubſiſte encore? Si je ne puis me flatter d'un ſort plus doux, que vous me rendrez malheureux! & qu'il vaudroit bien mieux pour moi, ſi je dois toujours être l'objet de votre haine, d'ignorer tous les attraits dont vous me défendez de parler! Jamais, Madame, je n'en perdrai le ſouvenir: toujours occupé d'un moment qui auroit été ſi doux pour moi ſi vous l'aviez voulu, en me rappellant les plaiſirs dont il me combla, je me plain-

plaindrai ſans ceſſe de ceux que votre cruauté m'a fait perdre. Eh bien, répondit-elle en ſouriant, ne vous exagerez point ce dont vous avez joui, & ce qui vous a manqué; vous n'aurez plus rien à deſirer. Je ne m'exagere rien, Princeſſe, répondit vivement Jonquille, & mon imagination, ſans doute, eſt bien loin encore du bonheur que vous me pourriez faire: au nom des Dieux, conſentez-y. Non aſſurément, dit-elle. Eh bien, continua-t-il, permettez-moi d'agir ſans votre conſentement. Ce ſeroit bien pis, reprit-elle: ſi cela arrivoit, vous ne me devriez point de reconnoiſſance, & du moins je voudrois... Mais de quoi vais-je m'inquiéter? il vaut mieux que vous ne me de-

deviez rien, vous en ſerez moins ingrat. Moi ingrat! s'écria-t-il: ah Madame! ſi vous ſaviez combien vos bontés redoubleroient mon amour, vous ne balanceriez pas un moment à m'en accabler. Je vous ai déja dit que j'aimois un autre que vous, reprit-elle doucement; que voulez-vous que je vous donne? Que tout ce que le Deſtin veut que vous me donniez, reprit-il, me ſoit donné par vous, & que je n'aye point la honte de le remercier d'un bonheur dont je voudrois n'avoir obligation qu'à vous ſeule. Eh bien..., nous verrons, repartit-elle, embarraſſée de cette converſation; mais ne me parlez plus de rien, je ne veux, ni ne dois rien prévoir.

Néa-

Néadarné, en finiſſant ces paroles, alla prendre un Luth qu'elle vit dans le ſallon, & réſolut de s'en occuper, croyant avoir beaucoup gagné d'empêcher Jonquille de lui parler davantage. Jonquille de ſon côté ſe prépara à l'écouter, content de l'avoir raſſurée ſur ſes charmes; & ſûr que ce n'étoit pas peu d'avoir pu l'entretenir de l'affaire du Boſquet, ſans qu'elle s'en fût fâchée. Néadarné commença donc à pincer le Luth; mais ſi tendrement, & elle chanta en même tems avec tant de graces, que Jonquille, hors de lui-même, eut toutes les peines du monde à contenir ſon ardeur; & que Cormoran enchanté de la Princeſſe, fut obligé d'avouer que ſa Vielle, & ſon Tympanon étoient

toient

toient bien au-deſſous du Luth, quand cet inſtrument étoit touché avec tant de préciſion, de brillant, & de délicateſſe.

Le ſouper vint interrompre ces plaiſirs, & en fournir d'une autre eſpece. Néadarné, qui commandoit en Souveraine, voulut que Cormoran ſe mît à table: le Génie, pour plaire à ſa Divinité, le voulut bien. Cormoran qui avoit beaucoup d'eſprit, quoiqu'il l'eût ſingulierement tourné, fut très amuſant. Néadarné qui commençoit à prendre du goût pour cette eſpece d'eſprit, & qui cherchoit à s'étourdir ſur ſa ſituation préſente, lui répondit très bien dans le même genre; & Jonquille prenant le même ton, ils pouſſerent ſi loin le rafine-

ment

ment des expreſſions, & la ſingularité des idées, qu'à la moitié du repas, aucun d'eux ne s'entendoit plus. Malgré l'envie que la Princeſſe avoit de prolonger le ſouper, il finit; & après une partie de Berland que Jonquille lui accorda par grace, il la conduiſit dans ſon Appartement; & en l'aſſurant d'un prompt retour, il la laiſſa entre les mains de ſes femmes, à qui il ordonna d'uſer de diligence, & de mettre bientôt Néadarné en état de répondre à ſa flâme.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Diſtraction de la Princeſſe.

NEadarné friſſonna en entrant dans cette Chambre fatale. Il n'étoit plus queſtion pour elle de s'éloigner le péril, elle le voyoit prochain, le Génie alloit rentrer. Elle ſentoit avec douleur qu'elle ne le haïſſoit pas, & ſe craignoit d'autant plus, qu'elle écartoit l'idée de Tanzaï quand elle ſe préſentoit avec trop d'avantage. Quelque amour qu'elle eût pour ſon époux, elle ne pouvoit ſe diſſimuler les graces de Jonquille, & ſa ſupériorité en tous genres ſur le Prince de Chéchian. Quelque-

quefois, elle penſoit qu'elle devoit s'abandonner à ſa ſituation, puiſque rien ne pouvoit l'en ſauver: mais la vertu reprenant le deſſus lui faiſoit rejetter cette idée. Souvent auſſi, elle s'y abandonnoit avec plaiſir. Quand cela m'arriveroit, ſe diſoit-elle, qui en inſtruira mon époux? Le ſecret de Mouſtache ne me met-il pas à l'abri de ſes ſoupçons? Mais, quand je pourrois lui cacher mon deshonneur, puis-je l'ignorer, & des remords éternels ne me puniront-ils pas de mon crime? De mon crime! ai-je cherché à le commettre? N'eſt-ce pas un Oracle qui m'envoye dans ces lieux? En proye aux deſirs du Génie, n'y puis-je pas être livrée ſans partager ſes tranſports; &

quand

quand même je les partagerois, ſeroit-ce ma faute? Puis-je répondre des mouvemens de la Nature, ſa ſenſibilité eſt-elle mon ouvrage? Si l'ame devoit être indépendante des ſentimens du corps, pourquoi n'a-t-on pas diſtingué leurs fonctions? Pourquoi les reſſorts de l'un ſont-ils les reſſorts de l'autre? Ah ſans doute, cette bizarrerie n'eſt pas de la Nature, & nous ne devons qu'à des préjugés ces diſtinctions frivoles. Si elles étoient véritablement en nous, ſoumiſes à nos volontés, dépendantes d'elles, elles ne nous domineroient pas. Pourquoi cette lumiere, qui nous fait appercevoir le bien ou le mal, n'eſt-elle pas aſſez puiſſante pour nous guider? Quel avantage eſt-

eſt-ce pour moi que ce diſcernement qu'elle me procure, ſi me laiſſant toujours en liberté de choiſir, ſon impulſion ne détermine pas? & ſi ce choix eſt en ma puiſſance, pourquoi m'oblige-t-on aux remords? Non, les Dieux ne ſont pas aſſez injuſtes pour nous punir d'un mal qu'ils pouvoient nous empêcher de commettre. Puiſqu'ils ſont les auteurs de la Nature, ils connoiſſent ſans doute ſon pouvoir: c'étoit à eux à mettre en nous ce rayon divin, cette force intérieure contre laquelle nos efforts auroient été vains. Nos devoirs alors ſe ſeroient confondus avec nos mouvemens; cette tyrannie ſalutaire nous auroit rendu plus parfaites, plus dignes d'être leur Ouvra-

ge. Ont-ils craint en nous éclairant que nous ne fuſſions trop près d'eux, ou ont-ils voulu ſe réſerver le plaiſir barbare de nous demander compte des défauts dont ils ont accompagné notre exiſtence? Mais que dis-je? malheureuſe! & d'où me vient donc la répugnance que j'ai pour Jonquille? S'ils ne m'avoient pas ſoutenue, auroit-il encore à deſirer? L'amour que je me ſens pour Tanzaï, tout fort qu'il eſt, ne me jetteroit pas dans un ſi grand deſordre. Ah! les Dieux nous éclairent plus que nous ne croyons; ſi nous étions attentifs à cette voix ſecrette qui nous parle, ſi nous ne la faiſions pas taire, nos mouvemens ſe décideroient tout d'un

coup;

coup ; & nous éprouverions moins de combats dans notre ame, ſi cette voix étoit moins puiſſante. Mais après tout, que m'importe ce Génie, & quand je cèderois à ſes deſirs, ne puis-je pas, toujours occupée de mon époux, ne m'entretenir que de ſa tendreſſe ? Eh ! l'ame ne s'égare-t-elle pas ? Et malgré ma vertu, n'ai-je pas été, dans ce Boſquet, près de ſuccomber ? Voyois-je Jonquille, Penſois-je à mon époux ? Ne m'étois-je pas perdue moi-même ? Qui me répondra que je ne m'égare plus ? Je me ſuis arrachée au péril, mais quels efforts ne m'en a-t-il pas couté ? Le trouble de mon cœur, cette volupté qui s'eſt emparée de mes ſens, ces mouvemens confus ne me diſent-ils pas tout

ce que j'ai à craindre? Et qui combats-je ici? Le plus aimable des Génies! Ah! tâchons d'en perdre l'idée, fermons les yeux sur son mérite; que seroit-ce pour moi qu'un plaisir qui me couteroit tant de larmes, & qu'est-il auprès de cette satisfaction si pure qui ne nous abandonne jamais quand nous n'avons rien à nous reprocher?

Pendant que Néadarné faisoit ces réflexions, ou d'autres semblables, ses femmes l'avoient deshabillée; il ne lui restoit plus qu'une robe legere, qu'on alloit encore lui ôter pour la mettre au lit, lorsqu'elle ordonna à ses femmes de se retirer. On lui représenta respectueusement, qu'il falloit qu'elle se couchât; elle répondit, en se jettant sur

un

un canapé, qu'elle ne vouloit point ſe coucher, & témoigna tant d'opiniâtreté ſur cet article, qu'à la fin ſes femmes ſe retirerent. Elles étoient à peine ſorties, qu'elle courut fermer toutes les portes de ſa chambre.

Elle ſe croyoit bien en ſûreté contre Jonquille, & reprenoit le chemin de ſon canapé, lorſqu'elle apperçut auprès d'elle celui contre qui elle prenoit tant de précautions. Elle en fut d'autant plus effrayée qu'elle ſe voyoit dans un état où il lui ſeroit difficile de ſe défendre contre lui, & qu'elle ſe doutoit bien qu'en cas qu'il employât la violence, perſonne ne viendroit la ſecourir. Eh quoi, Madame, lui dit-il, voyant qu'elle s'arrangeoit ſur ſon canapé, toujours des pré-

cautions contre moi ? Et vous, lui répondit-elle, prétendez-vous toujours me perſécuter ? Vous donnez, reprit-il, un nom peu honnête à mes intentions, vous ſavez que je ne veux que vous ſervir, vous reconnoiſſez mal mon zèle. Ce zèle, repliqua-t-elle, m'eſt ſuſpect, & vous m'avez montré trop d'amour pour que je n'en déteſte pas la ſource. Je n'ai donc plus rien à vous dire, Madame, répondit-il. Je pourrois vous répéter que pour vos intérêts mêmes, vous devriez me montrer moins de rigueur ; mais vous les conſultez ſi peu, que ſans doute vous ne m'en croiriez pas. Jouïſſez donc du plaiſir que vous donne votre ſévérité, & des charmes de votre état. Que l'heureux Tanzaï,

zaï, en vous retrouvant ſi fidèle, s'applaudiſſe de vous revoir, & qu'il imite votre exemple, ſi jamais le bonheur de ſa deſtinée le ramène entre les bras de Concombre. (Ici la Princeſſe devint fort attentive, & fronça un peu le ſourcil.) Je ne vous parle plus de mon amour, continua Jonquille; par une bizarrerie que je ne conçois pas, plus je vous en témoigne, plus vous me montrez d'averſion. Auriez-vous mieux aimé qu'uſant du privilege de mon emploi, je vous euſſe traitée comme une femme ordinaire? Mais non, dit plus doucement la Princeſſe: Ce ſont donc, reprit Jonquille, mes égards qui me perdent auprès de vous, & j'aurois ſurmonté cette fierté ſi farouche

ſi je l'avois moins ménagée? Je cherche à vous rendre votre ſituation moins pénible; je croi qu'il eſt mieux pour vous, puiſqu'enfin vous devez céder, que vous m'apportiez moins de répugnance; & ce procédé, dont toute autre que vous auroit ſans doute été touchée, vous revolte. Ah Princeſſe! ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur le canapé, je méritois de vous moins d'injuſtice, & plus de complaiſance. (En cet endroit, Néadarné commença à réver.) J'oſe dire, que ſi vous aviez pu être touchée de quelque choſe, vous l'auriez été de mon amour, & que vous ne lui auriez point oppoſé une ſi cruelle ingratitude. Ce n'eſt pas, continua-t-il en poſant doucement ſa main ſur la jambe

de

de la Princeſſe, ce n'eſt pas que je croye avoir mérité de vous aucune récompenſe : mais vous vous laſſerez de l'état auquel Concombre vous a réduite ; il ne me ſera plus permis de vous revoir, & le Génie dont je vous parlois tantôt, aura l'avantage de vous rendre ce ſervice que vous aurez refuſé de moi. (Alors, la Princeſſe le regarda aſſez longtems, rebaiſſa les yeux, ſoupira aſſez triſtement ; & Jonquille s'avança ſur le canapé, & lui prenant la main, pourſuivit ainſi ſon diſcours :) Si vous me haïſſiez moins, vous ne vous verriez pas ſans horreur obligée de recourir aux ſoins d'un autre, qui, moins ſenſible que moi, vous fera peut-être regretter d'avoir rejetté les miens. Je

ne me ſouhaite pas même cette conſolation, je ne pourrois l'avoir qu'à vos dépens, & j'aime mieux en être privé à jamais. A ce diſcours ſi tendre, Néadarné ſerra la main de Jonquille qui tenoit la ſienne, & le Génie avançant à diverſes repriſes celle qu'il avoit d'abord poſée ſur la jambe de la Princeſſe, en fit uſage aſſez indiſcretement pour qu'elle s'en fût offenſée, ſi elle n'avoit été plongée en cet inſtant dans la plus profonde rêverie. Ah Princeſſe, dit-il d'une voix entrecoupée, qu'il me ſeroit doux de vous voir répondre à ma flâme ! mes ſentimens ſont dignes d'une auſſi grande félicité. Mais cette bouche ſi charmante, ajouta-t-il en la baiſant avec ardeur,

deur, & vos yeux, ſont également muets. J'aurois tort de preſſer une réponſe, elle ne me ſeroit pas auſſi favorable que votre ſilence.

Il n'a tenu qu'au Lecteur de remarquer qu'à meſure que Jonquille parloit, il s'avançoit ſur le ſiège de Néadarné, ſi bien, & avec ſi peu de ménagement, qu'il en étoit enfin venu au point de le partager avec elle, & qu'il avoit profité de ſa diſtraction pour prendre les plus grandes libertés. Elle ſortit enfin de ſon aſſoupiſſement, à la dernière : mais le Génie avoit ſi bien pris ſes meſures, que quels que fuſſent les efforts de Néadarné, ils ne lui ſervirent à rien. A peine ſe fut-elle apperçue qu'il étoit inutile de combattre, qu'elle pria Jonquille

dans les termes les plus ſuppliants, de ne pas pouſſer plus loin ſes entrepriſes ; mais le Génie, auſſi diſtrait en ce moment qu'elle l'avoit été elle-même, ne répondit à ſes prieres que par de plus grands efforts. Elle recommença ſa réſiſtance, mais elle éprouva pour-lors que la vertu la plus ſévère peut combattre, mais n'eſt pas toujours ſûre de vaincre. Les obſtacles que le Génie oppoſoit à ſa fuite, & ſes transports, exciterent enfin ſa fureur. Barbare ! s'écria-t-elle, ah trai... ! Les cris les plus douloureux l'interrompirent, & par la peine qu'elle eut à être deſenchantée, il ne tint qu'à elle de juger de la force de l'enchantement. L'affront qu'elle eſſuyoit, & ſa réſiſtance l'avoient ac-

accablée de douleur & de fatigue, & la firent tomber dans une espece d'anéantissement qui lui ôtoit la force de faire éprouver au Génie la violence de son courroux, & lui déroba en même tems le desagrément d'être témoin de ses transports. Jonquille! le victorieux Jonquille! loin de la secourir, goûtoit à loisir les charmes de son triomphe.

Cette beauté si fiere qu'il adoroit, étoit enfin devenue la proye de ses desirs; il attachoit sur elle ses regards enflâmés, il l'accabloit des plus tendres caresses, & lui demandant pardon dans les termes les plus passionnés, il alloit sans doute lui faire de nouvelles insultes, lorsqu'un profond soupir lui annonça

que Néadarné reprenoit ſes ſens. Il crut qu'il ſeroit plus décent que la Princeſſe en ouvrant les yeux, le vît à ſes genoux; il s'y jetta en l'admirant. Le deſordre dans lequel il l'avoit miſe, la rendoit encore plus charmante; des pleurs couloient de ſes beaux yeux à demi fermés: elle les ouvrit enfin. La ſituation où elle ſe retrouva, augmenta ſes larmes, & donna de nouvelles forces à ſon indignation; elle ſe releva avec fureur, & courant aux portes pour ſortir, ſon deſeſpoir redoubla quand elle connut qu'il ne dépendoit pas d'elle de fuir ce Génie qu'elle abhorroit. Ah monſtre! s'écria-t-elle, monſtre indigne du jour! oſes-tu t'offrir encore à mes regards? Oſes-tu

me

me retenir?.... Pour bien exprimer la colere de la Princeſſe, & rapporter ici tout ce qu'elle dit à Jonquille, il faudroit s'être trouvé dans la même ſituation : on laiſſe donc aux Lecteurs femelles cet endroit à remplir. Néadarné, à force de quereller le Génie, s'épuiſa: il l'avoit prévu, & dans une contenance hypocrite, il attendoit qu'elle finît. Eh bien, Madame, lui dit-il quand il vit qu'elle ne parloit plus, me voudrez-vous toujours punir de mon zèle, & vous oppoſerez-vous ſans ceſſe à ſes effets? Eſt-il dit que vous ne voudrez jamais conſentir à ce deſenchantement qui vous eſt ſi néceſſaire! Ah traitre! s'écria-t-elle, plût aux Dieux que je fuſſe encore à le ſouhaiter!

ter! Si vous n'avez que cette raiſon pour me haïr, reprit-il, vous pouvez m'honorer d'un ſentiment moins rigoureux: quelque choſe que vous ayez imaginée, que vous ayez même éprouvée, vous êtes telle que vous étiez, & ſans un conſentement formel de votre part, vous ne pouvez ſortir de votre état. Je ne vous l'ai pas dit d'abord, parce que je ne voulois devoir qu'à vous ſeule le plaiſir de vous voir volontairement entre mes bras. Peut-être ne m'en croyez-vous point, & qu'irritée contre moi comme vous l'êtes, vous vous reprochez même de m'entendre; mais il vous eſt aiſé de vous convaincre par vous-même que ce que j'avance n'eſt point faux. Je ne prétends

tends au reſte vous aſſujettir à rien ; maitreſſe de reſter, ou de partir, ſi je vous rends graces de l'un, vous ne me verrez point me fâcher de l'autre.

Pendant que le Génie parloit, Néadarné, on ne ſait comment, reconnut qu'en effet ſon deſenchantement n'étoit point réel ; elle ne pouvoit en accuſer le ſecret de Mouſtache, puiſqu'elle n'avoit pas prononcé les trois paroles qui le compoſoient, & elle retomba dans une nouvelle perplexité, quand elle ne put plus douter de la néceſſité de permettre tout à Jonquille, ou d'être hors d'état pour toujours d'accorder quelque choſe au Prince. Enfin, Madame, reprit le Génie, la nuit ſe paſſe, & vous

ne

ne décidez rien. Elle alloit lui répondre, lorſqu'un Génie de la Cour de Jonquille parut dans la chambre. Seigneur, lui dit-il, daigne ta clémence me pardonner, ſi je viens troubler ton repos: mais deux Dames, que la Princeſſe ſeule égale en beauté, viennent d'arriver en ces lieux; elles implorent ton ſecours avec tant de vivacité, & leurs maux exigent des remedes ſi prompts, que j'ai cru devoir t'avertir des plaiſirs qui t'attendent.

C'en eſt aſſez, Topaze, dit le Génie, ſortez; & vous, Princeſſe, dit-il à Néadarné, volerai-je à ces infortunées, ou fixez-vous mes pas auprès de vous? C'eſt à vous à vous décider, & à ſeconder le penchant

chant qui m'attache à vos charmes. Topaze va peut-être revenir, dit-elle. Cette crainte eſt-elle, demanda-t-il, la ſeule qui vous occupe? Elle ſourit. Jonquille, content de cet aveu, l'enleva, la porta dans ce même lit où elle croyoit qu'elle n'entreroit jamais; & dans l'inſtant, la vertu & le ſcrupule, bannis tous deux d'auprès d'elle, cèderent en ſoupirant, leur place aux plaiſirs.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux Prudes, qu'il eſt des occaſions dangereuſes.

S'Il eſt flatteur de triompher d'une Beauté ſévère, il faut avouer auſſi qu'il en coûte bien pour en venir là. Une choſe qui doit ſurprendre, c'eſt que depuis que les femmes ſavent qu'il faut céder, elles n'aient point encore jugé à propos de retrancher les façons. Il y a à la vérité de certains fats dans le monde qui ſoutiennent qu'on ne leur a jamais oppoſé de réſiſtance, mais il n'en eſt pas moins vrai qu'ils mentent. Souvent ils ſe vantent d'avoir obtenu des faveurs, où on les

a accablé de mépris. Heureuſement pour les femmes, cela ne tire pas à conſéquence, & les honnêtes-gens n'en ont pas moins à ſoupirer. Quelque jour peut-être elles penſeront mieux, ou plus mal; je dis plus mal, car Jonquille auroit eu moins de plaiſirs, Néadarné avoit été moins farouche.

Il étoit parvenu, ainſi qu'à préſent tout le monde le ſait, à la tenir de ſon aveu. Toute autre que la Princeſſe n'auroit pas révoqué ſon conſentement: mais elle étoit douée d'une vertu qui ne finiſſoit pas ſur ſes bienſéances, & à qui les ſottes délicateſſes de Jonquille en faiſoient ſans ceſſe imaginer de nouvelles. Quoi qu'on en diſe, ce Génie étoit moins adroit qu'on ne

nous

nous l'a peint: paſſe qu'il demandât à Néadarné la permiſſion de la porter dans ſon lit, une choſe de cette nature vaut au moins une politeſſe; encore eſt-il des occurrences où il eſt plus poli, & plus ſûr de ne rien dire. La vertu n'eſt jamais plus cérémonieuſe que quand on lui laiſſe le tems de l'être, & il n'eſt pas décent d'obliger une Belle à refuſer ce qu'elle laiſſeroit prendre, ſi on s'aviſoit de cette voie. Jonquille, quoique fort amoureux, pria la Princeſſe de lui permettre d'approcher d'elle; & la Princeſſe, ſur le champ, ne manqua pas de le prier de n'en rien faire. Il ſe revolta à ce refus injuſte, & s'aviſant enfin de ſes bévues, il approcha malgré elle, & par ce coup d'au-

d'autorité, lui en impoſa ſi bien qu'elle n'oſa plus rien dire. Il ſe hazarda alors à lui donner de ces noms tendres, en uſage parmi les gens qui ſont parfaitement bien enſemble. Si elle ne les lui rendit point, du moins ne s'offenſa-t-elle pas qu'il les lui eût donnés. De-là, en homme qui connoit le prix des gradations, il la prit dans ſes bras, l'y ſerra voluptueuſement, & par des careſſes faites à propos, lui donna inſenſiblement une idée aſſez vive du plaiſir, pour qu'elle ne pût plus s'occuper d'autre choſe. L'amoureux Jonquille enfin, payé de ſa délicateſſe, reçut autant qu'il donnoit, & vit ſa Princeſſe enivrée de volupté, ſe prêter de bonne grace aux ſoins qu'il prenoit pour ſon

deſen-

desenchantement. Il craignoit encore un retour fâcheux, & pour le prévenir, il crut ne devoir pas laisser à la Princesse le tems de la réflexion, & s'épargner les intervalles. Cette ruse fit son effet, & une fantaisie de Néadarné en rendit le succès entier: elle alla s'imaginer que Jonquille ressembloit à Tanzaï, & en s'étonnant fort en elle-même que cette ressemblance ne l'eût pas frappée plutôt, elle se livra à son erreur, & par amour pour le Prince, ne laissa rien à desirer à l'ardeur du Génie. Propos charmans, caresses tendres, soupirs enflâmés, transports voluptueux, abandon de soi-même, rien ne lui manqua.

Tout grand Enchanteur qu'il étoit, il fallut, après avoir fasci-

faſciné les yeux de la Princeſſe un tems conſiderable, qu'il laiſſât repoſer le charme. Néadarné ſentit tout ce qu'elle perdoit au retour de ſa raiſon, il lui vint des idées triſtes; ſon deſenchantement ne l'occupoit plus, elle voyoit alors que telle étoit la volonté des Dieux qu'il fût l'ouvrage de Jonquille; c'étoit une choſe faite, elle y étoit totalement réſignée. Elle ceſſa de ſe faire des reproches ſur ſon infidélité, & trouva d'auſſi bonnes raiſons pour l'autoriſer, qu'elle en avoit eues pour s'en défendre. Après tout, avoit-elle ceſſé d'adorer le Prince, & n'étoit-ce pas l'ouvrage de la paſſion la plus forte, de lui avoir fait reſſembler Jonquille? Ce qui l'inquiéta le plus, fut l'incer-

titude où elle étoit ſur le ſecret de Mouſtache : Pouvoit-elle jamais avoir une plus belle occaſion de l'éprouver ? Déterminée à ſavoir abſolument ce qui en étoit, elle voulut prononcer les paroles myſtérieuſes ; elle les avoit oubliées, & Jonquille avoit tellement brouillé ſes idées, qu'elle crut pendant longtems qu'elle ne s'en reſſouviendroit jamais. Il n'y avoit pas d'apparence d'aller chercher le papier ſur lequel elles étoient écrites : qu'en auroit penſé Jonquille ? il n'auroit pas manqué de voir ce que c'étoit ; & ſi elle l'avoit perdu tout à fait, le moyen de reparoître auprès de Tanzaï ? Pendant qu'elle étoit dans cet embarras, Jonquille prêt à recommencer le charme, vint de nouveau la preſſer, & l'in-

ter-

serdire. Elle se souvint heureusement qu'on avoit mis ses poches sous le chevet. En se détournant avec adresse, elle prit son secret, & s'en servit si à propos, que Jonquille crut la Princesse plus enchantée que jamais, s'en plaignit, & la remercia. Il ne manqua pas d'attribuer à Concombre une chose si peu ordinaire, & plus il la soupçonna de vouloir rendre éternel le malheur de la Princesse, plus il s'empressa d'y remédier. Néadarné qui, quoi que le Génie eût dit de sa sensibilité, n'avoit pas compté sur un si grand zèle de sa part, ne savoit comment y répondre. S'en plaindre, c'étoit témoigner une trop grande ingratitude; le laisser éclater davantage, n'étoit-ce pas

manquer trop à Tanzaï ? Il étoit ſingulier qu'elle fît cette derniére réflexion ; mais les femmes ſont délicates, & Néadarné qui croyoit avoit fait aſſez pour le Prince, ſe reprochoit ce qu'elle donnoit de plus. Elle alloit prier le Génie de mettre des bornes à ſa généroſité, lorſqu'une ſeconde réflexion (on ne finit pas d'en faire quand une fois on a commencé,) la détermina autrement. Elle ne pouvoit plus douter que le ſecret de Mouſtache ne fût bon ; mais cette Fée lui avoit dit qu'il pouvoit ſe répéter autant de fois qu'on le vouloit : & ſi cela n'étoit pas, & qu'elle s'en fût ſervie trop précipitamment, quelle ne ſeroit pas la fureur de Tanzaï ? Il fal-

fallut donc, pour ne plus douter de la bonne foi de Mouſtache, entendre ce que Jonquille en diroit. Pour le coup, elle eut lieu d'être contente. Le Génie parla ſi avantageuſement du nouvel embarras où il étoit, que de peur qu'il n'en ſoupçonnât la cauſe, elle le félicita de ce miracle, & le rejetta entierement ſur lui. Quelque flatteur que fût ce propos, il s'en défendit avec toute la modeſtie poſſible, & s'obſtina à n'en donner l'honneur qu'à elle ſeule. Un combat auſſi poli ne pouvoit pas finir promptement, & quelque civile que fût la Princeſſe, Jonquille s'opiniâtra avec tant de fureur, qu'elle fut obligée de prendre tout ſur elle.

La nuit cependant s'avan-

çoit, & la Princeſſe qui avoit ſuffiſamment eſſayé ſon ſecret, & qui n'avoit plus rien à deſirer pour elle-même, ſe crut obligée de penſer à Cormoran ; elle ne ſavoit comment s'y prendre pour le délivrer. Jonquille ne lui paroiſſoit pas d'humeur à s'aſſoupir ſi-tôt, & il lui paroiſſoit impoſſible de ſe ſervir de la Pantoufle tant qu'il ſeroit éveillé.

Seigneur, lui dit-elle, dans quatre heures je parts : je voudrois bien pouvoir donner au ſommeil le reſte de la nuit ; j'oſe attendre de votre complaiſance.... Plutôt vous partirez, répondit-il, moins vous devez l'attendre de moi cette complaiſance que vous me demandez ; je ne meriterois pas

pas le bonheur de vous poſſeder, ſi je le négligeois à ce point; je veux vous prouver que j'en ſuis digne. Si vous me promettiez pourtant que je pourrai vous revoir... Moi, interrompit-elle promptement, ah Seigneur! vous ne l'eſperez point, & je ne conçois pas comment vous ôſez me faire une ſemblable propoſition. J'ai cru, répondit-il, que ſans manquer au reſpect, je pouvois vous la faire, & que nous avions été aſſez bien enſemble ici, pour que vous me regardaſſiez au moins comme connoiſſance. Et c'eſt préciſément, Seigneur, par cette raiſon même, que de toutes les perſonnes de la Terre, vous êtes celle que je dois éviter le plus: l'amour que je reſſens

pour Tanzaï, & mon devoir, ne me permettent pas même de penſer à vous. Juſques ici, je ne ſuis point criminelle; les Dieux en m'ordonnant de venir vous chercher, ont pris ma faute ſur eux: mais je mériterois leur colere, & le mépris de mon époux, ſi je me rappellois jamais votre idée pour la chérir. Quand je vous ai demandé cette permiſſion, Princeſſe, reprit-il, c'eſt parce que juſques au bout, j'ai voulu vous devoir tous mes plaiſirs. Si vous connoiſſiez bien ma puiſſance, vous ne douteriez pas que malgré tous vos refus, je ne puſſe vous voir quand je le voudrois, & obtenir même de votre tendreſſe, toutes les faveurs que vous réſervez à Tanzaï. Maitre de prendre

ſa figure, c'eſt ſous ſes traits que vous me verrez, & vous ne ſaurez jamais ſi c'eſt à lui, ou à moi, que vous livrerez votre cœur. Ah grands Dieux! quel ſupplice! s'écria la Princeſſe. Elle ſe ſeroit ſans doute affligée beaucoup, ſi le Génie la voyant dans de ſi triſtes diſpoſitions, ne ſe fût cru dans l'obligation de les diſſiper. Néadarné laſſée de ſes tranſports auroit bien voulu les éviter, mais comme elle avoit été la victime de ſon amour pour Tanzaï, il fallut encore qu'elle le fût de ſes égards pour Mouſtache. Il étoit néceſſaire de provoquer le Génie au ſommeil, & ſans cela, elle ne pouvoit délivrer Cormoran. Ce fut par la même raiſon qu'elle ſe ſervit encore de ſon ſecret;

une victoire aisée auroit moins coûté à Jonquille, & il falloit amener la Pantoufle. Le tems de l'employer arriva enfin. Le Génie, malgré lui, & en disant à Néadarné les choses du monde les plus tendres, sentit ses yeux se fermer. Elle, lui faisant dans l'instant sentir la Pantoufle, le plongea dans le sommeil le plus profond; & sortant brusquement du lit, s'habilla avec la derniere promptitude. Elle y mettoit tant d'application, qu'elle ne s'apperçut pas d'abord que les habits dont elle se couvroit n'étoient pas ceux qu'elle avoit apportés dans l'Ile. L'amoureux Génie, qui avoit voulu que Néadarné emportât avec elle des marques de sa magnificence, n'avoit rien oublié

pour

pour rendre ſuperbes, & dignes de la Beauté qu'il en paroit, ceux dont Néadarné ſe couvrit malgré elle. Sa répugnance à cet égard pouvoit avoir plus d'une cauſe : elle ne pouvoit plus avec ces habits dire au Prince qu'elle avoit rêvé, & n'imaginoit rien pour le tromper là-deſſus.

Malgré l'inquiétude dans laquelle ces nouveaux vêtemens la plongeoient, elle ne put refuſer à Jonquille l'eſtime que méritoient ſes procédés. Elle s'approcha du lit où il dormoit ſi profondément. Elle le conſidera longtems, ſa beauté l'émut. Adieu, lui dit-elle en ſoupirant, adieu, aimable Génie ; puiſſent tes jours éternels couler dans les plaiſirs ! puiſſes-tu perdre à jamais le ſouvenir

de la triſte Néadarné! puiſſe-t-elle elle-même t'oublier! elle ſe ſeroit crue trop heureuſe de pouvoir répondre à ton ardeur, & tu ne l'aurois pas prévenue, ſi ſon cœur & ſa main avoient été à elle. Adieu: elle ne peut rien pour ta félicité, daigne ne jamais troubler ſon repos! En achevant ces paroles, elle le baiſa doucement au front, & s'arracha d'auprès de lui avec une peine dont elle ſentit murmurer ſa vertu.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Où le Lecteur lira des choſes qu'il prévoit depuis longtems.

LA Princeſſe, armée de la Pantoufle, traverſa, ſans être vue, tous les Apartemens du Palais. Le Soleil étoit déja levé; elle craignit, comme elle n'avoit pas pu avertir Cormoran de ſon deſſein, qu'elle ne mît beaucoup de tems à le chercher, & que le Génie en s'éveillant ne dérangeât toutes ſes meſures. Heureuſement, elle n'alla pas loin, Cormoran, que ſes malheurs rendoient inquiet, loin de s'abandonner au ſommeil, rêvoit triſtement

ſur la terraſſe. Elle ſe découvrit à lui. Ne perdons point de tems, Seigneur, lui dit-elle, ſortez de votre eſclavage, & venez dans les bras d'une Fée qui vous adore, vous dédommager de vos peines. Ah Princeſſe! s'écria Cormoran, ſeroit-il poſſible que Mouſtache penſât encore à moi? N'en doutez pas, Prince, répondit-elle: oui, ſon cœur prévenu pour vous de la paſſion la plus vive, ſouffre autant éloigné de vous, que vous ſouffrez abſent d'elle. Eſt-elle toujours Taupe? demanda-t-il: Que j'ai craint que le barbare Jonquille ne l'eût en ſa puiſſance! Echappés tous deux à ſon courroux, repliqua-t-elle, venez jouïr d'un ſort plus heureux, & lui rendre cette figure

char-

charmante qui vous inspiroit tant d'ardeur. Mais, avez-vous encore la Pantoufle de la Fée? Oui, reprit Cormoran; mais il ne m'a pas été possible, depuis dix ans que je la possede, de la regarder une seule fois: occupé sans relâche à faire la culebute, ou à travailler aux plaisirs du Génie, ou je n'ai pas eu le tems de la baiser, ou je n'ai pas ôsé, de peur que le Génie me sachant possesseur de ce trésor, ne me le ravît encore. En connoissez-vous la vertu? demanda Néadarné. Non, reprit-il; & quelle est-elle? De vous rendre invisible. Ah que ne l'ai-je su plutôt! s'écria-t-il; que cette connoissance m'auroit épargné de tourmens! Peut-être aussi, dit-elle, que plutôt, elle ne vous au-

auroit ſervi à rien. L'intention des Dieux étoit ſans doute que vous fuſſiez malheureux dix ans ; & avant le tems marqué par leur clémence, vous n'auriez fait que de vains efforts pour votre liberté. Mais, finiſſons ces diſcours, craignez encore la colere du Génie, vous êtes perdu s'il s'éveille ; prenez votre Pantoufle, & ſuivez-moi. Ce n'eſt donc pas lui qui finit mes peines ? demanda-t-il. Non, reprit la Princeſſe : en-vain je l'ai conjuré de m'accorder votre grace. Du moins, dit-il, êtes-vous guérie ? Paix, répondit-elle ; que dans l'endroit où je vais vous conduire, aucune indiſcretion ne vous échappe ; & s'il en eſt beſoin, ſoutenez que je n'ai vu le Génie qu'une minute,

nute, & encore devant vous; autrement, vous me perdriez: vous ſaurez un jour les raiſons qui doivent vous forcer au ſilence ſur cet article, ou à appuyer mes diſcours. Ne craignez rien, Princeſſe, dit-il, je vous jure une fidélité inviolable.

Alors, il tira la Pantoufle de ſa poche, & ſuivant la Princeſſe, ils paſſerent devant les Gardes de Jonquille ſans qu'aucun d'eux les apperçût. Ils parvinrent au Port ſans rencontrer plus d'obſtacles que dans le Palais, prirent une des Barques de Jonquille, & quitterent l'Ile, non ſans que Néadarné ne regardât ſouvent, & avec un peu de triſteſſe, l'endroit du Palais où elle avoit laiſſé le Génie. Qu'on ne l'en blâme pas,

ſa vertu avoit aſſez éclaté pour qu'elle ſe permît cette légere ſatisfaction, & c'étoit bien le moins qu'elle pût faire pour lui que de le quitter avec quelque regret. Ce n'étoit pas qu'elle l'aimât, mais elle n'avoit rien à lui imputer de ce qui s'étoit paſſé entre eux, & ne pouvoit raiſonnablement le regarder que comme ſon libérateur. Toutes ces idées s'effacerent de ſon eſprit en mettant pied à terre. Elle retrouva ſes gens à l'endroit où elle leur avoit ordonné de l'attendre, elle fit monter Cormoran avec elle dans ſon Palanquin, & reprit le chemin de la Ville Bleue, en s'occupant ſeulement du plaiſir de revoir Tanzaï.

Elle n'étoit plus inquiete ſur le

le ſecret de Mouſtache ; l'épreuve qu'elle en avoit faite avec Jonquille, ne lui laiſſoit pas lieu de douter que le Prince n'y fût trompé. Avant même de ſortir du Palais du Génie, elle avoit prononcé trois ou quatre fois les ſecourables paroles; mais quelque confiance qu'elle y eût, elle ne put revoir la Ville Bleue ſans émotion. La néceſſité où elle étoit de mentir à Tanzaï; la crainte que, malgré ſes diſcours, il ne découvrît la vérité de l'avanture, ou que Jonquille ne fût indiſcret; la honte dont en elle-même elle ſe ſentoit couverte, excitoient dans ſon cœur les mouvemens les plus cruels, & y balançoient le plaiſir d'être réunie à ſon époux.

Ce

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'elle craignoit ſa préſence. Tanzaï, malgré l'eſprit de Mouſtache, & les conſolations qu'elle lui avoit apportées, avoit penſé mourir de chagrin. Quoi! diſoit-il à la Fée, j'ai pu conſentir qu'elle allât trouver Jonquille! il manquoit à mes maux de faire moi-même mon deshonneur, & de ne pouvoir pas l'ignorer. Que me dira cette infidèle à ſon retour? Helas! en cet inſtant peut-être elle oublie dans les bras du Génie, mon amour, & mon deſeſpoir. Pour vous oublier, dit Mouſtache, je ſuis bien ſure que non; & je répondrois bien que ſi, par une fatalité que je ne conçois pas, elle a cédé à Jonquille, ſa vertu n'en aura pas été offenſée.

ſée. Oh ſans doute ! reprenoit-il, on ſe ſouvient beaucoup de ſa vertu, & il dépend d'une femme de l'avoir préſente à ſes idées dans ce moment-là. En ce cas, repartoit Mouſtache, quels reproches pourriez-vous donc faire à la Princeſſe ? Et ſi par hazard elle revient de l'Ile, telle qu'elle eſt partie, laide, & inutile, de quel œil la reverrez-vous ? Je n'en ſai rien, dit Tanzaï ; vous prenez bien votre tems pour me faire de ces argumens-là ! vous raiſonnez les paſſions avec une exactitude impatientante, & pourvu que vous faſſiez un beau & long diſcours, le reſte ne vous eſt de rien. Je hais auſſi de vous voir injuſte, reprit Mouſtache, & je voudrois

que

que vous fussiez moins bizarre. Encore un coup, compter un peu plus sur ma puissance, & que les soins de Barbacela pour vous, vous rassurent. S'il faut pour me calmer, reprit-il, compter sur votre protection, ou sur la sienne, je puis garder mes inquiétudes; & à juger de ses soins pour moi, par une occasion où je me suis trouvé, je ne dois pas esperer qu'elle soit utile à la Princesse. Vous-même, si votre pouvoir est si grand, que n'avez-vous empêché son départ? Vous savez, dit la Taupe, qu'on ne peut s'opposer aux ordres suprêmes du Destin. Fort bien, reprit-il; & si les ordres suprêmes du Destin sont que Néadarné ne puisse me revenir telle que je la souhaite, que par l'en-

l'entremiſe de Jonquille, puiſqu'on ne peut s'y oppoſer, de quel biais uſerez-vous pour empêcher qu'ils ne s'exécutent? Vous qui aimez tant les raiſonnemens, en voilà un, répondez-y. La choſe n'eſt pas difficile, répondit-elle: Filles du Deſtin comme nous le ſommes, ce qui ſeroit impoſſible aux mortels, nous devient aiſé; s'il ne peut révoquer ſes arrêts en notre faveur, il les adoucit du moins, & nous laiſſant ſous lui la conduite de l'Univers, nous permet de favoriſer les objets ſur qui nous voulons exercer notre clémence. Vous ne doutez pas, je croi, de mon amitié, & vous devez-vous ſouvenir qu'avant que Néadarné partît, je vous ai dit qu'en

cas

cas que Jonquille n'en agît pas généreuſement, il ne trouveroit qu'une ombre qu'il prendroit pour elle. Mais puiſque vous pouvez faire cela pour moi, pourquoi, dit-il encore, ne l'avez-vous pas fait pour vous? Qui vous empêchoit de ſubſtituer une ombre à votre Cormoran; & de terminer par-là ſa pénitence? Jonquille s'en ſeroit apperçu, reprit-elle: Cormoran devoit reſter ſi long-tems en ſon pouvoir, & il l'a employé à tant d'uſages pendant ſa captivité, qu'il ne m'auroit pas été poſſible de le tromper là-deſſus. Vous verrez, reprit Tanzaï, que l'uſage qu'il doit faire de la Princeſſe, le rend plus aiſé à être trompé. En vérité! le Deſtin votre Pere ordonne d'étranges

ſottiſes, & vous les reparez par de ſinguliers moyens. Oh! répondit Mouſtache, vous ne méritez pas d'être raſſuré, ni que Néadarné vous aime avec tant de délicateſſe. Quand elle ne pourroit éviter Jonquille, il vous ſiéroit mal de le lui reprocher; & quand il fut queſtion pour vous de paſſer une nuit avec Concombre, vous fites moins de difficulté que Néadarné n'en feroit en pareil cas. Vous crutes ridiculement que le plus bel objet de la Terre vous tendoit les bras, vous vous livrates en inſenſé à tout ce que vous dit la Chouette: & ſi la Princeſſe ſavoit à quel point vous lui futes infidele, je ne réponds pas que, malgré ſa vertu, elle ne ſentît quelque douceur

à vous en punir. Au nom de Cormoran ! Mouſtache, dit Tanzaï confus, ne lui parlez jamais de cette déteſtable Iſle des Couſins : elle ne fut que trop bien vengée ; & ſi, comme je n'en doute point, vous ſavez le reſte de l'Hiſtoire, vous devez me rendre juſtice, & vous n'ignorez pas que le deſir de la revoir, m'en fit plus faire que celui de mon rétabliſſement. Je vous garderai volontiers le ſecret, dit la Fée, mais ſoyez plus tranquille, & ne m'outragez pas au point de douter toujours de mon pouvoir ; il va plus loin que vous ne penſez. Le Prince lui promit tout ce qu'elle voulut ; mais ſon inquiétude étoit ſi forte qu'il ne put un moment la ſuſpendre, & que

que la Fée impatientée de ſes plaintes fut obligée de le faire dormir trois ou quatre fois dans la journée : encore n'auroit-il fait que de mauvais ſonges, ſi Mouſtache, pour l'interêt de la Princeſſe, ne lui en eût procuré d'agréables.

CHAPITRE XIX.

Plus néceſſaire, qu'agréable.

TAnzaï ſortoit à peine d'une de ces gracieuſes illuſions que la Fée lui préſentoit, lorſqu'il vit arriver la Princeſſe. Il venoit, en rêvant, de la voir, inſenſible aux feux de Jonquille, refuſer ſa guériſon ; & le Génie touché de

tant de vertu, la lui procurer ſans en prétendre aucune reconnoiſſance. Ce ſonge l'avoit diſpoſé à bien recevoir Néadarné. Il courut au-devant d'elle : mais quand il la vit couverte des préſens de Jonquille, & menée par Cormoran, il imagina que la délivrance de ce Prince lui avoit couté plus d'une complaiſance ; & que ſi elle avoit été ſi vertueuſe, Jonquille l'auroit eſtimée, mais ne lui auroit pas tant accordé. Toute ſa jalouſie ſe réveilla : il la regarda ſombrement, & répondit avec hauteur aux civilités de l'amant de Mouſtache. A peine cette Fée eut-elle entrevu Cormoran, que ſa métamorphoſe ceſſa, & que ſous les habits les plus galans, Tanzaï & la Prin-

Princeſſe virent une femme grande, un peu ſeche, l'air coquet, minaudier, & précieux, qui ſe précipita dans les bras de Cormoran. Elle avoit réellement du côté gauche une mouſtache à la Chinoiſe, qui fut la premiere choſe que baiſa Cormoran, & qui, ſelon Tanzaï, faiſoit ſur le viſage de la Fée un effet aſſez ridicule.

Comme il étoit de mauvaiſe humeur, il examina Cormoran pour le critiquer. Après le portrait charmant qu'en avoit fait Mouſtache, il s'attendoit à voir une perſonne miraculeuſe, & ne fut pas fâché quand il vit dans ce Prince ſi vanté, une petite figure haute de quatre pieds, grêle, & contrainte, & qui ne lui parut avoir pour tout agré-

ment qu'un air fade & doucereux, qui annonçoit le caractere de ſon eſprit, & la poſſeſſion où il étoit de plaire aux femmes de l'eſpece de la Fée. Dans un autre tems, Tanzaï s'en ſeroit plus diverti; mais la colere où il étoit contre Néadarné, ne lui permit pas d'y faire une plus longue attention.

Cette Princeſſe s'étoit approchée de lui en tremblant, & pendant que les deux amans réunis ſe diſoient tout ce qu'un amour longtems malheureux, & enfin ſatisfait, peut inſpirer de tendre, Tanzaï, l'œil farouche, & dans un morne ſilence, ſe refuſa à ſes embraſſemens. Que vous êtes cruel! lui dit-elle. Cher Prince, que vous répondez mal à ma tendreſſe! je n'ai point

point mérité tant de mépris. Allez, Madame, lui dit-il avec fierté, allez retrouver Jonquille, & oubliez-moi à jamais. Je ne l'ai pas cherché, répondit-elle, vous seul m'avez contrainte à ce funeste voyage, & je ne vois pas pourquoi..... En vérité! Prince, dit Moustache qui, à leur querelle, s'étoit rapprochée d'eux, vous êtes bien injuste de toutes façons, & si vous saviez combien vous aurez à rougir de votre jalousie, vous ne la témoigneriez pas si hautement. Ecoutez-moi, continua-t-elle en le tirant à part: vous devez vous souvenir de ce que je vous ai promis au sujet de Concombre, je vous manque de parole dans l'instant que vous m'en manquerez. Je ferai plus, je

vous prouverai l'innocence de la Princeſſe ; mais pour vous punir de vos injuſtes ſoupçons, je vous en prive à jamais. Ce qui s'eſt paſſé dans cette Ile, vous inquiete : il ſeroit aiſé de vous convaincre par le témoignage de Cormoran qui n'a pas quitté un inſtant Néadarné, que plus délicate que vous, ce Génie, malgré ſa beauté & ſa puiſſance, en a été rebuté. Mais voulez-vous des preuves plus fortes, & dont l'évidence confonde votre incrédulité ? Vous ſaviez ce qu'étoit Néadarné, ne vous en rapportez qu'à vous-même ſur ce qu'elle eſt aujourd'hui. Perdez dans les plus tendres embraſſemens cette ſombre jalouſie, que la Princeſſe ne vous pardonneroit peut-être pas ſi elle duroit

plus.

plus longtems ; & ſouvenez-vous, quand même vous ne la trouveriez pas telle qu'il la faut pour calmer vos ſoupçons, que de tous les hommes du monde vous êtes celui à qui, de toutes façons, la plainte & le reproche ſeroient le moins permis. Allez expier à ſes pieds le crime de l'avoir ſi injuſtement outragée, & ſans perdre du tems à l'interroger, diſpoſez-la doucement à vous donner des preuves complettes & de ſa vertu, & de ſa tendreſſe pour vous.

Tanzaï ne ſachant que répondre à la Fée, revint à Néadarné d'un air auſſi ſoumis qu'il l'avoit eu fier ; & Mouſtache étant ſortie avec Cormoran, avec qui elle avoit auſſi à s'éclaircir de bien des choſes : Si j'en crois

Mouſtache, & l'eſtime que j'ai pour vous, lui dit-il, vous ne m'avez point trahie: mais pardonnez à ma délicateſſe, ſi j'ai pu douter de votre vertu. Pour ne pas craindre, il auroit fallu que je ne vous euſſe point aimée; & je me ſuis trouvé dans des circonſtances ſi cruelles pour mon amour, ſi dangereuſes pour vous, qu'il ne m'a pas été poſſible d'être ſans inquiétude. Ce fatal Oracle qui ordonnoit que vous allaſſiez trouver Jonquille, l'emploi de ce Génie, votre beauté, que de raiſons pour trembler! & qu'il me ſeroit doux que votre tendreſſe pour moi vous eût fait ſurmonter tant d'obſtacles! Ah Seigneur, répondit Néadarné en pleurant, je n'ai pas ceſſé un moment de

vous

vous aimer. Toujours préſent à mon idée, Jonquille, malgré ſes ſoins, n'a pu toucher un cœur que vous poſſedez tout entier. Ce Génie ſans doute étoit preſſant, reprit Tanzaï, il ſembloit que vous lui fuſſiez deſtinée, il vous aura trouvée belle, il étoit maitre! Ne vous ſouvient-il plus, Seigneur, répondit Néadarné, du changement affreux qui s'eſt fait dans ma perſonne la nuit qui a précédé mon départ, & croyez-vous qu'en cet état je dûſſe lui inſpirer des deſirs? Mais, reprit-il, c'étoit à lui à faire diſparoitre cette laideur, que ſeul il avoit cauſée; & j'ai peine à croire qu'il ait eu plus d'égards pour vous que pour celles des femmes de cette Ville, qui étoient

dans le même cas que vous. Il ne m'a pourtant pas confondue avec elles, répondit la Princeſſe, & ſans ſavoir à qui je dois le retour de ma beauté, (puisque vous trouvez que j'en ai) j'ai bientôt paru à ſes yeux telle que je parois aux vôtres. A cet égard, reprit le curieux Tanzaï, vous n'avez pas eu beſoin d'implorer ſon ſecours : mais en quel état revenez-vous ? Portez-vous encore des marques de la vengeance de Concombre, & le Génie vous a-t-il été pour cet article, auſſi inutile que pour l'autre ? Seigneur, dit-elle en baiſſant les yeux, comme ce n'eſt pas moi qui me ſuis apperçue de ma premiere métamorphoſe, ce n'eſt pas encore à moi à décider s'il ne

nous

nous reſte plus rien à deſirer à l'un & à l'autre. Vous ſavez du moins, continua Tanzaï, ſi Jonquille a été ſenſible à vos peines, & vous m'obligerez de me dire quelle a été auprès de vous ſa ſainte volonté, pour m'exprimer ſelon les paroles de l'Oracle. Jonquille, reprit-elle, a commencé par louer avec exagération le peu d'agrémens que je puis poſſeder, il m'a forcé de lui apprendre quel étoit le ſujet de mon voyage, il a plaint mon malheur plus qu'il ne méritoit de l'être, & m'a dit enfin que l'unique moyen d'effacer l'enchantement de Concombre étoit de me livrer à ſes deſirs. Eh bien ? interrompit Tanzaï en rougiſſant. Eh quoi ! Seigneur, dit-elle, vous ſavez

que je vous aime, & vous m'interrogez! Mais enfin, qu'avez-vous répondu, repliqua le Prince? Tout ce que ma paſſion pour vous a dû me faire répondre, reprit-elle. Après cette premiere tentative, continua Tanzaï, a-t-il été découragé; n'a-t-il pas cherché à vaincre vos rigueurs? Vous méritez qu'il cherchât à vous acquérir, & je ſens qu'à ſa place, je ne ſerois pas reſté inſenſible à une beauté telle que la vôtre.

Seigneur, dit-elle, malgré le peu que je vaux, mes rebuts l'ont choqué. S'il n'a pas été d'abord reçu comme il s'en étoit flatté, il a cru que ſes ſoins pourroient me faire accepter ſon hommage; il m'a tenu les diſcours les plus tendres;

dres ; & plus touché, à ce qu'il diſoit, de gagner mon cœur, que des plaiſirs dont des Beautés plus faciles le laiſſent jouïr ſans qu'il lui en coûte de ſoins, il n'a rien épargné pour me convaincre que j'avois fait ſur lui la plus forte impreſſion. Les fêtes les plus ſuperbes m'ont déclaré ſon amour. Plus ſouveraine dans ſon Ile, que lui-même, j'ai vu ſes Sujets, à ſon exemple, s'humilier devant moi ; l'amant de Mouſtache qui languiſſoit dans la plus cruelle captivité, a vu tomber ſes chaînes, & finir ſes tourmens, je l'ai enfin délivré.... Mais, ce Génie pour prix de tant de ſoins n'a-t-il rien exigé de vous ? interompit Tanzaï. Soumiſe à ſon pouvoir ſupréme dans le tems même qu'il

le

le dépoſoit entre vos mains, n'a-t-il pas cherché à l'exercer ſur vous? Comment enfin votre guériſon vous a-t-elle été procurée? Le Génie, reprit-elle, s'eſt laſſé de mes refus, autant que je me laſſe de vos queſtions: plus amoureux que vous, & moins injuſte, il a reſpecté mes pleurs. Je ne ſai ſur qui ſont tombés ſes transports, je ne ſai moi-même en quel état je ſuis ſortie enfin de ſon Ile: Je me retrouve avec vous, vous me faites ſubir le plus injurieux examen; ſans mémoire, & ſans reconnoiſſance, vous ne vous ſouvenez pas que vous ſeul m'avez envoyée à Jonquille, vous oubliez la répugnance que j'ai eue à vous obeïr. Eh bien, conſommez vos injuſtices, rom-

rompez les nœuds qui nous attachent l'un à l'autre, & puisqu'enfin vous voulez me forcer à vous haïr .... Ah Princeſſe ! dit Tanzaï en ſe jettant à ſes genoux, je reconnois tous mes torts : épargnez-moi votre haine, épargnez-moi un malheur qui de tous ſeroit pour moi le plus affreux. Oui, je croi que toujours tendre & fidèle, vous n'avez pas cèdé aux transports de Jonquille : mais que vouloit donc dire l'Oracle, & ſi vous êtes telle que mes transports vous ſouhaitent, par quel moyen ſuis-je échappé à l'affront qui ſembloit m'être deſtiné ? Je vous ai déja dit, Prince, reprit Néadarné, que je ne ſai ſi Concombre n'eſt plus à craindre pour nous : j'ai cependant.

dant lieu de ſoupçonner que ſa colere ne pourra plus troubler nos jours. Jonquille ennuyé de ma réſiſtance, après avoir tenté auprès de moi tout ce que l'amour peut ſuggerer de ſéductions, me laiſſa enfin à moi-même. Je fus conduite dans un Apartement dont je fermai toutes les portes ſur moi: couchée ſur un canapé, j'y déplorois ma ſituation: je me mis à rêver profondément à mes malheurs, je m'endormis, & après le ſonge le plus funeſte pour ma pudeur, & pour mon amour, ſonge! qui tout éveillée que je ſuis, me remplit de terreur & de honte, je crus m'appercevoir d'un changement conſiderable.... Ah Singe barbare! s'écria Tanzaï, il ne me manque plus

rien,

rien, & ce ſonge fatal ne me dit que trop combien mes craintes étoient juſtes. Je ne conçois pas bien, reprit la Princeſſe d'un air de courroux, d'où peuvent naître ces tranſports, & quelle peut être l'offenſe que j'ai commiſe envers vous. Juſques ici, telle a été la conformité de nos avantures, que j'ai cru que vous ne deviez pas vous étonner qu'un ſonge finît les miennes. Punis tous deux de la même maniere, pourquoi ne nous auroit-on pas donné le même remede? Ah! s'écria Tanzaï, plût aux Dieux cruels qui me pourſuivent, que je n'euſſe point à leur reprocher ce remede affreux qui vous coute ſi peu de remords! Eh bien, Seigneur, répondit Néadarné, livrez-

vous à votre colere : vous ne cherchez qu'à me trouver coupable, je conſens à l'être. Faites une réalité de mon ſonge : oubliez que je ne vous ai jamais reproché celui qui vous peignit Concombre ſi digne de vos deſirs : oubliez que j'aurois pu ſans crime me livrer à Jonquille ; mais laiſſez-moi auſſi vous fuir pour toujours, & puiſque vous ne me jugez plus digne de votre eſtime, ne me parlez jamais de votre amour. La Princeſſe prononça ces paroles d'un ton ſi abſolu, & marqua tant de courroux, que Tanzaï dominé par ſa tendreſſe, ceſſa ſes reproches, & ſe ſouvenant de l'épreuve que Mouſtache lui avoit conſeillée, voulut calmer Néadarné, & l'embraſſant avec

tranſ-

transport, la réduisit au point de ne lui rien refuser malgré sa colere. Ah Barbare ! lui dit-elle tendrement, laissez-moi, vous ne m'aimez plus. Tanzaï occupé à satisfaire son amour & sa curiosité, ne lui répondit qu'en redoublant ses caresses ; & Néadarné vaincue par sa passion, ne s'opposa plus à une épreuve qui assuroit pour toujours sa gloire, & sa tranquillité.

CHA-

CHAPITRE XX.

Comme quoi les plus fins y ſont pris. Arrivée de Barbacelu. Retour à Cbécbian. Differends ſur l'Examoire terminés à l'amiable. Fin de l'Hiſtoire.

C'Eſt pourtant une belle choſe que les enchantemens! car il eſt de notoriété publique que la Princeſſe n'en avoit pas été quitte avec Jonquille pour un rêve; & il eſt tout auſſi vrai que Tanzaï, qui ne ſavoit rien du ſecret de Mouſtache, fut obligé d'avouer que ſa défiance avoit été injuſte. Auſſi Néadarné, qui n'avoit pas un médiocre interêt à lui calmer l'eſprit, avoit-elle,

elle, avant de sortir de l'Ile, prononcé trois fois sur sa personne les paroles mystérieuses: pendant tout le chemin qu'il y avoit de l'Ile, à la Ville Bleue, elle les avoit redites; & l'on peut penser que dans la situation où elle se trouvoit, elle ne crut pas hors de propos de s'en servir encore. Cet enchantement qu'elle avoit répété tant de fois, sans imaginer qu'il tirât à une certaine conséquence, l'avoit déguisée au point qu'il s'en falloit peu qu'elle n'eût encore besoin du secours du Génie. Tanzaï impatienté de tant d'obstacles, fit d'inutiles efforts pour les surmonter: ni sa tendresse, ni son courage ne lui servirent. Transporté d'amour, & de plaisir, Ah Princesse! s'écria-t-il, quel est

mon

mon malheur! mais quelle eſt votre vertu!

Eh quoi! Prince, lui dit-elle tendrement, toujours des plaintes! Auriez-vous mieux aimé que je vous euſſe mis hors d'état d'en faire de cette eſpece? Ah! pourquoi, dit Tanzaï, qui ne ſentoit alors que ſa paſſion, pourquoi avez-vous tout refuſé à Jonquille? Quelles ſeront nos reſſources? Helas! après ce ſonge que vous venez de me reprocher, je n'eus pas beſoin du moins de recourir à un ſecond voyage; y ſerez-vous condamnée? Mais dites-moi, je vous en conjure, quel eſt donc ce ſonge qui, chez Jonquille, s'eſt offert à vos eſprits? Permettez-moi plutôt, répondit Néadarné, d'en oublier toutes les circonſtances.

Quoi

Quoique convaincu à préſent que ma fidélité a été réelle, vous avez trop de délicateſſe pour entendre ſans émotion le détail d'une choſe auſſi desagréable; & je vous aime trop vivement pour qu'il ne me perçât pas le cœur. Oubliez donc à jamais cette Ile fatale, & daignez ne m'en rappeller jamais le ſouvenir. Au reſte, ne ſoyez plus inquiet ſur ma guériſon : Mouſtache aujourd'hui rentrée dans tous ſes droits, s'oppoſera à Concombre, & Barbacela ſans doute nous aidera de ſa puiſſance. Ainſi, ajouta-t-elle, allons retrouver la Fée, & ne vous obſtinez pas davantage à mon desenchantement, vos efforts ſeroient inutiles. Tanzaï, qui étoit le Prince du monde le

plus opiniâtre, ne fut pas d'abord de cet avis: mais obligé bientôt de reconnoitre que Néadarné lui avoit dit vrai, il ſortit avec elle pour rejoindre Mouſtache & Cormoran. Il ſeroit difficile de rendre ici tout ce qu'en cette occaſion il diſoit de tendre à la Princeſſe: Qu'on ſe figure un homme éperdument amoureux, & jaloux au dernier point, qui a tout à craindre, & qui eſt convaincu de toutes façons qu'il eſt échappé au péril qui le menaçoit.

Ils ne furent pas longtems ſans rencontrer Mouſtache, qui panchée nonchalamment ſur ſon ſpirituel Cormoran, ſortoit du jardin. La Fée s'apperçut aiſément à l'air ſatisfait de Tanzaï, que Néadarné étoit dans ſon ame hors de tout

tout ſoupçon ; & pendant que les deux Princes ſe renouvelloient leurs politeſſes, Eh bien, dit Mouſtache à Néadarné en la tirant à part, comment s'eſt paſſé l'éclairciſſement ? A cet égard, reprit la Princeſſe, je n'ai rien à ſouhaiter, mon époux ſe croiroit criminel de me ſoupçonner. Mais, Mouſtache, je ne me conſolerai jamais de ce qui s'eſt paſſé avec le Génie, & je me reprocherai toujours l'artifice dont je viens de me ſervir avec Tanzaï. Je conçois, répondit la Fée, que les deux choſes dont vous me parlez ſont, pour une perſonne auſſi vertueuſe & auſſi ſincere que vous, ce qui peut arriver de plus cruel ; mais l'une & l'autre étoient néceſſaires ; ne vous en occu-

pez donc plus. Ah Mouſtache ! repliqua-t-elle, eh le moyen que je ne m'en occupe pas ? Jonquille m'a menacée de prendre la figure de mon époux, quand il voudroit m'arracher des faveurs ; & je ſuis ſi frappée de la crainte qu'il n'exécute ſes menaces, qu'à l'inſtant même je doutois ſi c'étoit lui, ou Tanzaï, qui exigeoit de moi une explication. Serai-je toujours dans la même crainte ? Quand il arriveroit que Jonquille uſeroit de ce ſtratagême pour vous voir, reprit la Fée, qu'en couſeroit-il à votre vertu ? d'ailleurs, vous ne pourrez jamais que le ſoupçonner. Ah ! n'en eſt-ce pas aſſez, s'écria Néadarné ? Au nom des Dieux ! délivrez-moi de cette crainte.

Je

Je ne puis, répondit Mouſtache; le Génie, qui vient de ſortir de la léthargie où vous l'aviez plongé, au deſeſpoir de votre fuite, forme dans ce moment même le projet de vous aimer toujours, & ne ſe conſole de vous avoir perdue que par la certitude où il eſt de vous revoir. Mais, continua-t-elle, n'allez pas découvrir au Prince les craintes que vous inſpire Jonquille : ſoupçonneux comme il l'eſt, il vous obſerveroit ſans ceſſe, & vous rendroit malheureuſe à force de délicateſſe. Il faut cependant que vous haïſſiez bien Jonquille, pour que l'idée de vous retrouver avec lui vous afflige ; la nuit derniere, il vous étoit moins odieux. J'ai ſuccombé, repartit la Princeſ-

ſe, à la rigueur de mon ſort; mais mon cœur, toujours fidele, n'a pas perdu un inſtant l'image de Tanzaï. Il y auroit bien, reprit Mouſtache, quelque choſe à vous répondre là-deſſus; mais une plus longue converſation ſeroit peut-être ſuſpecte à votre époux, & je veux revoir Cormoran.

En achevant ces paroles, elles ſe rapprocherent des deux Princes, qui, déja les meilleurs amis du monde, diſſertoient enſemble ſur l'harmonie de la Vielle. Ils reprenoient tous le chemin du Palais où ils étoient logés, lorſqu'un char brillant, & trainé par des Papillons, vint du haut des airs s'abattre auprès d'eux. A ce pompeux équipage, ils reconnurent la bienfaiſante Barbacela. Tanzaï

zaï courut au-devant d'elle, avec d'autant plus de joye qu'il crut en la revoyant tous ſes malheurs terminés. Cette Fée embraſſa avec tendreſſe Mouſtache & Cormoran, & les félicita tous deux d'une réunion ſi long-tems deſirée. Pour vous, Prince, dit-elle à Tanzaï, vous avez bien ſouffert depuis mon abſence, & la Princeſſe n'a pas été exempte de tourmens. Le Deſtin irrité de votre deſobeïſſance, à ma priere enfin s'eſt calmé : je revois avec plaiſir ſur vous l'Ecumoire enchanté; & ſi Saugrénutio conſent à ce qu'on lui demande, à l'abri des perſécutions de Concombre, vous paſſerez les jours les plus heureux.

J'ai peine à croire, dit Tanzaï

zaï, que vous veniez à bout de le perſuader; il eſt ſur l'article de l'Ecumoire d'une opiniâtreté invincible : en-vain tout l'Etat s'eſt armé contre lui, rien n'a pu le vaincre. J'ai, répondit Barbaçela, un moyen ſûr pour le faire obeïr. Mais montez dans ce char, nous allons tout à l'heure être tranſportés à Chéchian, & c'eſt là que vous jouïrez d'un plein repos. Tous les amans obeïrent à la Fée, & le char ſecondant leur impatience, leur fit voir bientôt la Capitale de la Chéchianée.

On ne peut exprimer la joye de Céphaès en revoyant les deux époux. Après bien des careſſes, & des queſtions, la Fée manda Saugrénutio. Pendant l'abſence du Prince, les choſes

ſes avoient changé de face. Le Patriarche étoit mort. Le Grand-Prêtre aſpiroit ſecretement à cette Dignité: mais comme elle dépendoit entierement du Roi, il voyoit peu de jour à l'obtenir, à moins qu'il ne devînt docile ſur l'article de l'Ecumoire. Ambitieux comme il étoit, l'Ecumoire l'effrayoit moins, depuis qu'il y voyoit attachée une auſſi grande place. Malgré ſa rebellion, il n'auroit pas héſité alors à la lecher, ſi elle n'eût été que d'une groſſeur ordinaire; mais à la honte qu'il trouvoit à ſe retracter, ſe joignoit encore la douleur qu'indubitablement elle lui cauſeroit, & la perte totale de ſa bouche. Ces deux motifs étoient les ſeuls

qui l'empêchaſſent d'obeïr.

Le Roi, qui n'avoit pas de plus cher interêt que le ſalut de ſon fils, conſentoit à nommer Saugrénutio Patriarche, s'il ſe rangeoit à ſon devoir. Un Négociateur habile député par Céphaès au Grand-Prêtre, lui avoit fait indirectement des ouvertures ſur cette affaire, & Saugrénutio étoit en pour-parler lorſque la Fée arriva. Il ne tira pas à mauvais augure d'en être mandé. Le bruit avoit longtems couru que cette Fée l'avoit aimé; & que ce fait fût vrai, ou non, il eſt certain qu'elle avoit toujours eu pour lui cette ſorte de conſideration que l'on conſerve pour les perſonnes avec qui l'on a vécu amicalement. Auſſi avoit-on été ex-

extrêmement ſurpris quand on ſut que cette Fée l'avoit deſtiné à lecher l'Ecumoire, & l'on attribua ce mauvais tour qu'elle lui faiſoit, à quelque dépit ſecret qui l'animoit contre lui. L'arrivée de Barbacela ne déplut cependant pas à Saugrénutio, & il ſe rendit à ſes ordres dans l'inſtant qu'il les eut reçus. Approchez, lui dit Barbacela; je ſai quel eſt le motif qui vous empêche d'obeïr, & d'écouter vos véritables interêts. Je puis, en votre faveur, lever l'obſtacle qui vous gêne. La groſſeur de l'Ecumoire vous effraye; ne la craignez plus, je vous promets, foi de Fée, qu'elle n'aura rien des deſagrémens qui vous révoltent contre elle; & j'ai obtenu du Roi qu'il vous fe-

ſeroit Patriarche, pour vous payer de votre obeïſſance. Conſentez-vous à ce que je vous propoſe? Oui, dit Saugrénutio, & dès demain en préſence de la Nobleſſe, & des Sacrificateurs, je lecherai l'Ecumoire, puiſqu'enfin il en faut paſſer par-là. Alors le Prince le complimenta fort civilement, & le Roi le nomma ſur le champ, Patriarche de la Grande Chéchianée. Tout le monde parut content de cette réunion. Les Sacrificateurs ſeuls accuſerent Saugrénutio de lâcheté, & ne conçurent que du mépris pour un homme qui, à ce qu'ils diſoient, vendoit l'honneur de la Religion; pendant qu'il n'y en avoit pas un qui, pour un moindre prix, ne l'eût vendu bien

da-

davantage. Tanzaï, qui mouroit d'impatience de ſe voir poſſeſſeur de Néadarné, demanda au Grand-Prêtre s'il ne pourroit pas ſur le champ lecher l'Ecumoire: il y conſentit. Mais la Fée ayant aſſuré qu'il étoit important que cette cérémonie fût publique, le Prince ſe vit encore contraint d'attendre; & par le conſeil de Barbacela, il paſſa la nuit éloigné de ſa Princeſſe, à qui Mouſtache tint compagnie, comme Cormoran la tint au Prince. Néadarné avertit Mouſtache qu'elle croyoit avoir trop répété le ſecret, & cette généreuſe Fée, on ne ſait comment, y mit ordre.

Enfin ce jour ſi deſiré arriva. La Fée, le Roi, & les quatre Amans ſe rendirent de bonne heu-

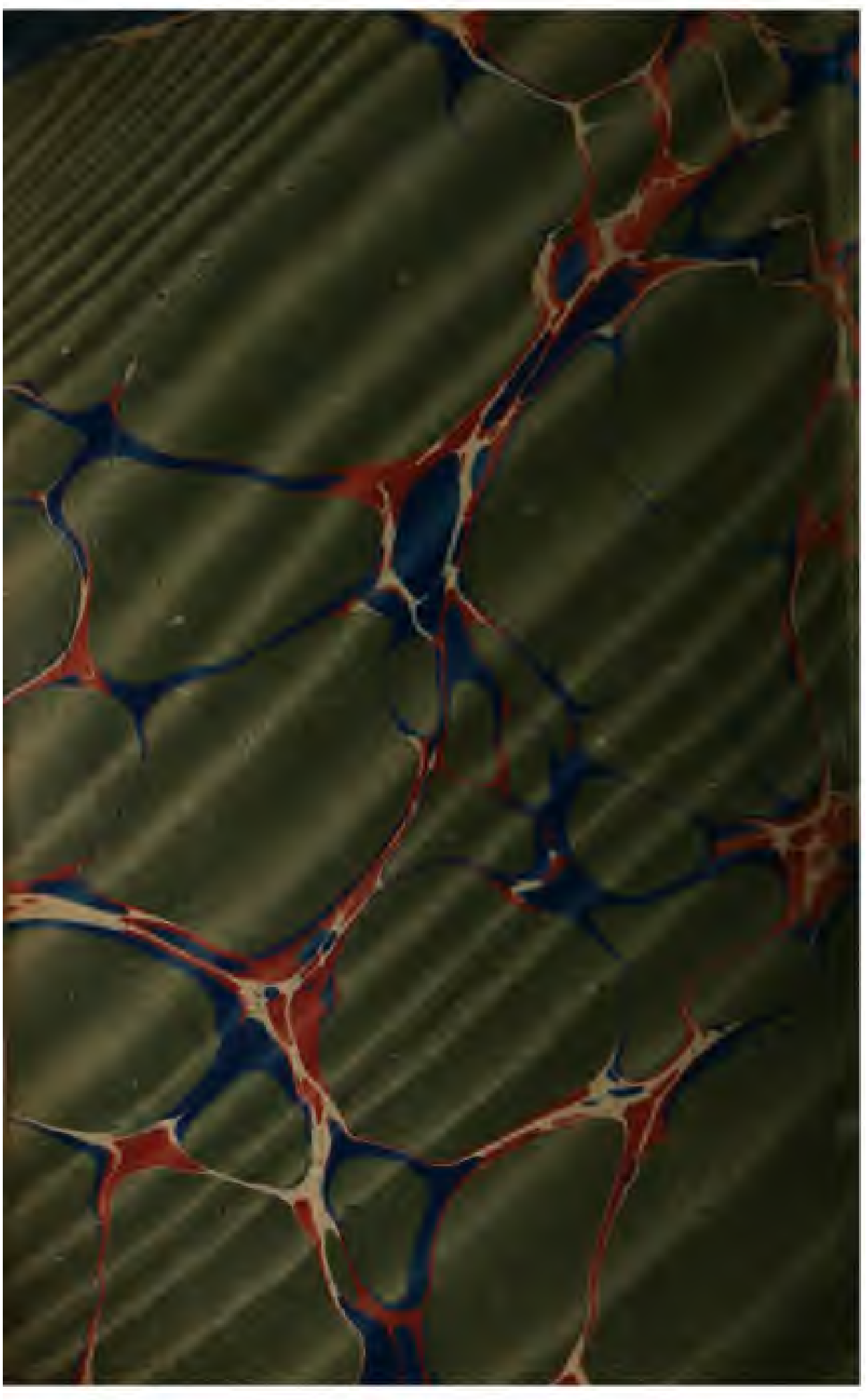
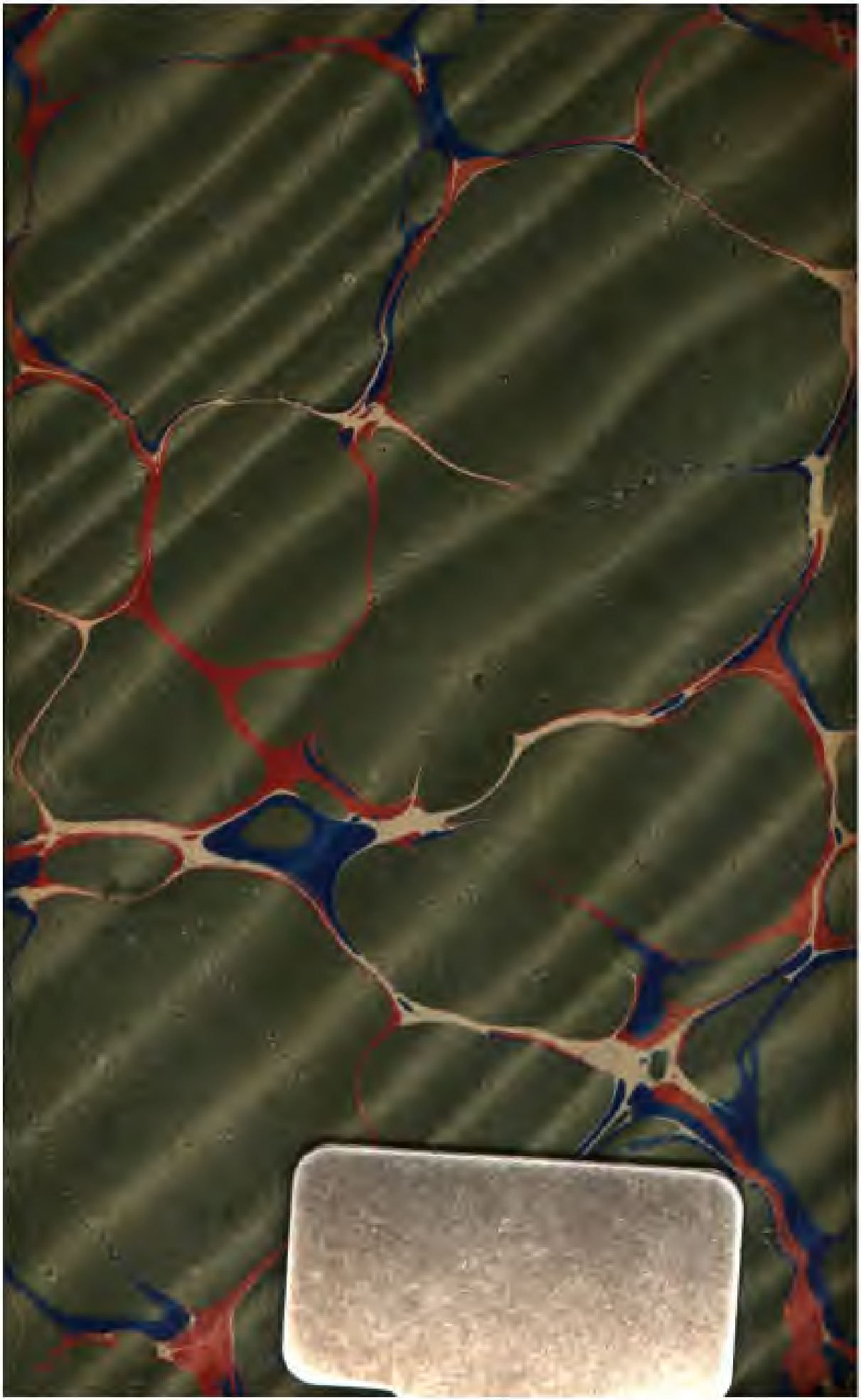
heure au Temple, où Saugrénutio revêtu des ornemens de ſa nouvelle Dignité, lecha l'Ecumoire avec une grace ſurnaturelle, en préſence de la Nobleſſe, & des Sacrificateurs. Dans le fond de l'ame, il étoit outré de s'avilir à ce point; & pour s'en conſoler, il ordonna par ſon premier Decret, qu'aucun Sacrificateur à l'avenir ne pourroit être reçu, ſans lecher auſſi l'Ecumoire. On imagine aiſément que ce Decret ne paſſa pas ſans oppoſition, & qu'il fut dans tous les tems une ſource de diſcorde dans la Chéchianée.

Après cette auguſte Cérémonie, chacun retourna au Palais. Barbacela, après avoit aſſuré les deux époux d'une conſtante protection, & de l'impuiſſance

de

de Concombre à les tourmenter, retourna dans l'Ile Babiole. Tanzaï ſe vit au comble de ſes vœux; amoureux autant qu'il étoit aimé, il ne ſe ſouvint plus des allarmes que lui avoit cauſé Jonquille; & la tendre Néadarné perdit dans les bras de ſon époux le ſouvenir de Concombre, & peut-être encore celui du Génie. Mouſtache & Cormoran, après être reſtés quelque tems à Chéchian pour partager les plaiſirs de Tanzaï, retournerent auprès de Barbacela, après avoir promis aux deux époux de les venir revoir ſouvent. Céphaès, las de ſa Couronne, la cèda à ſon fils; qui, toujours amoureux, ſe fit le plus d'héritiers qu'il put. Néadarné, ſi elle revit Jonquille, n'en dit rien;

&

& tel fut leur bonheur, que Concombre même devint de leurs amies. Ici, faute d'une plus ample Chronique, finira une des plus extraordinaires Hiſtoires que peut-être on ſe ſoit jamais aviſé d'écrire.

Fin de l'Hiſtoire.